

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

LE CRUCIFIX *

*La croix est la voix royale qui conduit
au ciel.—IMIT. DE J.-C.*

Image de mon Dieu mourant sur le Calvaire
Signe consolateur, emblème salulaire,
Livre où les Saints venaient puiser la vérité,
A genoux à tes pieds, je viens ouvrir mon âme
Aux sublimes leçons que la voix me proclame
Et donner le repos à mon cœur agité.

Insensé, j'avais dit dans un affreux délire,
L'homme n'est que poussière, une ombre qui soupire,
Et qui n'a de réel que ses cris de douleur ;
Il voit ses jours s'enfuir comme une ombre qui passe
Et leur rapide course ne laisse d'autre trace
Que l'amer souvenir d'un bien faux et trompeur.

Et je me demandais : que faire de la vie ?
Pourquoi m'être éveillé sur la plage assombrie
Et m'avancer sans but dans l'aride désert ?
D'un plus doux avenir rejetant l'espérance,
De la nuit du tombeau j'invoquais le silence,
De la terre et du ciel j'ignorais le concert.

* Une main amie nous a communiqué les beaux vers qu'on va lire ici. Ils ont été écrits par une âme tendre en douce sympathie pour les longues souffrances d'une mère de famille dévouée et résignée. Le souvenir de la croix était en effet bien propre à alléger ses douleurs, comme il offrait un digne sujet d'expansion au poète pieux, touché d'une si belle résignation.

Mais vers toi je levai mes yeux baignés de larmes,
 Et j'aperçus au loin se dérouler les charmes
 D'un nouvel horizon plus vaste et plus serein,
 Du haut du Golgotha rejallit la lumière,
 Et de mon être enfin, je compris le mystère
 Et je sentis l'espoir renaître dans mon sein.

De l'homme de douleur tu me redis l'histoire,
 Tu me montres son front pâlisant et sans gloire,
 Ses regards obscurcis dans l'ombre de la mort,
 Sur la croix élevé vers les cieux il s'élance ;
 Je te salue, ô croix ! j'accepte la souffrance,
 O croix ! sois désormais mon guide vers le port

Pourquoi dirai-je encore que la coupe est amère
 Que l'exil est trop long sur la rive étrangère
 Où l'air est sans vigueur, le soleil pâlisant ;
 Au fond de cette coupe on retrouve la vie ;
 Cette rive est le seuil des champs de la patrie
 Que dorent les rayons d'un astre plus brillant.

Le grain perdu d'abord sous la tombe féconde
 Se dissout, puis bientôt sort de la nuit profonde
 Brisant victorieux les chaînes du tombeau ;
 Il grandit sous le ciel et son épais feuillage
 Au voyageur lassé présente un frais ombrage,
 A l'oiseau pour ses chants un tranquille berceau.

Ainsi l'homme ici-bas en proie à la souffrance,
 Sous le coup de la mort trouve sa délivrance,
 Et les pleurs sont pour lui le présage du ciel ;
 O croix ! brille à mes yeux, c'est toi qui me révèle
 Qu'au sein de la douleur l'âme se renouvelle
 Pour monter radieuse aux pieds de l'Éternel.

Image de mon Dieu mourant sur le Calvaire,
 Signe consolateur, emblème salulaire,
 Livre où les saints venaient puiser la vérité ;
 A genoux à tes pieds, je répandrai mon âme
 Et docile aux leçons que ta voix me proclame,
 Je marcherai toujours à ta douce clarté.

Lorsqu'un soleil ardent planera sur la terre
Inondant de ses feux le sentier solitaire,
 Que je suis d'un pas chancelant,
Je viendrai près de toi demander un azile
 Et ton ombre tranquille
 Protégera mon front brûlant.

Quand tout semble pâlir sous un ciel de nuages
Que le rocher s'ébranle à la voix des orages
 Qui gronde dans les airs ;
Quand l'océan frémit au bruit de la tempête
Que l'oiseau gémissant sur la plage répète
 Ses lugubres concerts ;

Je viendrai près de toi demander un azile
 Contre la rage des autans,
 Et mon âme tranquille
Ne craindra plus leurs efforts impuissants.

 Si parfois la nuit sombre
 Vient couvrir de son ombre
Ces champs de mon exil où soupire mon cœur ;
 Ecoute ma prière ;
 Sois pour moi la lumière
Qui dirige mes pas au séjour du bonheur.

Lorsque l'illusion d'un bonheur éphémère
Présente à mes regards un aspect radieux,
Comme un rayon du jour qui sourit à la terre
 Comme un astre des cieux ;
Repoussant loin de moi les charmes d'un vain songe
 Que l'esprit du mensonge
D'une perfide main étale sous mes yeux,
Je viendrai près de toi demander un azile ;
 Sous ton ombre tranquille
Je trouverai la paix qui seule rend heureux.

E. D.

*** La leçon de l'avenir est dans la contemplation du passé.—
RÉGNAULT.

*** C'est le propre de la vraie piété, non de contraindre, mais de
persuader.—ST. ATHANASE.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

(Voir pages 202 et 255.)

5ème CONFÉRENCE. — 27 DÉCEMBRE 1868.

L'ÉGLISE DES JUIFS DANS SON RAPPORT AVEC L'ÉGLISE DES CHRÉTIENS.

L'Eglise des Juifs présente deux aspects bien différents, selon qu'on la regarde du côté de la vie *nationale* de ce peuple, ou du côté de la vie *religieuse* de l'humanité. Au premier point de vue, elle n'est qu'une Eglise nationale, modèle accompli des Eglises particulières qui, au sein de la grande Eglise catholique, puisent leur vie à cette source commune, et la mêlent plus directement à la vie des nations dont elles portent le nom, comme l'Eglise de France, l'Eglise d'Espagne, l'Eglise d'Angleterre aux beaux jours de l'unité. Au second point de vue, elle s'élargit aux portions du genre humain lui-même, elle porte l'Eglise catholique en germe et en préparation dans ses flancs.

Mais à quoi bon, dira peut-être quelque esprit inattentif et chagrin, à quoi bon nous tant parler de la synagogue ? Nous ne sommes plus dans la synagogue, mais dans l'Eglise.—C'est vrai. Mais la synagogue n'est que l'Eglise commencée ; et l'Eglise n'est que la synagogue agrandie et achevée. L'Eglise des Juifs est le parvis dont notre Eglise est le temple. Avant d'entrer dans le temple, il faut en parcourir le parvis, et même s'y arrêter dans un pieux recueillement. “ Nos pieds dit le prophète, se sont arrêtés dans vos parvis, ô Jérusalem, bâtie comme une ville dont toutes les parties se fondent dans l'unité ! ” *Stantes erant pedes nostri in atris tuis, Jerusalem, Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum !* En faisant ainsi, nous agissons utilement pour l'Eglise. Un philosophe, méprisable à bien des points de vue, mais dont l'esprit hardi a aperçu et formulé plus d'une vérité, Machiavel, a dit que “ pour conserver une société, il faut la ramener sans cesse vers ses origines. ” Et Tertullien, qui partout, mais surtout dans une chaire chrétienne, est une plus haute autorité, a exprimé la même loi en ces termes : “ Le christianisme se maintient par la sainte antiquité, et on ne réparera jamais mieux les ruines dont il peut être atteint ou menacée,

qu'en le ramenant à ses origines" *Omnino res christiana sanctâ antiquitate stat, nec ruinosa certius reparabitur quam si ad originem censeatur.* Parler du judaïsme, c'est donc parler de l'Eglise, et en parler d'une manière éminemment utile.

Mais avant d'envisager le judaïsme dans son rapport avec l'Eglise, il importe de débayer le terrain d'une objection qui se soulève d'elle-même. Comment le judaïsme peut-il se rapprocher de l'Eglise par un caractère universel, lui dont le caractère propre est tout l'opposé : caractère étroit et séparatiste ? C'est que sa mission était conservatrice. Il devait conserver pour des temps meilleurs la religion véritable, les éléments constitutifs de l'Eglise universelle. Et cela ne se pouvait qu'en soustrayant ces éléments à l'action du reste de l'humanité, presque tout entière idolâtre et corrompue. Lorsqu'on veut garder un parfum précieux, facile à se répandre et à s'évaporer, on le renferme dans un vase robuste et bien clos. Ainsi a fait Moïse. Ce vase, il l'a taillé lui-même dans le roc du Sinaï, ou plutôt il l'a façonné dans la chair et dans l'âme de cette race énergique, obstinée, fermée à toutes les influences du dehors. Peuple au cou roide, comme il le nomme souvent, *populus duræ cervicis*, mais dont la roideur, pour être un défaut, n'en était pas moins une qualité relative-ment à sa mission spéciale.

Isolé dans ce petit pays de vingt lieues de large, entre la mer, les sables et le Liban ; isolé dans la chasteté et dans l'orgueil de son sang ; qui s'est maintenu dans un implacable divorce avec tout autre sang ; isolé par son caractère insociable et par ce mépris pour l'étranger que l'étranger lui rendait avec usure,—le Juif fut surtout isolé par sa loi. Et ici le P. Hyacinthe ne parle pas du Décalogue proprement dit, mais de tout l'ensemble de la loi mosaïque en tant qu'elle était particulièrement à la nation Juive. Entendue de la sorte, cette loi enveloppait le Juif et le tenait comme enlacé dans un réseau de prescriptions religieuses et civiles aussi multiples que minutieuses et compliquées. Elle donnait à toute son existence un caractère étrange, sans analogue dans le reste du monde, et si exclusivement propre à son sol, que cette loi ne semble plus possible hors de la Palestine. Cela est si vrai que le gigantesque travail des talmudistes, après la dispersion, a eu pour but de la rendre moins impraticable, à force d'interprétations et de dispenses. "Ce peuple habitera seul, s'était écrié Balaam, il habitera seul et ne sera point compté au nombre des nations !" *Populus solus habitabit, et inter gentes non reputabitur.*

Cependant, sous les formes de cette religion si exclusivement et si étroitement nationale se révèlent les éléments constitutifs de la grande et éternelle religion de l'humanité : le christianisme. Ces éléments sont le dogme, la morale et le culte, identiques, pour le fond, dans l'Eglise judaïque et dans l'Eglise chrétienne.

I. LE DOGME ET LA MORALE.—Le *dogme* se résume dans l'idée de Dieu et dans l'idée du *Messie*. Le P. Hyacinthe parlera de celle-ci plus tard. Pour aujourd'hui, il ne s'occupera que de la première. C'est dans le sein de la race juive que se sont accomplis les développements successifs de l'idée de Dieu, par la triple révélation des patriarches, des prophètes et des apôtres. Pour les patriarches, Dieu est Elohim, c'est-à-dire le puissant et le maître. Il se révèle à eux dans son rapport extérieur avec le monde, comme créateur et providence. Pour Moïse et les prophètes, il est Jéhovah, c'est-à-dire l'Être des êtres, l'Être absolu. Il se révèle dans ce qu'il est en lui-même : " Je suis celui qui suis. " Définition sublime que l'homme n'a point faite, qu'il ose à peine commenter, et que toutes les écoles des sages emprunteront à l'écho sacré du désert !

Le monothéisme est complet. Il n'y a plus rien à ajouter sur la nature de Dieu, et quand l'Évangile dévoile la Trinité, il ne fait, s'il est permis de parler de la sorte, que tirer les conséquences du principe posé, et nommer par leurs noms mystérieux les trois termes personnels de la vie au sein de l'Être absolu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Et vita manifestata est*. Encore ces noms avaient-ils été déjà prononcés par les prophètes, et s'ils retentissent avec une solennité nouvelle dans la synagogue près de devenir l'Église, c'est sur les lèvres d'apôtres juifs appelés à les enseigner aux nations, qui les ignoreraient à jamais sans eux : " Allez dans le monde entier, et baptisez les peuples au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! " Ainsi se réalise la parole du prophète Isaïe : " Les artisans de l'Égypte et les commerçants de l'Éthiopie viendront à toi ; les Sabéens se prosterneront à tes pieds, et ils s'écrieront : C'est en toi seulement que Dieu réside, et il n'est pas d'autre Dieu que le tien ! " *Tantum in te est Deus, et non absque te Deus.*

Vous vous souvenez, messieurs, de ce noble esprit égaré qui, venant de s'abreuver aux grands fleuves et aux grandes épopées de l'Inde, trouvait le lac de Tibériade étroit auprès du Gange, et la Bible mesquine auprès du Ramayana. Et pourtant le Dieu de l'humanité n'est pas plus hindou qu'il n'est grec. Le Dieu de l'humanité est juif ! C'est en vain que la pensée moderne, abusant des forces qu'elle tient en partie de la révélation, voudrait changer dans l'avenir cette loi du passé et se créer un Dieu plus sublime et plus pur que le Dieu historique de l'Ancien Testament ; elle chancelerait, prise de vertige, entre le panthéisme et l'athéisme, ces deux formes du paganisme nouveau. " Voici ce que dit Jéhovah, le roi d'Israël et son rédempteur :—Je suis le premier et je suis le dernier, il n'y a plus d'autre Dieu après moi : " *Hæc dicit Dominus, rex Israel et redemptor ejus, Dominus exercituum : Ego primus, et ego novissimus, et absque me non est Deus.*

C'est donc des Juifs que l'humanité a reçu, dans le christianisme, l'idée

complète du Dieu vivant ; et n'eût elle reçu d'eux que cela, elle leur devrait une reconnaissance éternelle. Mais l'idée de Dieu n'est pas tout ; avec elle et avec tout l'ensemble dogmatique qu'elle engendre et résume, il faut encore à l'homme la *morale*. Certes, messieurs, nous ne voulons pas d'une morale indépendante du dogme ; mais nous ne voulons pas non plus d'un dogme indépendant de la morale. Arrière le Dieu qui ne dirait pas comme le Dieu des Juifs : " Je suis saint, c'est pourquoi vous serez saints ! " Arrière le Dieu qui n'exigerait de ses adorateurs qu'une exactitude pharisaïque dans les formules du dogme et dans les cérémonies du culte, et qui se laisserait vénérer par des hommes prosternés dans la pire de toutes les boues, la boue mystique ! Nous voulons un Dieu qui ait une loi dans sa main. *Et lex in manibus ejus !*

Eh bien, c'est là le Dieu des Juifs, et comme ils nous ont donné le *Dieu*, ils nous ont donné la *loi*. Non plus la loi étroite dont je parlais en commençant : celle-là a été déchirée avec le voile du temple, et c'est en vain que les tamuldistes cherchent à en rapprocher les lambeaux. La loi que les Juifs nous ont donnée, la loi que nous gardons pour la leur rendre un jour, c'est la loi du Décalogue, loi grande, sainte, majestueuse comme Jéhovah, loi universelle qui n'avait jamais été atteinte par les législations philosophiques ou religieuses de l'antiquité. Je sais qu'il y a des choses admirables dans les codes religieux de l'Orient, dans les grandes philosophies de l'Occident. Je suis le premier à admirer les splendeurs naissantes, les clartés d'aurore qui brillent dans ces morales. Mais quelle infériorité vis-à-vis de la morale descendue du Sinaï, vis-à-vis du Décalogue de Moïse ! Il n'y a pas aujourd'hui en Europe un savant sérieux qui osât faire la comparaison ; il n'y a pas dans le monde un peuple civilisé qui osât risquer l'échange. La morale de l'humanité, c'est celle qui a été élaborée dans le code juif, c'est celle qui a été écrite par Moïse, commentée magnifiquement par les prophètes. Voilà notre morale ; voilà la morale éternelle !

Qu'on ne dise pas que la morale varie avec les individus, et plus encore avec les races et avec les siècles. Non, la morale ne varie pas ; elle est immuable comme Dieu, inflexible comme la conscience. Les applications de la morale varient seules dans une flexibilité pleine d'harmonie, dans une liberté pleine de fécondité. Mais quant à la morale, je le répète, elle ne varie pas plus que Dieu dans les hauteurs du ciel, pas plus que la conscience dans les profondeurs de l'âme humaine. Elle est immuable ; les vieux commandements du Sinaï sont à jamais la règle des peuples, des familles et des individus. L'Évangile du Christ et de ses apôtres n'a fait que l'éclairer davantage, en écartant toutes les ombres, celles surtout du pharisaïsme ; et en vengeant la morale contre les pharisiens, l'Évangile a vengé le judaïsme, dont ils étaient les corrupteurs.

En effet, si la loi chrétienne était supérieure à la loi mosaïque en ce qui est substantiel, ce serait parce que la loi mosaïque aurait méconnu la *justice intérieure* ou parce qu'elle aurait méconnu la *charité*, qui dépasse la loi en la couronnant. Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses n'est admissible. La loi mosaïque n'a pas seulement condamné l'acte ; elle n'a pas doré seulement le dehors de la coupe, comme les pharisiens, en laissant la pourriture à l'intérieur ; mais elle a voulu que le dedans et le dehors, l'œuvre qui apparaît et l'intention qui l'inspire, que tout fût pur aux yeux de Dieu. C'est pourquoi Moïse, en défendant l'acte, a défendu le désir ; il a dit ce mot qui fait l'honneur et le tourment de la conscience humaine : " Tu ne désireras pas " *Non concupisces !*

Vous ne vous croyez pas homicides parce que vous avez évité l'acte, parce que vos mains ne se sont pas trempées dans le sang de vos semblables ; vous vous croyez purs parce que vous n'avez attenté ni à la vie, ni aux trésors, ni à l'honneur de vos frères ; vous vous croyez exempts du jugement de Dieu et des sévérités de la conscience parce que vous n'avez pas enlevé à votre prochain le premier honneur, le premier trésor, aussi cher que la vie : l'amour, la fidélité de son épouse... Si vous avez désiré le sang de votre frère, si vous avez désiré lui ravir son or ou son honneur, si vous avez regardé sa femme avec les yeux de l'adultère, vous avez commis l'homicide, le vol et l'adultère dans l'autre ténébreux de votre conscience ! *Non concupisces !* Voilà ce que disait Moïse.

Et il ajoutait : Quand même vous n'auriez pas fait cela au fond de votre cœur, quand même vous auriez respecté la justice intérieure et la justice extérieure, prenez garde ! la justice est bien étroite, elle est bien roide, elle est bien impuissante quand elle ne va pas jusqu'à l'amour.—" Et maintenant, Israël, qu'est-ce que le Seigneur ton Dieu te demande, s'écrie le législateur, au terme de ses préceptes ; qu'est-ce que le Seigneur ton Dieu te demande, sinon que tu l'aimes de tout ton cœur et de toutes tes forces ?"

Et saint Paul, commentant Moïse, a dit à son tour : " Celui qui aime son prochain — car qu'on ne pense pas aimer Dieu que l'on ne voit pas, quand on n'aime pas son prochain que l'on voit, — celui qui aime son prochain a accompli toute la loi." Et quand la loi dit : " Tu ne commettras pas l'homicide ; tu ne déroberas pas ; tu ne porteras pas de faux témoignage ; tu ne feras pas l'adultère ;" la loi renferme toutes ces choses dans ces simples paroles : " Tu aimeras." Comment commettre l'homicide, le mensonge, l'adultère, quand on aime ? L'amour, plus fort que la justice, nous retient en face de toutes ces frontières que la passion allait franchir ! Saint Paul a raison. La plénitude de la loi telle que Moïse l'a comprise, c'est l'amour, *Plenitudo legis est dilectio*. Et saint Augustin a raison aussi quand il conclut : " Aimez, aimez, et faites ce que vous voudrez " *Ama et fac quod vis !*

La loi d'amour est donc le dernier mot du Deutéronome, comme elle est le premier mot de l'Évangile. Jésus-Christ n'appelait ce commandement "nouveau" que parce qu'il était nouveau pour les pharisiens de son temps, comme il l'a été et le sera dans tous les temps pour tous les pharisiens, *mandatum novum* ; mais il disait : "C'est le grand commandement de la loi :— Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toutes tes forces, et de toute ta raison aussi, car il faut aimer Dieu avec la raison autant qu'avec le cœur, *in tota mente tuâ*... Et le second commandement est pareil au premier : Tu aimeras ton prochain.— Les patriarches et les prophètes ont tout renfermé dans ces deux commandements."

Je conclus, messieurs, que notre morale est la morale des Juifs, comme leur dogme est notre dogme. Et, par conséquent, lorsque je parle de la synagogue, je parle de notre religion, je parle de notre Église. Quand je m'assois avec les patriarches et les prophètes, je m'assois avec mes maîtres, avec mes instituteurs, avec mes devanciers dans le Christ ! "Interrogez les Écritures, disait Jésus-Christ alors que le Nouveau Testament n'existait pas encore, interrogez Moïse et les prophètes, ils vous parleront de moi !" J'ai donc raison de dire, avec saint Augustin, que le christianisme est un judaïsme accompli, comme le judaïsme était un christianisme commencé : *Vetus testamentum est occultatio novi, et novum revelatio veteris*.

II. LE CULTE : LES CÉRÉMONIES, LES SACRIFICES, LA PRIÈRE.—

Le culte est le nœud vivant de la morale et du dogme, le complet et suprême épanouissement de l'idée religieuse dans l'âme humaine et de l'âme religieuse devant Dieu. Et toutefois, c'est la partie la plus variable de la religion. On sait quelles variétés il a revêtues et il offre encore dans l'Église catholique elle-même. L'Église primitive a vu régner, avec la plus grande unité dans la foi et dans l'amour, la plus grande liberté dans les usages et dans les rites. Plus tard, beaucoup plus tard, un mouvement d'unification s'est produit, par un dessein providentiel, sans doute, de l'esprit qui ne cesse point de gouverner l'Église. Mais, encore aujourd'hui, le rite latin n'est-il pas émaillé, en certaines églises et en certains corps religieux, de différences autorisées ou plutôt consacrées ? Et à côté du rite latin n'y a-t-il pas le rite grec, ou, pour parler plus exactement, les rites orientaux ?

On s'explique donc que les *cérémonies* de l'Église de Moïse ne soient point toutes passées dans l'Église chrétienne. Mais un grand nombre d'entre elles s'y sont perpétuées, et l'enfant d'Israël ne se sentirait pas assurément trop dépaysé, s'il consentait à s'asseoir et à regarder dans nos temples. Il y reverrait, étonné et ravi, ce qu'il croyait enseveli et perdu sous les ruines de Sion : les chandeliers d'or, et aux mystiques lumières,

la lampe inextinguible attestant la présence de Jéhovah, les encensoirs fumants, les instruments de musique, les cantiques, et ces marches rythmique de nos processions qui rappellent les dances sacrées devant l'arche. Il y retrouverait, avec les chantres sans nombre, les lévites couverts de longues robes de lin et les prêtres dans leurs vêtements éclatants, debout autour de l'autel comme une plantation de cèdres sur la montagne de Liban. *Quasi plantatio cedri in monte Libano.*

Il y contemplerait l'eau coulant comme dans les antiques purifications, mais avec une efficacité meilleure, et les pains de proposition offerts et gardés sur l'autel, et ces repas religieux et fraternels de la Pâque nouvelle, et cet agneau qu'on mange sans en briser les os, agneau toujours immolé et pourtant toujours immortel ! Il reconnaîtrait sa fête de Pâques dans la nôtre, son sabbat dans notre dimanche, et combien d'autres traits recueillis de son Église et conservés dans la nôtre ! Et nos basiliques et nos cathédrales ne sont-elles pas les dignes héritières du temple de Salomon et du temple plus splendide encore de Zorobabel ?

De ces cérémonies si variées et si riches du culte hébraïque, les unes ont disparu, il est vrai, les autres sont demeurées dans le culte catholique ; mais de toutes on peut dire néanmoins qu'elles se sont survécues, dans ce culte, pleines d'une vie nouvelle, car toutes étaient symboliques, toutes étaient figuratives du culte à venir de l'humanité chrétienne. *Omnia hæc in figuris contingebant illis.*

Mais si grandes que soient les cérémonies, elles ne sont que le vêtement extérieur du culte : le corps n'est pas là, et l'âme moins encore. Le corps du culte, c'est le sacrifice ; l'âme du culte, c'est la prière. Or c'est ici que la similitude, je dirai plus, l'identité spirituelle devient plus frappante.

Les sacrifices des Juifs !—Ne craignez pas, messieurs, que j'entre à cet égard dans les détails, nous y reviendrons plus tard ; car je ne me laisserai pas plus de l'Église des Juifs que de l'Église des patriarches, et je reviendrai toujours aux origines de notre Église catholique, pour m'y retremper avec vous dans l'esprit de notre berceau. Pour le moment, je me demande seulement quelle est l'origine du culte chrétien au point de vue du sacrifice, et je réponds : C'est le sacrifice sanglant du judaïsme.

Oh ! quelle odeur de sang dans le temple de Jérusalem ! C'est le culte et c'est l'expiation du péché par le sang ; c'est la réconciliation de l'homme avec Dieu par le sang. Saint Paul, expliquant Moïse, disait dans son épître aux Hébreux : " Il ne se fait jamais de rémission du péché sans le sang, et, dans la loi, les choses comme les personnes se purifient par le sang. "

O plaines de Basan, ô larges pâturages de Galaad, ô montagnes fertiles de la Judée, que de troupeaux vous nourrissiez ! Mais vos agneaux, vos

taureaux abondants n'étaient pas seulement pour la prospérité des familles ; chaque année on les menait par milliers au temple de Jérusalem ; on les entraînait mugissant à cet autel d'airain dont la soif inextinguible demandait toujours du sang. Les prêtres, occupés pour ainsi dire exclusivement à cette immolation sacrée, levaient le glaive, le plongeaient, le retiraient fumant des entrailles de ces victimes. Le sang coulait par torrents dans les rigoles creusées autour de l'autel. Mais jamais ne jaillissait le ruisseau sacré qui devait laver le monde ! Le prophète, qui était le prêtre de l'esprit, dominant de la hauteur du pur mosaïsme ces prêtres de la matière, le prophète leur disait au nom de Jéhovah : " Assez, je suis rassasié de vos sacrifices. *Plenus sum ! Est-cè que je mangerai la chair de vos taureaux ? Numquid manducabo carnes taurorum ? Est-ce que je boirai le sang de vos agneaux ? Aut sanguinem hircorum potabo ?* Je suis rassasié ; cessez, prêtres de la matière, cessez, prêtres pharisaïques, ou bien, s'écrie Malachie, je vous jette à la figure tout le fumier de vos solennités. *Dispergam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum !* Il y avait donc autre chose que ce sang ; le prophète le savait, il le disait dans un langage intrépide, et les prêtres l'écoutaient.

Qu'est-ce qui lavera le péché ? Ah ! nous ne sentons plus le péché aujourd'hui, nous ne sentons plus la nécessité de l'expiation ! Vous vous rappelez, messieurs, l'héroïne du drame de Shakespeare, qui, seule dans la nuit, regarde sa main trempée dans le sang innocent et qui s'écrie : " Ce sang, qui le lavera ? Il me fait sortir les yeux de la tête ; toute la mer y passerait sans laver la tache de ma petite main ! " — C'est le sang qui lave le sang ; c'est le sang d'un Dieu qui seul peut laver le péché ; c'est l'odeur du sang divin qui seul, comme un parfum, peut enlever toutes les souillures, racheter tous les crimes ! Les prophètes le savaient ; ils levaient leurs mains vers l'avenir, ils tendaient le doigt vers la montagne et montraient une croix !

Voilà le sang véritable ! voilà le ruisseau sacré qui a baigné les âmes ! voilà le culte de la synagogue ramené à sa véritable idée ! Jésus, par son sang a enlevé tous nos opprobres. Le culte du sang, l'expiation par le sang, c'est là ce qui fait le chrétien ! L'homme qui croirait encore à la divinité de Jésus-Christ, mais qui ne croirait plus à l'efficacité de son sang, à la nécessité du Calvaire, à l'unique et souveraine expiation de la croix, cet homme ne serait plus chrétien ; il n'aurait plus le culte de l'Eglise catholique ; il n'aurait plus le culte du sang, l'expiation du péché et la réconciliation avec Dieu par le sang. Le chrétien est celui qui a le culte de la croix, le culte du Calvaire, et, s'il pousse jusqu'au bout l'intelligence nécessaire de ce sang, ce chrétien, c'est le catholique, c'est celui qui va du Calvaire à l'autel et qui dit avec Saint Paul : " Ce sang

n'a plus besoin de nous racheter ; car, par une seule oblation, il a sanctifié, il a consommé éternellement les élus." *Una oblatione, consummavit in sempiternum sanctificatos !* Mais ce sang a besoin, pour nous appliquer sa rédemption, de couler individuellement sur nous comme il a coulé universellement sur l'humanité. " Est-ce que le pain que nous brisons, ajoute saint Paul, n'est pas la communication du corps du Seigneur ? Est-ce que la coupe que nous bénissons et que nous buvons, continue-t-il, n'est pas la participation du sang de Jésus-Christ ?" Voilà le culte de l'Eglise catholique : le culte du sang sur le Calvaire et du sang à l'autel !

Mais si élevé que soit le sacrifice au-dessus des cérémonies, il lui faut une âme, une voix qui l'interprète ; cette voix, c'est celle de la prière. Or la prière de l'Eglise des Juifs, ce sont les *psaumes*.

Peuple étrange ! Un jour s'est rencontré dans son sein un homme qui l'a résumé tout entier avec ses défauts comme avec ses qualités, homme plus étonnant que ce peuple lui-même, David ! Nature essentiellement religieuse comme la nature juive, et comme la nature juive aussi, ardemment, profondément passionnée ; jeté dans la vie comme dans un drame, à travers les aventures du soldat et les extases du prophète, sous les coups si divers et pourtant si harmonieux de l'existence humaine d'une part, et de l'inspiration surnaturelle de l'autre, David a résonné comme une harpe, et de la corde de son âme, tantôt tordue dans la douleur, tantôt frémissante dans les joies et les plaisirs ; de son cœur, ouvert tour à tour du côté de la terre et du côté du ciel ; de la poitrine de l'amant adultère et sanglant de Bethsabée, femme d'Urie ; de la poitrine humiliée, repentante et sanctifiée de l'ancêtre de Jésus-Christ, il s'est échappé des cris, oh ! messieurs, des cris auxquels rien ne ressemble dans l'âme humaine, et auxquels cependant tout ce qui est dans l'âme humaine aboutit !

L'humanité n'en a pas entendu de pareils ni avant ni après, et c'est pourquoi elle ne cesse pas de les répéter. Des pleurs et des sanglots : " sanglots de mon cœur, rugissements de mon âme " *rugiebam a gemitu cordis mei !* Des nuits passées sur cette couche coupable que l'on trempe de ses larmes, que l'on étreint de ses bras, que l'on mord de ses dents, et sur laquelle on se retourne dans les épines de la douleur ou dans les épines de la tentation ! Des nuits consacrées à la prière sur cette couche coupable et solitaire, sur cette couche pénitente de laquelle on se relève maintenant dans la tranquille ivresse du pardon obtenu, dans le frémissement des lèvres, dans le tressaillement des os : tous mes os diront : " Jéhovah mon Seigneur, qui est semblable à toi ! A toi qui conduis dans l'abîme, à toi qui ramène de la mort à la vie et de l'enfer au ciel ! " *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Omnia ossa mea dicent : Domine, qui similis tibi ?*

Voilà la prière du Juif qui ne pensait qu'à lui, à ses adultères, à ses

homicides, à son fils mort avant huit jours et contre les pieds glacés duquel il avait pressé ses lèvres, à son trône disputé par l'ennemi, aux grandes espérances de son avenir, au fruit de ses reins qui devait être un Dieu. *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam!* Et en épanchant ainsi son âme, en racontant sa vie, cet homme est devenu, comme on l'a si bien nommé, le prince de la prière !

Oui, le prince de la prière individuelle, le prince de la prière universelle ! Regardez au couchant, écoutez à l'aurore, partout où se trouve l'Eglise catholique, que dis-je ? partout où se trouve la synagogue, partout où se trouve un temple : au sein de l'Orient chrétien, quoique schismatique, comme au sein des Eglises protestantes, partout j'entends s'élever la grande prière du psautier ! L'humanité prie avec ses paroles, l'humanité sangloté avec ses pleurs, l'humanité espère avec ses espérances. David l'avait dit : " Je vous louerai, mon Dieu, dans une grande assemblée, " *In Ecclesiâ magnâ!* Et en même temps, en dehors des temples, au sanctuaire de chaque famille, regardez ce jeune homme qui lutte contre les passions naissantes, regardez ce vieillard qui lutte contre le tombeau entr'ouvert, regardez cette épouse, cette mère, cette pauvre femme en pleurs qui boit dans la nuit l'eau de ses larmes, qu'est-ce que leurs lèvres murmurent ? *Miserere mei, Deus!* " Aie pitié de moi, Seigneur, selon ta grande miséricorde ; du profond de l'abîme, j'ai crié vers toi, j'ai espéré, Seigneur ! Si tu ne regardes que nos iniquités, qui se tiendra en ta présence ? Mais parce que tu es bon, il y a dans ton cœur plus que dans le cœur de l'homme une grande miséricorde et une rédemption infinie ! " *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio!*...

Souvenons-nous donc d'Israël et de Sion, messieurs, et, pour résumer Israël et Sion dans une institution éminemment pratique, souvenons-nous de la Bible ! Israël, ce ne sont pas les tentes de Sem, ce ne sont pas les tabernacles du désert, ce ne sont pas les temples de Salomon ou de Zorobabel ; tout cela a disparu. Ce qui fait qu'Israël dure, c'est son Dieu et sa Bible. Israël s'est corporifié dans sa Bible, c'est lui qui l'a écrite toute entière, et c'est sa gloire par-dessus tout, dit saint Paul.

L'Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise catholique n'est pas le don de l'inspiration. Nous n'avons pas au milieu de nous un seul sage ! un seul pontife inspiré, capable, le voulût-il, d'écrire une ligne qui soit la parole de Dieu. Nous avons des pontifes, des docteurs, des conciles assistés de Dieu, mais non inspirés ; assistés pour étudier, pour comprendre, pour expliquer la parole inspirée de l'Eglise des Juifs, la parole écrite, depuis le premier livre de la Genèse jusqu'au dernier mot du Nouveau Testament, par une plume juive ! L'Eglise juive, depuis les prophètes jusqu'aux apôtres, a été la seule bouche inspirée par Jéhovah. *Os Domini locutum est.*

Et pourtant, que faisons-nous de la Bible ? Ce livre est-il l'objet de nos études, de nos prédications, de nos enseignements ? Est-il la lumière qui resplendit sur nos familles, sur nos sociétés, sur nos âmes ?—Que l'on ne me dise pas : L'Eglise interdit la lecture de la Bible. C'est une épouvantable calomnie ! Les premiers chrétiens lisaient la Bible et la méditaient jour et nuit, et les plus zélés l'apprenaient par cœur d'un bout à l'autre. Les premiers prêtres chrétiens avaient dans leur tabernacle deux compartiments également sacrés, l'un pour l'eucharistie, nourriture du cœur, l'autre pour la Bible, nourriture de l'esprit. Depuis quand l'Eglise a-t-elle changé ? Depuis quand l'esprit de l'Eglise est-il contraire à l'esprit de l'Eglise ? Je le répète, c'est une épouvantable calomnie ! Ce que l'Eglise interdit, c'est la lecture sans les précautions légitimes, la lecture sans l'esprit de docilité, la lecture faite dans un esprit de révolte, d'hérésie ou de schisme. Mais la lecture, la méditation de l'Ecriture, elle est à jamais le véritable esprit de l'Eglise de Jésus-Christ !

Eh bien, lisons-nous la Bible ? N'allons-nous pas, trop souvent, chercher toute notre science exclusivement dans les auteurs purement profanes, dans les découvertes de l'homme ? Et quand nous nous rattachons aux traditions de l'Eglise, ne donnons-nous pas, en pratique, la première place aux simples docteurs ? Personne ne vénère plus que moi les Pères de l'Eglise : Athanase, Basile, Augustin... les grands scholastiques du moyen âge : Thomas d'Aquin, Bonaventure, Scott... les grands théologiens modernes et, pour nommer seulement leur roi, Bossuet ! Oui ; mais Bossuet, Scott, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Augustin, Basile, Athanase et tant d'autres, ce n'est pas *le livre* ! Donnez-moi le livre, la parole inspirée ! laissez-moi m'appuyer au fondement des apôtres et des prophètes ; laissez-moi creuser, par mes racines altérées, jusqu'à la graisse de l'olivier fécond, *de pinguedine olivæ* ! La Bible, l'Ecriture sainte, lumière des familles, des nations, des âmes, voilà le livre de l'Eglise ! Et nos branches seront maigres, et notre feuillage sera flétri, et nos fleurs tomberont avant de porter des fruits, tant que nous ne nous retremperons pas dans la connaissance, dans la lumière, dans la pratique de ce livre divin !

Tandis que le rationalisme, cette puissance moderne, au fond des écoles de l'Allemagne, commence à pénétrer le livre en dehors de l'Eglise et de l'esprit qui l'a inspiré, par conséquent à le transformer en un poison des plus actifs et des plus redoutables, *corruptio optimi pessima* ; tandis que le rationalisme fait cette œuvre savante et mauvaise, nous fermons le livre ou plutôt nous ne l'ouvrons pas, nous n'y cherchons pas remède !

“ J'ai vu une main, dit Ezéchiel, qui s'étendait du ciel ; la main tenait un livre plein de mystère, écrit, par dehors, dans une langue de la terre et avec des caractères de main d'homme ; par dedans, dans une langue du ciel et avec des caractères de la main de Dieu. *Erat scriptus intus e*

foris. Le livre était fermé et la main le tendait; et une voix disait : Lève-toi et mange ce livre. *Comede volumen istud*. Malheur à celui qui, pouvant le lire, ne le lit pas; mais malheur à celui qui le lit seulement avec le regard d'une intelligence orgueilleuse! Il faut le manger avec la bouche du cœur. Fils de l'homme, lève-toi et mange ce livre!—Et je pris le livre, je l'approchai de mes lèvres; il était doux par-dessus le miel; et mes entrailles se remplirent de sa substance; et la voix me dit : Maintenant, lève-toi de nouveau, va dans le monde, et parle aux enfants d'Israël!

Levons-nous donc, Eglise chrétienne, levons-nous tout entière! Prenons le livre de la main divine qui nous le tend, méditons-le avec notre intelligence, dévorons-le dans l'amour et dans le cœur, et alors nous serons maîtres du monde; nous parlerons aux enfants de l'idolâtrie; le monde nous écouterait, parce que nos lèvres ne seront plus à nous, *labia nostra à nobis sunt*, mais à Dieu! les lèvres de l'âme chrétienne sont à la parole de Jéhovah, et c'est cette parole qu'elles doivent répéter!

6ème CONFÉRENCE—3 JANVIER 1869.

DE LA LUTTE ENTRE LA LETTRE ET L'ESPRIT DANS L'EGLISE DES JUIFS.

Littera occidit, spiritus autem vivificat.
La lettre tue, mais l'esprit vivifie.

Le P. Hyacinthe prend ce texte de saint Paul pour point de départ et comme résumé de toute sa conférence. Il a déjà signalé dans l'Eglise des Juifs deux éléments opposés, mais également nécessaires au but de cette Eglise : l'un, *séparatiste*, pour être conservateur du dépôt sacré de la révélation; l'autre, *universel*, qui devait amener la diffusion de ce dépôt dans la race humaine tout entière. Ces deux éléments, il les nomme maintenant, d'après le langage de l'apôtre, la *lettre* et l'*esprit*. Par la lettre, la Bible, c'est-à-dire l'Ancien Testament, est séparatiste; par l'esprit, elle est universelle. La lutte intestine entre ces deux éléments fait toute l'histoire du judaïsme par son côté profond; et leur rupture éclatante, aux jours de Jésus-Christ, ouvre l'ère du christianisme et inaugure l'Eglise catholique. Fils de cette Eglise infaillible et sainte, nous n'avons plus à redouter le triomphe de la terre; mais, membres d'une Eglise, après tout, composée et gouvernée par des hommes faillibles et pécheurs, nous ne

devons pas en ignorer les combats. Assistons donc au spectacle profitable de ces combats de la lettre et de l'esprit au sein du judaïsme, en considérant successivement dans l'Église juive les représentants de la lettre et les représentants de l'esprit.

1ère PARTIE.—LES REPRÉSENTANTS DE LA LETTRE.

Ce furent les *rois* et les *prêtres*. Les *rois* la représentèrent dans l'ordre politique ; les *prêtres*, dans l'ordre religieux.

1. David s'écriait : " Il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre ; tous les *rois* se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront. " Et regardant, dans ce lointain radieux, celui de ses descendants qu'il appelait l'Oint et le Christ par excellence, il disait ou plutôt il laissait dire au Seigneur : " Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. La primauté est à toi, au jour de ta puissance : dans les splendeurs divines, je t'ai engendré de mon sein avant l'étoile et le premier rayon du matin. "

Dans ce trône de l'engendré de David et de l'engendré de Dieu, il y avait donc deux royautés soudées l'une à l'autre : la royauté temporelle, qui devait régner sur la maison de Jacob restreinte aux limites étroites de son propre sang, *regnabit in domo Jacob*, et la royauté qui devait s'étendre à l'humanité tout entière dans les vastes limites de la foi d'Abraham, *regnabit in æternum*.

Le danger était de confondre ces deux royautés, et, comme il arrive toujours en pareil cas, d'absorber la royauté céleste dans la royauté terrestre. C'est à ce danger que succomba la synagogue.

Dans une Église nationale ou dans une nation religieuse, rien de plus aisé, mais rien de plus funeste que cette confusion entre les formes religieuses et les formes politiques. Déjà grande quand elle demeure humaine —car c'est son rôle, ce sont ses origines,—la politique le devient davantage quand elle gravite vers les sphères célestes de la morale et de la religion ; mais la religion se rapetisse, elle s'abdique elle-même, elle révolte tous les instincts de la nature humaine en même temps qu'elle blesse tous les attributs de la majesté divine, quand elle revêt les formes de la politique, quand elle en prend les idées, les mœurs, et quand elle en poursuit les intérêts mesquins.

Tel fut pourtant le royaume que les *rois* et leurs sectateurs rêvèrent opiniâtrement de donner à l'humanité. Un seul instant, sous David, l'idéal prophétique entrevu et décrit par ce roi prophète brille d'un pur éclat. Mais bientôt il se voile sous l'idéal mondain, disons le mot, sous l'idéal païen de Salomon.

Salomon était un grand prince, dans ses commencements surtout ; il le

fut même toujours, jusque dans ses erreurs et dans ses crimes. Mais, ivre de la science de la nature, qu'il avait possédée, comme dit le texte inspiré, depuis le cèdre qui croît au sommet du Liban jusqu'à l'hysope qui pousse aux fentes des murs, Salomon, non content de la science qui élève vers Dieu, voulut posséder aussi toutes les richesses et toutes les amours de la terre; il se fit des palais qui ne ressemblaient guère au palmier sous lequel Débora rendait la justice, ni aux tentes sous lesquelles David campait avec ses soldats, des palais si somptueux que la reine de Saba venait les admirer du fond de l'Arabie. Il eut des harems peuplés de femmes, la plupart étrangères et idolâtres: sept cents sultanes et trois cents concubines!—Et puis, faisant remonter, je ne dis pas du cœur, mais des sens jusqu'à la raison, cette ivresse, il tombait avec ses femmes aux pieds de toutes leurs idoles, vénérant, sous ces symboles poétiques, la grande nature qui est l'œuvre de Dieu, mais qui prend si facilement la place de Dieu!

Tel fut le spectacle de Jérusalem sous le successeur de David. Spectacle hideux, mais du moins atténué sous Salomon par une gloire qu'il ne fut pas assez puissant pour léguer à ses héritiers de Juda et à ses émules d'Israël. Il ne leur légua que son orgueil, son sensualisme et ses idolâtries, et quand les deux monarchies ennemies, mais semblables, succombèrent enfin sous les coups de ces puissants voisins, de ces conquérants du Nord dont, si souvent, elles avaient ou brigué les faveurs ou bravé les armes, elles ne laissèrent après elles, dans l'histoire du peuple saint, qu'une longue traînée de fange et de sang.

Voilà la royauté de Juda, voilà la royauté d'Israël; voilà ce que l'on promettait au monde sous le nom de royaume de Dieu!

Les juifs avaient été si pervertis par leurs rois, ou plutôt—ne soyons pas injustes envers les rois—les Juifs avaient été si pervertis par leur orgueil national, qu'ils ne pouvaient se déprendre de cet idéal grossier, et qu'ils rêvaient toujours, sous le nom profané de royaume de Dieu, la domination des peuples par le glaive et par la verge de fer. Quand Jésus, leur vrai Messie, vint à eux, ils le méconnurent, et ce fut, en grande partie, parce qu'il avait repoussé cette royauté trop basse et trop étroite pour lui, et parcequ'il avait proclamé le vrai principe du royaume de Dieu, royaume spirituel qui est dans le monde, mais qui n'est pas de ce monde, *regnum meum non est de hoc mundo*, royaume spirituel qui vient pour rendre témoignage à la vérité, *ego in hoc natus sum ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati*. Ils lui préférèrent le séditionnaire Barabas qui avait combattu le sang dans les rues de Jérusalem pour les délivrer des Romains; ils lui préférèrent tous les faux messies, tous les christes menteurs, impuissants, qui, au bout de leurs menées insensées, précipitèrent la ruine de cette nation, de cette ville et de ce temple qu'ils prétendaient sauver.

Sois donc brisé, vase du judaïsme national que Dieu, par la main de Moïse, avait formé avec tant d'amour ; vase royal et sacerdotal à la fois, sois brisé puisque tu l'as voulu ! Tu devais garder pour tous les hommes les trésors de la vie religieuse ; tu t'es refermé sur toi-même dans ton égoïsme jaloux ; sois brisé, et que de tes éclats répandus à travers le monde s'échappe ce baume qui doit enivrer les nations !

“ Le vase fut rompu, dit l'Évangile, et la maison tout entière fut remplie de l'odeur du parfum.” *Et domus impleta est ex odore unguenti.*

II. Ce que firent les rois dans l'ordre politique, les *prêtres* le firent dans l'ordre religieux. En effet, si c'est une erreur funeste de confondre les formes religieuses avec les formes politiques, c'est une erreur plus redoutable encore d'identifier, au sein de la religion elle-même, les formes accidentelles, accessoires, avec les formes essentielles. Toute religion, surtout la religion véritable, la religion chrétienne, qui remonte à Moïse, à Abraham, à Adam, n'est pas seulement une idée religieuse, un sentiment religieux, comme se plaît à le dire le rationalisme contemporain. Elle est un fait, et voilà pourquoi elle a des formes positives ; elle est un fait vivant, et voilà pourquoi elle a un organisme déterminé. Mais, placé dans l'espace et le temps, le fait religieux doit compter avec les conditions si diverses de l'espace, avec les conditions si mobiles du temps ; son organisme vital doit fonctionner dans les milieux les plus dissemblables, souvent même les plus contradictoires. D'où, à côté des formes substantielles et permanentes, des formes accessoires et changeantes qui revêtent, pour ainsi dire, les premières, selon les exigences des races et des temps. En s'efforçant de confondre la religion avec ses formes accessoires particulières à tel pays et à telle race, on l'isolerait du grand courant de l'humanité dans le présent. En s'efforçant de la lier à des formes usées, on l'isolerait du grand courant de l'humanité dans l'avenir. On méconnaîtrait ce que saint Paul disait à la vieille synagogue : “ Ce qui est décrépît est bien près de mourir ” *Quod autem antiquatur et senescit, prope interitum est.* On ne saurait rendre un plus mauvais service à l'unité religieuse. Or, c'est sur cet écueil que sombra le sacerdoce juif.

Je ne voudrais parler de ce sacerdoce qu'avec beaucoup de respect. Dimanche dernier, nous avons respiré le parfum de ses encensoirs et recueilli l'harmonie de ses cantiques. La verge d'Aaron n'avait pas fleuri pour rien dans ses mains, et, dans son tabernacle, nous n'avons presque adoré le corps de Jésus-Christ figuré dans sa manne, la parole de Jésus-Christ préparée dans son Décalogue. Mais enfin, si respectable que fût dans ses origines et dans son essence le sacerdoce lévitique, il ne mérite plus nos respects dans la corruption qu'il subit aux derniers temps, du moins dans la plupart de ses membres. Cette corruption a gardé un nom particulier, le *pharisaïsme*.

Le pharisaïsme est-il l'hypocrisie ? Non, quoi qu'en dise notre dictionnaire, au sens biblique le pharisaïsme n'est pas l'hypocrisie, à moins que l'on n'entende cette forme plus subtile de l'hypocrisie, la plus innocente et la plus fatale en même temps, l'hypocrisie qui s'ignore elle-même et se croit la sincérité. Jésus a dit souvent : " Pharisiens hypocrites " *Pharisæi hypocritæ*, mais il expliquait cette parole par une autre : " Pharisien aveugle " *Pharisææ cæce*. Et le grand apôtre Paul, pharisien lui-même, élevé, comme il le dit, aux pieds du pharisien Gamaliel, leur rend ce témoignage éclatant qu'ils avaient véritablement le zèle de Dieu, *habent zelum Dei*, mais pas selon la science, *sed non secundum scientiam*.

Le pharisaïsme, sous son aspect profond, est donc l'aveuglement religieux, l'aveuglement des prêtres dépositaires de la lettre et croyant la garder d'autant mieux qu'ils l'expliquent moins ; aveuglement qui porte sur tous les points du dépôt sacré ; aveuglement dans le dogme, prédominance de la formule sur la vérité ; aveuglement dans la morale, prédominance de l'œuvre extérieure sur la justice intérieure ; aveuglement dans le culte, prédominance du rite extérieur sur le sentiment religieux.

Aveuglement dans le *dogme*.—Ils enseignaient la vérité. " Sur la chaire de Moïse se sont assis les scribes et les pharisiens, disait Jésus-Christ ; croyez tout ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. " Il n'y a pas d'idée révélée éclairant et vivifiant le monde sans un mot qui la contienne, *lucerna verbum tuum, domine* " ton rayon de lumière, Seigneur, est là dans une lampe. " Mais si le mot se resserre, s'il enferme l'idée comme dans une prison étroite et jalouse, s'il l'obscurcit, s'il l'étouffe, c'est pharisaïsme. C'est ce que l'apôtre saint Paul appelait garder la vérité, mais la garder captive dans l'iniquité. C'est ce qui arrachait aux lèvres si douces du Sauveur Jésus cet anathème terrible ? *Væ vobis !* " Vous avez pris la clef de la science et vous n'entrez pas, et tous ceux qui s'efforcent d'entrer, vous les en empêchez ; malheur à vous ! "

Dans la *morale*, c'est l'œuvre extérieure, c'est la multiplicité des pratiques humaines se posant, comme un poids tyrannique et méprisable, sur la conscience, et lui faisant oublier, dans des rêves malsains, qu'elle est une conscience d'honnête homme et une conscience de chrétien. Les pharisiens disaient à Jésus-Christ : " Pourquoi tes disciples ne se lavent-ils pas les mains avant de manger, selon la tradition des vieillards ? "—Et le Sauveur leur répondit : " Pourquoi foulez-vous aux pieds les commandements de Dieu pour garder les commandements des hommes ? "

Quant aux *rites*, ils sont nécessaires dans le culte comme la formule est nécessaire dans le dogme—malheur à qui déchire la formule de la révélation biblique ou la formule des définitions de l'Eglise!—comme l'œuvre est nécessaire dans la morale, malheur à qui s'endort dans une foi stérile et morte, sans les œuvres !

Le culte ! mais c'est l'épanouissement de l'âme religieuse : c'est le sentiment du cœur s'élevant embaumé, harmonieux devant Dieu. C'est l'action du dedans au dehors ; c'est aussi la réaction non moins légitime, non moins salutaire, du dehors au dedans. Le rite suscite le sentiment religieux, il crée l'inspiration dans les consciences et dans les cœurs.

Mais quand il n'y a plus le sentiment religieux, quand le cœur plie comme la conscience sous le poids des pratiques extérieures, " ah ! vraiment disait encore Jésus-Christ—car l'Évangile est plein de ces choses, l'Évangile est la réprobation perpétuelle du pharisaïsme,—ah ! vraiment, comme Isaïe le prophète a bien parlé de vous quand il a dit : " Ce peuple m'honore des lèvres et des mains, mais son cœur est loin de moi" *Cor autem eorum longe est a me.*

Voilà ce joug dont saint Pierre a dit : " Vous vouliez l'imposer sur la tête des nations ! Ni nos pères ni nous n'avons pu le porter ! " Voilà ce souffle écrasé et vaincu que l'on voulait faire passer sur le monde pour le renouveler ! Voilà ce judaïsme qui n'était plus celui de Moïse, mais le judaïsme décrépît des pharisiens et des scribes ! Quand le monde entier, par les voix éloquentes de la Grèce et de Rome, demandait des sauveurs à l'Orient ; quand, par le frémissement des barbares s'émouvant tout à coup dans les profondeurs de la Germanie et de la Scythie, le monde réclamait la lumière et la civilisation, voilà ce qu'on lui offrait ! Le judaïsme se rendait d'autant plus impossible que l'univers avait plus besoin de lui ; le pharisaïsme, aveugle et fanatique, se mettait en travers contre la porte du royaume des cieux pour empêcher les générations de passer !

Arrière, homme de la lettre ; arrière, ennemis de tous les humains ! *adversantur omnibus hominibus*, comme dit saint Paul. Et vous, Jésus, levez-vous, mon Sauveur et mon Dieu, vous qui n'avez eu que deux colères dans votre vie !... Jésus n'avait point de colère contre les pauvres pécheurs, il s'asseyait à leur table, et quand la femme adultère tombait à ses pieds, rougissant dans la honte et pleurant dans les remords, il la relevait, ne voulant que l'absoudre : " Va en paix et ne pèche plus ! "— Il n'avait pas de colère contre les hérétiques et les schismatiques ; il s'asseyait sur le puits de Jacob à côté de la Samaritaine, et lui annonçait, avec le salut qui vient des Juifs, *quia salus ex Judeis est*, l'adoration en esprit et en vérité. Mais Jésus eut deux colères ; la colère, le fouet à la main, contre ceux qui vendaient les choses de Dieu dans le temple, et la colère, l'anathème à la bouche, contre ceux qui pervertissaient les choses de Dieu dans la foi.

Levez-vous donc, doux Agneau, dans vos pacifiques colères contre les ennemis de tous les hommes et contre les vrais ennemis du royaume de Dieu, levez-vous et chassez-les du temple !

C'est ainsi que la synagogue a péri et que l'Église chrétienne a surgi.

IIÈME PARTIE.—LES REPRÉSENTANTS DE L'ESPRIT.

Je vous l'ai dit, et vous le saviez déjà, nous n'avons rien à craindre des triomphes de la *lettre*. Toutefois, nous ne pouvons pas ignorer les combats, les tentations non-seulement de tout sacerdoce, mais de toute piété ; la tentation des fidèles comme celle des prêtres, c'est la prédominance de la lettre sur l'*esprit*. Glorifions Dieu de nous avoir fait naître dans une Eglise infallible et sainte, que Jésus-Christ protège et protégera jusqu'à la consommation de son œuvre, dans la suite des siècles, contre toutes les ignorances de notre esprit et contre toutes les défaillances de notre volonté !

Mais quelle voix frappe mon oreille ? Ce n'est plus la voix grossière de la domination terrestre ou de la législation charnelle ; ce n'est cependant pas une voix chrétienne, ce n'est pas la voix de Jésus-Christ, que je répétais tout à l'heure ; mais, quoique antérieure à Jésus-Christ comme elle lui est semblable !

“ Ecoutez, dit la voix, écoutez, princes de Sodome, peuple de Gomorrhe —pourtant elle parle de l'Eglise de Sion,—écoutez, prêtez l'oreille à la voix du Seigneur ! Que m'importe la multitude de vos victimes ? Les holocaustes de vos bœufs, la graisse de vos agneaux, le sang de vos taureaux, je n'en veux pas, *non* ; vos nouvelles lunes, vos sabbats, vos fêtes, elles me pèsent, et mon âme les hait, *odivit anima mea* ; votre encens est en abomination devant moi ; quand vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai la face ; quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point ! Otez le mal de vos pensées et de vos cœurs, apprenez la bienfaisance et observez la justice ; relevez tous les opprimés, toutes les victimes de la violence, défendez la veuve, soutenez l'orphelin, et alors venez dans mon sanctuaire. Si vos péchés sont rouges comme l'écarlate, moi le Seigneur votre Dieu, je les ferai blanc comme la neige ! ”

Cette voix, c'est celle du mosaïsme dans toute son énergie et dans toute sa lumière. Quelle différence d'avec ce pharisaïsme dont je parlais tout à l'heure, d'avec cette lettre qui étouffait sous ses étreintes homicides la raison, la conscience et le cœur ! et quelle ressemblance avec l'Evangile, avec cette loi de Jésus-Christ, qui n'a que deux commandements : une faim insatiable, une soif inextinguible de la justice, et puis un cœur toujours ouvert dans la miséricorde ! Ah ! je le sens, ce n'est plus là une loi locale, une organisation nationale, un code restreint et temporaire ; c'est la loi de tous les peuples et de tous les siècles, et il ne faut plus que le souffle de saint Paul pour la porter d'un bout du monde à l'autre.

Mais la voix de l'esprit continue, et, cette fois, elle ne parle plus de la *loi charnelle*, mais de la *royauté terrestre* :

“ Et voici que dans les derniers des jours la maison du Seigneur sera

préparée sur le sommet d'une montagne qui dominera toutes les hauteurs ; les peuples déborderont et iront vers elle comme un torrent impétueux, *fluent ad eum omnes gentes*, et les nations se diront l'une à l'autre : "Venez montons à la montagne du Seigneur, entrons dans le temple de Jéhovah le Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers, parce que nous avons appris que la loi sortira de Sion et que la parole de Dieu viendra de Jérusalem, *quæ de Sion exhibit lex et verbum Domini de Jerusalem*. Allons, brisons nos glaives et faisons-en des charrues, rompons nos lances, transformons-les en faux, car l'Oint du Seigneur va régner dans la justice et la paix, toutes les idoles seront brisées, *et idola penitus conterentur*, et l'Éternel sera le seul grand en ces jours-là !"

Voilà l'avenir que les rois et leurs successeurs avaient défiguré. Entendez-le bien, ce n'est plus l'oppression, c'est la délivrance ! A la lettre il appartient de s'imposer par la force, c'est sa nécessité ; elle n'a pas d'autre voie, si cette voie en est une. A l'esprit il appartient d'en appeler à la liberté de l'homme et à la liberté de Dieu. *Ubi spiritus Domini, ibi libertas*, où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. C'est pourquoi je ne vois pas dans les mains du Messie un glaive sanglant et souillé ; mais je vois les nations se soulevant spontanément comme une mer frémissant dans ses gouffres profonds : *fluent ad eum omnes gentes* ; elles se lèvent, elles montent vers le Dieu de Jacob ; ce n'est pas l'asservissement, c'est la délivrance ; ce n'est pas le règne du Messie conquérant, c'est le règne du Messie libérateur !

Mais, me dira-t-on, quelle est cette voix qui prêche aux prêtres le royaume spirituel, et aux rois et aux nations la royauté divine ? La voix se racontera elle-même ; elle dira son origine et sa mission.

Ici le P. Hyacinthe rapporte la célèbre vision dans laquelle Isaïe reçut sa mission, après qu'un séraphin eut purifié ses lèvres avec un charbon ardent. C'est le *prophétisme*.

Et comment n'aurait-il pas fallu des prophètes et des saints dans l'Eglise juive, puisqu'il en faut bien dans l'Eglise catholique ? Ces deux mendiants qui, dans le songe du pape Innocent III, soutiennent la basilique croulante de Latran, comme pour symboliser la décadence de l'Eglise hiérarchique au moyen âge, ces deux mendiants, Dominique de Guzman et François d'Assises, que sont-ils donc, sinon des prophètes du Nouveau Testament, sortis non de l'hérédité et de la tradition des siècles, mais du baiser vivant de Jéhovah ? Oui, il faut des saints, il faut des prophètes, c'est-à-dire des hommes de l'amour, des hommes du martyre ; des hommes de la vision qui ne lisent pas seulement dans la lettre, mais qui lisent encore dans l'esprit, qui voient Dieu dans la vision de leur raison éclairée par la foi, dans l'extase de leur conscience suscitée par la grâce. J'ai vu le Seigneur avec

mes yeux, *oculis meis vidi Dominum*. Il faut des hommes qui lui parlent bouche à bouche comme faisait Moïse, et surtout, messieurs, des hommes qui l'aiment cœur à cœur, et qui marchent à travers les luttes des jours et des siècles, dont on ne peut embrasser l'ensemble qu'en les contemplant dans le dernier avenir, *vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion*. Les prophètes ont été ces hommes.

I.—Ils ont été des *voyants* ; ils ont regardé l'avenir ; ils n'ont pas seulement regardé le présent, ce présent si bien fait à la mesure des esprits et des cœurs mesquins ; ils ne se sont pas retournés seulement avec de lâches pleurs vers le passé qui ne peut pas renaître. C'était le partage des gentils, de toute l'antiquité païenne, de rêver un âge d'or perdu à jamais. Les prophètes, eux, regardaient en avant, et cet âge d'or écoulé dans l'Éden, ils le voyaient apparaître sous une forme plus complète, plus durable, à l'entrée des cieux, mais encore sur la terre.

Les prophètes ont cru à l'avenir, parce qu'ils ont cru à Dieu. Ils ont cru au progrès ; ils ont été, de toute l'antiquité, les seuls hommes de progrès. L'antiquité n'y croyait pas, elle n'en connaissait même pas le nom. Eux, ils ont cru au plus incroyable et au plus nécessaire de tous les progrès, le progrès moral et religieux. Ils y croyaient malgré la chute, ou plutôt à cause de la chute et de la rédemption : Pour eux, le mal n'était pas dans le vice radical, essentiel de notre nature, ni dans l'arrêt inflexible du destin ; il était dans la liberté de l'homme, et il avait son remède dans la liberté de Dieu. Si Dieu avait permis que par le péché le point de départ de l'homme reculât jusque dans l'abîme, c'était pour exhausser par la rédemption le point d'arrivée jusque dans les cieux. De ces sommets où s'élevait leur foi, ils voyaient le salut s'étendre des individus à la nation, de la nation au genre humain, du genre humain à toute la nature.

Voilà le progrès des prophètes ! La voilà cette Sion universelle qu'ils saluaient dans l'avenir ! Isaïe la prophétisait dans l'existence et dans la prospérité relative de Jérusalem. Jérémie la mêlait à ses larmes, sur les ruines fumantes de sa chère cité. Ezéchiel, au sein de la captivité, décrivait Sion, non plus seulement judaïque, mais humanitaire, où toutes les nations devaient trouver leurs places, et il gravait au fronton de ses portes cette devise immortelle : « Le nom de la ville, c'est le Seigneur est là » *Dominus ibidem*.

II. Voilà ce que les prophètes, hommes de foi dans la vision et hommes de la vision dans la foi, ont cru et attendu. Voilà ce qu'ils ont aimé, puisqu'ils n'étaient pas seulement des hommes d'intelligence, mais aussi des hommes de cœur.

Je n'aime pas les utopistes, je n'aime pas la pensée qui habite exclusivement l'avenir, qui se nourrit de rêves chimériques et stériles ; j'aime les hommes de l'avenir qui sont des hommes du présent, des contempla-

teurs, mais, en même temps, des ouvriers. Les prophètes étaient des ouvriers ; ils n'aimaient pas l'avenir dans l'avenir, mais dans le présent, où il germe ; ils n'aimaient pas l'humanité dans l'humanité, trop abstraite si elle est une idée, trop vaste si ce sont des individus ; ils aimaient l'humanité dans leur nation ; ils aimaient la Jérusalem typique de leur vision dans la Jérusalem terrestre de leur existence !

Oh ! que j'aime à les voir, quand je lis leurs écrits, surgissant en face de chaque fait national, de chaque fait religieux de ce peuple grossier ; surgissant en face de chaque fait mauvais pour l'anathématiser, en face de chaque fait moral et religieux, bon et progressif, pour le consacrer au nom du Seigneur ! Que j'aime à les voir descendant dans ces ravins profonds, jusqu'aux bords du torrent du Cédron où le Messie devait boire avant de lever la tête, et remontant sur cette pente abrupte jusqu'à la citadelle et jusqu'au temple où Jésus devait enseigner, parcourant ces places publiques où parfois le vent du désert, comme pour se railler de leurs espérances, soulevait la poussière sous un soleil de feu et la leur jetait à la face ! Eh bien, dans le ravin du Cédron, dans la citadelle et dans le temple de Sion, dans les rues envahies par le tourbillon, partout, dans cette cité qu'ils entouraient de leur amour et de leur dévouement, ils voyaient la Sion qui devait grandir dans son sein et embrasser le monde ; ils aimaient l'avenir, l'humanité en Dieu, dans la maison d'Abraham et dans l'église de Jésus-Christ !

Laissez-moi, en présence de ces grands exemples, vous dire de l'amour de la patrie ce que je vous ai dit de l'amour de la famille ; nous ne savons plus, ou, du moins, nous ne savons plus assez ce que c'est que d'aimer une patrie, un peuple, une ville en Dieu et dans l'humanité, d'y voir et d'y aimer la cité de l'humanité, la cité de Jésus-Christ, la cité du temps et de l'éternité !

III. Homme de la vision, homme de l'amour, les prophètes furent encore des hommes de *combat*, et, quand il le fallut, des hommes de *martyre*, des soldats et des victimes. On ne passe pas en effet, sans effort cette mer Rouge qui sépare le présent de l'avenir. On s'y trouve entre toutes les inquiétudes du passé et toutes les appréhensions de l'avenir. Les prophètes l'ont passée, et ils ont porté avec eux, sur leurs robustes épaules, l'arche de Dieu et l'arche du genre humain. Mais quels combats, quelles luttes ! luttes grandioses comme leurs visions et comme leur amour. Ils les redoutaient, dans leur humanité infirme ; ils les redoutaient, ces luttes ; ils savaient que la parole de Dieu finit par tuer ceux qui la portent. "Je les ai tués, dit le Seigneur, dans la parole de ma bouche."—" Ah ! Seigneur Dieu, s'écriait Jérémie, pourquoi m'appelles-tu ? Est-ce que tu ignores que je suis un enfant et que je ne sais pas parler ?" *Puer ego sum et nescio loqui ?* Et le Seigneur lui répondait : " Ne dis pas que tu es

un enfant, car je mettrai ma parole dans ta bouche et tu confondras tous mes ennemis ; je te poserai afin d'arracher et de planter, afin de détruire et d'édifier ; je te poserai devant les rois et les prêtres de Juda, devant tous les peuples de la terre, *ecce constitui te hodie super gentes et super regna* ; ils te combattront, mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec toi."

Et à Ezéchiel, ce collègue et ce successeur de Jérémie, Dieu parlait toujours ce langage des luttes : " Ne crains pas, je t'envoie à une nation d'apostats, *ad gentem apostatricem*, mais je te ferai un visage plus audacieux que le leur, je te pétrirai un front plus dur que n'est leur front ; je formerai ton front dans du diamant et dans du silex ; je te poserai comme un mur de fer et comme une cité d'airain, car je serai avec toi."

C'est ainsi que les prophètes ont lutté par cette Sion qui les combattait, qui les répudiait ; ils ne l'ont jamais abandonnée, ils l'ont toujours aimée, toujours servie !

Nous allons nous séparer, messieurs, pour une année encore ; permettez-moi de vous prier, en ce moment, de vous unir à moi dans une consécration à ce royaume de Dieu, à cette Eglise dont nous avons parcouru les parvis. Le christianisme n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier ; il n'est pas seulement de l'époque historique de Jésus-Christ et des apôtres ; il est de David, il est de Moïse, il est d'Abraham, il est d'Adam, notre père, notre roi, notre pontife à tous. Eh bien, dans cette religion unique, dans cette Eglise dont la forme change, mais dont le fond est immuable, ah ! messieurs et—permettez-moi ce mot qui sort de mon cœur—mes amis, mes frères, consacrons-nous, à l'exemple des prophètes, à l'amour et au service du royaume de Dieu ! Le royaume de Dieu est constitué définitivement dans le christianisme, dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; mais cette Eglise, comme je l'ai dit tout à l'heure, doit aller toujours de forme en forme, de clarté en clarté, *transformamur claritate in claritatem*, jusqu'à ce qu'elle ait étendu sur le monde entier son empire pacifique, jusqu'à ce qu'elle ait atteint, avec l'humanité, l'âge de l'homme parfait en Jésus-Christ.

Ne voulons-nous pas travailler à ce règne, et que faisons-nous si nous ne faisons pas cela ? Quelles sont les œuvres de notre vie privée et de notre vie publique, si ces œuvres ne se rapportent pas finalement au règne de la vérité, de la justice, de la charité, à tout ce qui est le christianisme, à tout ce qui est l'Eglise catholique, apostolique et romaine ?—Je ne vous demande pas, messieurs, de l'aimer, cette Eglise, comme elle ne veut pas être aimée, de l'aimer comme on aime une secte, comme les Juifs grossiers aimaient la synagogue, avec un esprit et un cœur rétrécis dans la lettre ; je ne vous demande pas de l'aimer, notre grande Eglise catholique, en glorifiant les infirmités de sa vie, qui

sont vos infirmités et les miennes, et en condamnant toutes les vérités professées et toutes les vertus pratiquées, en dehors d'elle, par des hommes qui sont ses fils souvent sans le savoir ; non, point d'amour sectaire ! Je vous demande d'aimer l'Eglise avec le cœur de l'Eglise même, avec un cœur qui ne se mesure qu'au cœur de Jésus-Christ, *dilatamini et vos*. " Ah ! ne soyez pas étroits dans vos entrailles, disait saint Paul aux corinthiens, dilatez-vous comme nous, vous aussi " *Dilatamini et vos*.

Laissez-moi, messieurs, en vous quittant, vous dire le secret de mon âme, le secret de ma jeunesse, et comment, quand j'étais là, dans cette nef moins remplie qu'elle ne l'est aujourd'hui, au jour de mon sacerdoce, étendu sur ce pavé glacé, avec des palpitations brûlantes, ce qui me soutenait, ce qui m'enivrait, c'était la pensée de n'avoir plus qu'un amour et qu'un service, le royaume de Dieu dans l'humanité !

Oui, messieurs, aimons l'Eglise dans tout homme, et aimons tout homme dans l'Eglise ! Que m'importe sa condition ? Riche ou pauvre, ignorant ou savant, *omnibus debitor sum*, je suis leur débiteur à tous, dit saint Paul. Que m'importe sa patrie ? Qu'il soit Français ou étranger, Grec ou Barbare, *omnibus debitor sum*, je réponds avec saint Paul : Je suis le débiteur de la barbarie comme de la civilisation. Que m'importe, en un sens, pour aimer l'homme, sa religion elle-même ?

Ah ! s'il n'est pas un fils de l'Eglise catholique selon le corps, selon l'unité extérieure, il l'est peut-être, il l'est, je l'espère, selon l'âme selon l'unité invisible. S'il n'est un fils de l'Eglise catholique ni selon l'âme ni selon le corps, ni selon l'esprit, ni selon la lettre, il l'est du moins dans la préparation des desseins de Dieu ; s'il n'a pas l'eau du baptême à son front — j'en gémiss, — mais j'y vois le sang de Jésus-Christ, car Jésus-Christ est mort pour tous, ouvrant au monde entier ses grands bras sur la croix ! Le monde est à Jésus-Christ, par conséquent le monde est à l'Eglise, sinon en acte, du moins en puissance.

Laissez-moi donc aimer tous les hommes ; et vous-mêmes, aimez tous les hommes avec moi, non-seulement en eux, non-seulement dans leur étroite et terrestre individualité, mais dans la grande communauté chrétienne, dans la grande communauté divine qui les appelle tous !

Quand Moïse, le fondateur de l'Eglise juive, mourut sur la montagne en regardant la terre de promesse, le texte hébreu dit qu'il mourut dans le baiser de Jéhovah. Messieurs, avant de mourir, sachons vivre dans le baiser de Jéhovah, qui est aussi le baiser de toute l'humanité. O sainte Eglise, tu es plus que l'homme et tu es plus que Dieu, que Dieu tout seul dans le ciel, que l'homme tout seul sur cette terre ! O sainte Eglise ! tu es le baiser de Dieu à l'homme, le baiser de l'homme à Dieu ; l'embrassement de tous les hommes, de toutes les races, de

tous les siècles, dans la flamme de l'universel et de l'éternel amour :
"Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui!"

Mgr. l'archevêque de Paris a pris ensuite la parole en ses termes, que nous croyons reproduire avec exactitude :

Je crois interpréter ce noble auditoire en remerciant le révérend père des paroles si élevées et si éloquantes qu'il nous adresse depuis quelques semaines, et en exprimant le désir de l'entendre continuer, au mois de décembre prochain, ces enseignements toujours accueillis avec tant de sympathie et de respect.

La question qu'il a traitée devant vous, messieurs, provoque l'examen attentif des esprits les plus distingués : aussi, votre affluence si considérable autour de cette chaire fait autant votre éloge que celui de notre zélé prédicateur. J'ose donc vous offrir des félicitations, en même temps que je fais des vœux pour le triomphe et le progrès de la vérité dans vos âmes.

Permettez-moi d'expliquer brièvement ces derniers mots, en rappelant quels grands intérêts ont été débattus dans les conférences de cette année.

L'homme est naturellement religieux ; il tient à Dieu par les liens les plus étroits et les plus forts, non-seulement comme l'effet dépend de sa cause, comme l'univers physique dépend du Créateur, mais comme un être doué d'intelligence, d'amour et de liberté, se rattache à celui qui est vérité, bonté, justice, et qui, principe et fin des choses, père et législateur des hommes, demande et obtient ce qu'il y a de plus puissant et de plus doux sur la terre : l'hommage d'un esprit convaincu et d'un cœur qui se donne parce qu'il veut.

Ainsi fondés sur la nature de l'homme et sur les immuables attributs de Dieu, ces liens et ces rapports sont et demeurent parcequ'il est impossible qu'ils ne soient pas ou qu'ils soient autrement : ils ont pour caractères distinctifs la nécessité et l'invariabilité.

Or ce sont ces rapports intimes, absolus, impérissable, qui constituent le fond même de la religion et son essence. Voilà pourquoi il faut affirmer que l'homme est religieux comme il respire et comme son sang circule, c'est-à-dire naturellement et par la loi de son être. Je le sais, il y a des hommes qui nient Dieu et se détournent de sa face autant qu'ils peuvent : ils troublent, de la sorte, ils altèrent leurs relations avec lui ; mais il ne leur est pas donné de les abolir ; ils continuent à vivre sous la main de Dieu, qui, tôt ou tard, reprendra par la justice ce qu'ils lui dérobent aujourd'hui par les écarts de leur liberté. D'ail-

leurs, il y a des hommes aussi qui nient la vérité et la vertu, et qui s'en détournent ; mais la vérité et la vertu n'en sont pas moins les lois souveraines de l'humanité et les conditions de sa grandeur morale. Le mensonge et le vice ne sont que des révoltes partielles et des exceptions douloureuses, comme le matérialisme et l'athéisme.

L'homme, encore une fois, est donc religieux. Mais la religion ne peut pas se tenir cachée dans le sanctuaire de la conscience ; il faut qu'elle se manifeste au dehors comme toutes les vraies et profondes émotions de l'âme, et qu'elle donne ainsi naissance au culte extérieur. De plus, l'homme n'est pas seulement un corps où les affections morales ont leur contre-coup et leur traduction visible, il est aussi membre d'une société où l'on ne peut vivre sans se communiquer mutuellement ce qu'on croit et ce qu'on sent avec force. Les mêmes croyances et les mêmes sentiments cherchent donc une commune expression ; le culte se fait public et solennel ; la religion revêt un organisme social, et la religion organisée en société s'appelle l'Eglise.

En fait, les choses se sont passées de la sorte. Comme l'a montré l'éloquent conférencier de Notre-Dame, il n'y eut d'abord qu'une Eglise purement domestique, sous les patriarches et dans l'origine des sociétés. Puis, sans perdre sa place au foyer, elle devint nationale sous Moïse et chez le peuple juif, dont elle fit la vie et la force. Enfin, comme il sera montré plus tard, ainsi que vous venez de l'entendre annoncer, elle reçut, au milieu des âges, une organisation définitive et commune à tous les peuples, et c'est ce qu'indique son nom d'Eglise catholique, c'est-à-dire universelle.

Par cela même qu'elle est une société organisée, l'Eglise a son gouvernement, ses lois et sa magistrature. Elle régit les intelligences par ses enseignements qui perpétuent la vraie doctrine et nourrissent la foi ; elle discipline les affections et les volontés par ses préceptes qui assurent, dans le monde, le règne de l'ordre moral ; elle dirige et soutient l'homme, qui est faiblesse, par la grâce, qui est attrait, lumière et force.

On entre dans l'Eglise au moyen de la grâce de Dieu, qui ne manque à personne, et au moyen de la liberté, qui est la prérogative de tout le monde. Quand on en sort, ce n'est, communément, que par la porte des passions, et ce n'est jamais pour mieux faire.

Vous êtes de l'Eglise, messieurs, et ici, je m'adresse non-seulement à cette grande assemblée, mais à tous nos contemporains,—vous êtes de l'Eglise à vos heures les plus pures et dans vos plus beaux jours, et je ne veux pas savoir pourquoi vous essayeriez de n'en être pas.—Vous êtes de l'Eglise par votre baptême et par le baptême de vos enfants ; car vous voulez qu'un sacrement de vie consacre votre paternité et

marque vos descendants du signe rédempteur que vos aïeux ont imprimé sur votre front.—Vous étiez de l'Eglise le jour de votre première communion, où vous portiez si joyeusement votre conscience, qui ne pesait rien, où votre âme s'inclinait frémissante sous la visite d'un Dieu ; et vous en êtes encore lorsque votre jeune fille, à son tour, parée d'innocence et de candeur, vient s'agenouiller pour la première fois au pied de la table sainte, et que vous l'y suivez d'un long regard ému jusqu'aux larmes, et d'un cœur qui ne peut se défendre de prier. —Vous étiez de l'Eglise le jour où, songeant à fonder une famille, vous veniez demander au prêtre la bénédiction de votre alliance ; et vous en êtes encore lorsque votre jeune fille aussi, appuyée sur un bras qui n'est plus le vôtre, s'avance vers l'autel pour changer de nom, et qu'en prévision d'un avenir rempli de vicissitudes souvent douloureuses, vous placez sous la garde de Dieu la naïve enfant qui est toute à son amitié enchantée, et qui ne connaît la vie que par les caresses d'une mère et le dévouement d'un père.

Vous êtes de l'Eglise lorsque votre existence est attristée par les erreurs et les passions de vos fils ; lorsque, les hommes et les choses trompant votre confiance et vos efforts, les rêves dont vous aviez peuplé votre vie s'évanouissent l'un après l'autre et vous laissent aux prises avec la froide et sèche réalité ; lorsque les joies elles-mêmes vous enivrent sans vous rassasier, et que, se revêtant ainsi d'amertume et d'ennui, elles vous font sentir que vous valez mieux qu'elles ; lorsque, déchiré par tous ces coups, saignant par toutes ces blessures, votre cœur pleure en dedans et que vos forces et votre vie s'écoulent avec ces larmes profondes.—Vous êtes de l'Eglise, enfin, les jours où les grands deuils entrent chez vous, lorsque, frappés par la mort, un père, une mère, des amis emportent dans un autre monde des lambeaux de votre cœur et la moitié de vous-même, et que vous gardez leur douce image dans la piété de vos souvenirs, comme si vous leur parliez encore à travers la tombe ; lorsque, ainsi entourés de toutes ces ruines croulantes, et avertis de n'y pas asseoir de fragiles espérances, vous élevez les regards de votre âme vers cette patrie d'en haut pour laquelle sont partis ceux que vous aimiez le plus ici-bas, patrie de lumière, d'amour et de bonheur où Dieu fait habiter les élus, et où la foi et l'espérance chrétiennes vous font savoir que vous avez votre place marquée !

Ne dites pas que ce sont là des choses de sentiment, et que vous n'appartenez qu'à la froide raison. Je subis peut-être avec trop d'émotion le choc de mon auditoire, mais je ne fais que réagir, et je lui rends ce qu'il me donne. Je vous connais, messieurs, ne vous calomniez pas ; vous avez un esprit, mais vous avez aussi un cœur. L'homme est un, il ne faut pas le diviser ; il arrive à la vérité et à la vertu par toutes les

facultés et toutes les puissances de sa nature, et le cœur y va presque toujours plus vite et plus droit que l'esprit. Au reste, ce que je dis est raison non moins que sentiment, ce sont les réalités de chaque jour, et il suffit pu'on les dépeignent pour que tous s'y retrouvent et s'en émeuvent.

Vous êtes donc de l'Eglise par le cœur, comme vous en serez, si vous n'en êtes pas encore, par la science et la raison, quand il vous plaira d'étudier et de réfléchir ; car, alors, cette Eglise, dont nous avons vu dans ces conférences dernières, les éléments principaux, cette Eglise vous apparaîtra ce qu'elle est : un fait qui traverse victorieusement les siècles et les révolutions, montrant par là qu'elle tire de plus haut que la terre sa raison d'être et sa force ; une doctrine claire et complète, répondant mieux qu'aucune autre à tous les problèmes qui sollicitent et tourmentent notre esprit ; une discipline morale, merveilleusement efficace pour placer et maintenir les individus dans le devoir, les peuples dans l'ordre et la prospérité, et pour assurer à toute créature humaine la gloire et le bonheur du ciel.

Qu'il me soit donc permis d'exprimer ce vœu en terminant : Puisse le diocèse de Paris, puisse la France entière s'attacher de plus en plus à l'Eglise catholique ! Puissiez vous tous, messieurs, vous et les membres de vos familles, marcher d'un pas ferme, sous la direction de l'Eglise notre mère, dans le chemin de vos destinées, qui est, ici bas, le travail et le mérite, et, là-haut, la récompense et la félicité ! C'est la prière que j'adresse à Dieu du fond de mon cœur, en vous bénissant, vous et tous ceux qui vous sont chers.

Le P. Hyacinthe a terminé, dimanche dernier, les conférences de Notre-Dame pour l'avent de 1868. Nos lecteurs ont eu sous les yeux une analyse et des extraits des discours prononcés à cette occasion, et ils ont pu apprécier la doctrine, l'onction et la hauteur de vues de l'éloquent orateur. Qu'il nous soit permis d'ajouter, pour ceux qui n'ont pu assister aux conférences, que l'auditoire a été toujours aussi considérable, aussi recueilli, aussi sympathique qu'il l'a jamais été depuis l'origine de l'institution. Tout a été dit sur ces grandes assemblées de la foi parisienne tenant leurs pieuses assises sous les voûtes de Notre-Dame restaurée et embellie. Le temps, au lieu d'amoinrir l'empressement des fidèles, ne fait, pour ainsi dire, que l'entretenir et l'augmenter. Le zèle et l'éloquence des illustres conférenciers aident puissamment à cet heureux résultat. Le P. Hyacinthe a développé, dans le cours de cette année, certains côtés de sa puissance oratoire. Peut-être sa phrase s'est-elle montrée plus ample et

plus sobre à la fois. Le geste était contenu, quoique toujours très expressif; la voix aussi se soutenait sans effort et variait naturellement ses inflexions. L'orateur était à l'aise au milieu de son sujet et se sentait porté par lui. Mais aussi quel sujet, et qu'il convenait au P. Hyacinthe! Il s'agissait de raconter l'histoire des origines religieuses de l'Église et d'en rechercher les fondements dans la Bible. En déroulant devant ses auditeurs les premières annales du christianisme et en leur disant l'histoire de la société religieuse pendant l'époque patriarcale et prophétique, le P. Hyacinthe s'attardait à plaisir à feuilleter les pages du livre saint. Il trouvait pour parler d'Abraham, d'Isaac, de David, de toutes ces grandes figures qu'il aime avec prédilection, des accents passionnés et de singuliers bonheurs d'expression. On a dit de Bossuet que sa plus grande puissance venait de ce qu'il était l'homme de la Bible. Dès les commencements de sa prédication à Notre-Dame, on vit avec bonheur le P. Hyacinthe puiser ses plus belles inspirations dans le livre divin, et marcher ainsi dans les grandes traditions de la chaire chrétienne. Les discours de 1868 ne nuiront pas sous ce rapport à la réputation de l'orateur. Par un juste retour, ses conférences sur l'histoire de l'Église pendant la période du judaïsme, conçues et écrites dans un si vif sentiment d'amour pour la Bible, respirent quelque chose de la simplicité grandiose et de la puissante poésie qui caractérise la littérature sacrée des Hébreux.

— *Semaine Religieuse de Paris.*

[FIG. 1

LES MARTYRS

DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE ET DU DROIT PUBLIC. EN 1867.

(Voir pages 16, 134 et 275.)

X.—ALFRED COLLINGRIDGE.

Le martyr, c'est le témoignage du sang donné à Jésus-Christ. Ceux qui meurent pour le Christ sont ses témoins, ses martyrs; et, selon la promesse évangélique, en sacrifiant leur vie pour le Roi du ciel, ils la retrouvent dans la vie éternelle. En mourant, le martyr va droit au paradis.

On peut rendre à Notre-Seigneur ce suprême témoignage, en ver-

sant son sang pour un autre motif que celui de la foi proprement dite. Saint Thomas de Cantorbéry, inscrit et honoré comme *martyr* dans les fastes ecclésiastiques, n'a souffert et n'est mort que pour la cause de la liberté de l'Église. Le roi Henri VIII d'Angleterre violait les privilèges et usurpait les biens temporels de l'église de Cantorbéry ; Thomas Becket s'opposa énergiquement aux prétentions sacrilèges du monarque, et celui-ci le fit tuer par quatre sicaires pour ce seul motif.

Les chrétiens qui, en ce moment, s'exposent à la mort et se font tuer pour défendre la liberté du siège apostolique, et, par conséquent, de l'Église catholique tout entière, ne sont-ils pas martyrs au même titre ? Et même la liberté de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, étant infiniment plus importante que la liberté d'une église particulière, les martyrs de cette cause ne brillent-ils pas d'un éclat plus grand ? Nous pouvons donc et nous devons, sans crainte, couronner de l'auréole sacrée du martyr, tout enfant de l'Église qui sera dévoué avec une intention tout à fait pure, qui aura été mis à mort en haine de la papauté et qui aura succombé saintement.

Parmi les noms glorieux que chacun répète, celui du jeune Alfred Collingridge, caporal aux zouaves, semble devoir tenir un noble rang. Il avait vingt ans et se destinait à l'état ecclésiastique. Il terminait ses études à la petite communauté des Clercs de St. Sulpice, et il ne les interrompait qu'avec l'espoir de les reprendre un jour, s'il n'avait pas le bonheur de mourir pour l'Église. Alfred était pur comme un ange, et sa douceur égalait sa fermeté. Il a servi le Souverain-Pontife pendant environ un an et demi.

Le 15 octobre, Alfred faisait partie de cette petite troupe de 80 héros qui attaqua, à Monte-Libretti, 1,200 garibaldiens et les culbuta. Pendant que l'admirable Arthur Guillemin, son lieutenant, tombait frappé de trois balles en criant : *Vive Pie IX!* pendant que son sous-lieutenant, Urbain de Quélen, succombait également sous les coups des excommuniés ; pendant que son caramade, le zouave hollandais Jongh, s'agenouillait pour recevoir plus saintement la mort, après avoir assommé, avec la crosse de sa carabine, quatorze ennemis, dont les cadavres gisaient autour du sien, le jeune caporal Collingridge, accolé à une muraille, faisait des prodiges de valeur et seul tenait à six hommes. Il tomba enfin, percé de quatre coups de baïonnette, et fut laissé pour mort.

Quand ses camarades purent s'approcher de lui, il respirait encore. Ils le prirent sur leurs bras et parvinrent à le transporter à l'ambulance de Nerola. Ce fut là que l'excellent abbé Daniel, aumônier des zouaves et son confesseur, eut la joie de le revoir, de le bénir et de l'embrasser une dernière fois. Le digne prêtre écrivait :

“ Le bon Dieu avait ménagé cette grâce que je pusse arriver à temps pour assister ce cher caporal Collingridge, qui est mort entre mes bras, le soir de la prise de Nerola. C'était un jeune homme admirable de pureté, de foi et de courage. Il était tombé à Monte-Libretti, percé de quatre blessures. Sa joie, en me revoyant, ne pouvait être comparée qu'à la mienne. Je lui donnai tous les sacrements ; je lui consacrai, dans la journée, tout le temps que je pouvais avoir libre.

“ Son jeune frère Georges, aussi admirable que son aîné, faisait partie de notre expédition. Il a pu revoir son bienheureux frère ; il l'a soigné avec tendresse.

“ Le soir, vers quatre heures, je trouvai le malade beaucoup plus mal. Il s'affaiblissait sensiblement. Il était en peine de savoir lequel était le plus parfait, ou de se faire violence pour se ranimer et chercher à vivre encore, ou bien de se laisser aller pour mourir. Il répétait : “ Mon Jésus ! mon cher Jésus ! je vous offre ma vie pour l'Église romaine, pour le Pape, pour mes parents... Jésus, Marie, Joseph !... “ M. Daniel, dites à mes parents que je les aime bien, ... mon père, “ ma mère, mes frères, mes sœurs..... ” Il s'assoupit et s'endormit dans le Seigneur.

“ J'avais fait appeler son frère. Il arriva quelques instants trop tard. Il embrassa tendrement Alfred, et des larmes abondantes, longtemps comprimées, soulagèrent le cœur du pauvre enfant. Je lui dis quelques paroles de consolation ; il me répondit avec un courage plein de foi : “ Je retourne à mon poste ; je suis de garde à la porte de la ville ; je “ ne veux quitter qu'un instant.”

“ Quels beaux sacrifices, et comme ils sont généreusement faits !

“ Le lendemain, en ramenant les prisonniers, j'admira ce pauvre jeune homme partageant son pain et son vin avec ceux qui, cinq jours auparavant, avaient tué son frère !”

J'ai connu personnellement le bon Alfred Collingridge ; il était un de mes enfants en Notre-Seigneur, et je puis me porter garant de tout le bien qu'on a dit de lui. Son frère aîné poursuit en ce moment le cours de ses études théologiques, et toute sa famille est des plus chrétiennes.

Quand son père, âgé de cinquante-cinq ans, apprit la mort d'Alfred, il demanda aussitôt s'il ne pourrait partir pour Rome et remplacer lui-même son enfant.

XI.—JEAN MOELLER.

“ Né à Louvain, le 11 février 1841, Jean Moeller était le troisième fils de feu l'éminent historien catholique qui a, dans notre pays ainsi

qu'en Allemagne, si puissamment contribué à la restauration de la vérité dans l'histoire. Après avoir fait ses études humanitaires au collège de la Sainte-Trinité et au petit-séminaire de Saint-Trond, Jean entra à l'Université catholique, où il s'adonna spécialement aux études philosophiques et littéraires.

“ Il se préparait à subir l'examen du doctorat en philosophie, lorsqu'il apprit, par la voie des journaux, que le Saint-Père songeait à créer une armée pour défendre ses États menacés par la révolution italienne. La simple lecture de cette nouvelle produisit sur Jean une impression profonde, qui le décida spontanément à se ranger sous le drapeau pontifical. Mgr de Mérode, pro-ministre des armes, se trouvant alors à Bruxelles, où il venait de déterminer l'illustre Lamoricière à mettre son épée au service du Saint-Père, l'enrôla lui-même et en fit, ainsi qu'on l'a dit avec raison, le premier soldat belge de l'armée pontificale.

“ Jean Moeller quitta Louvain le 19 mars 1860, le jour de la Saint-Joseph. Il se rendit d'abord à Vienne, où il fut incorporé dans le bataillon autrichien que formait le colonel comte de Coutehoven.

“ Porteur d'une adresse envoyée à Sa Sainteté par plus de sept cents de ses condisciples, Jean fut reçu par le Souverain-Pontife avec beaucoup de distinction : Pie IX accueillit avec une bonté toute paternelle le représentant de la jeunesse universitaire de Louvain ; il lui donna même, comme témoignage de sa haute satisfaction, un magnifique camée représentant l'apôtre saint Paul *.

“ Envoyé successivement à Ancône, à Pérouse, à Spolète et à Foligno, Jean s'initia rapidement à sa nouvelle carrière en compagnie de camarades, comme lui, pleins de foi et d'ardeur.

“ Au mois de septembre de la même année 1860, Moeller était depuis un mois au camp retranché de Terni, lorsque surgit la brutale et sacrilège invasion des États pontificaux perpétrée par Cialdini, Fanti et leurs quarante mille baïonnettes. Le détachement dont Jean faisait partie ne reçut que fort tard l'ordre de rejoindre le gros de l'armée pontificale. Malgré les nombreuses difficultés du moment, le corps autrichien sut arriver à temps pour avoir l'insigne honneur d'assister à la sanglante bataille de Castelfidardo, glorieux désastre où la jeune et intrépide armée romaine arrosa de son sang le sol sacré de Lorette. C'est presque au pied de cet oratoire cher au cœur de la chrétienté, et non loin du lieu où périt l'héroïque Pimodan, que Jean Moeller fut

* Comme on le verra tout à l'heure, fait prisonnier à Castelfidardo, Jean fut dépouillé de tout ce qu'il portait, et le précieux camée devint la proie de la rapacité d'un soldat garibaldien.

fait prisonnier avec les restes de sa compagnie décimée, par un ennemi dix fois supérieur. Promené par d'insolents vainqueurs comme un trophée à travers les provinces révolutionnées, Jean et ses compagnons furent conduits à Gênes, où ils restèrent en captivité pendant plusieurs semaines.

Rentrés à Rome en même temps que les débris de l'armée pontificale échappés au massacre de Castelfidardo, il reçut, en récompense de sa belle conduite, la médaille de Castelfidardo, la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, et, peu après, le brevet de premier lieutenant au régiment des zouaves pontificaux.

“ En 1865, Jean qui, pendant sa longue absence, avait perdu coup sur coup son aïeul, savant distingué, son frère aîné, religieux de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, et enfin, son père bien-aimé, rentra dans la vie civile.

“ Mais son âme n'était point faite pour les paisibles horizons des existences ordinaires. La soif du sacrifice et son ardente foi le ramenèrent invinciblement à Rome, à la fin d'octobre. Il y vint, lui, ancien lieutenant, se ranger comme simple volontaire. Se souvenant avec bonheur que, en 1860, son exemple avait déterminé un généreux mouvement à l'Université catholique, Jean adressait, quelques semaines avant son départ, un chaleureux appel à la jeunesse universitaire.

“ Jeunesse belge, disait-il, jeunesse catholique de Louvain, à laquelle “ je m'honore d'avoir appartenu, je ne vous dirai pas : Ayez le dévouement qu'on doit attendre de vous, manifestez-le, faites-le briller, “ faites-le passer en actes généreux avec cet antique courage que des “ anciens et des modernes, qui s'y connaissaient, ont toujours mis au “ nombre de vos qualités nationales. Que le Pape compte des soldats, “ beaucoup de soldats parmi les étudiants de l'Université de Louvain !

“ Le peuple belge a je ne sais quel sentiment viril de toutes les “ indépendances : indépendance de la patrie, indépendance du citoyen, “ indépendance du caractère, indépendance de la conscience. Comment “ donc ne pourrions-nous pas aimer et défendre cette autre indépen- “ dance à laquelle tiennent toutes les autres : l'indépendance de “ l'Église, l'indépendance du Pape ?

“ Comment, pour la défense de cette indépendance il coule, à Rome, “ du sang belge et chrétien, et vous ne seriez pas émus ?

“ Aujourd'hui, l'orage a déchainé toutes ses violences, et, comme “ nous le disait l'admirable évêque d'Orléans, jamais la nuit qui se “ fait quelquefois sur la terre dans l'ordre moral, n'a été aussi noire. “ Et le même éloquent évêque, que nous conseillait-il donc dans cette “ redoutable crise que subit toute noble chose ? Ah ! il ne nous con-

“ seillait certes pas le repos, ni même ce dévouement passif et facile
 “ qui se contente de voir agir et se dévouer les autres et de battre des
 “ mains à leurs glorieux triomphes ; il nous conseillait l'action, le
 “ dévouement complet, l'effort sans relâche et l'abnégation sans
 “ réserve. Ayons-le donc tous, ce dévouement généreux et efficace.
 “ Défendons l'indépendance du Pape, comme nous défendrions toutes
 “ nos autres précieuses indépendances, c'est-à-dire avec nos bras et nos
 “ poitrines ; et nous pourrions alors, après ce vaillant labeur et ce
 “ persévérant effort, espérer de ramener, pour l'Église et pour le
 “ monde, des jours plus sereins.”

On sait comment le jeune soldat avait été blessé. “ Sur un petit mamelon qui domine une des ouvertures de Mentana, se trouve un groupe de six ou sept meules de paille, établies au centre d'un cercle de maisons. Cette position est à vingt mètres, au plus, de la ville. Entraîné par son ardeur, le petit peloton de 30 à 35 zouaves se jette tête baissée sur le mamelon ; il déloge les garibaldiens qui s'étaient servis des meules comme d'un rempart ; mais il se trouve au milieu d'un cercle de feu : chaque maison est remplie d'ennemis, et de l'intérieur de la ville part une grêle de balles. Nos zouaves, retranchés à leur tour derrière les meules, tenaient bon et faisaient le plus grand mal à l'ennemi ; mais ce feu de tirailleurs n'était pas suffisamment de leur goût. C'est alors que Jean Moeller cria : “ En avant ! à la baïonnette ! ” et s'élança le premier. D'Erp et les autres le suivent : les voilà sur la brèche ; les garibaldiens reculent. Moeller prend son képi, le lance au milieu de la rue, et s'écrie : “ Allons le reprendre.” Nos zouaves se précipitent, et les voilà faisant tête à plus d'un millier d'ennemis. Là furent tués neuf de nos braves : les sergents de Retz et Rialon, les zouaves Lalande, Watts-Russell, Van den Dungen, Heymans, Zandvliet, Francken et Macs. Moeller ramasse son képi et une balle lui traverse l'épaule. Razeniski a le bras droit traversé. D'Erp est atteint d'une balle à la tête et tombe la face tournée vers l'ennemi.”

La petite charrette d'un paysan romain avait transporté le blessé à Rome. Déposé d'abord à l'hôpital, il fut, ainsi que d'Alcantara, transféré le lendemain, par ordre de Mgr. de Mérode, au couvent des Frères de la Miséricorde, congrégation fondée par Mgr. Scheppers, de Malines, appelée à Rome par Mgr. de Mérode, où elle rend les plus grands services. Tout faisait présager une guérison prochaine, et on avait l'espoir de conserver Moeller à sa famille et à ses amis ; mais Dieu avait d'autres desseins : il voulait couronner des palmes du martyr le sacrifice que le jeune homme avait fait de sa vie avant Castelfidardo et Mentana. La blessure, d'abord parfaitement fermée, ne tarda pas à révéler les plus fâcheux et les plus alarmants symptômes. Le 28 novembre, le mal

avait fait de si rapides progrès que le malade demanda lui-même les derniers sacrements. Ils lui furent administrés le même jour, à onze heures du matin, par Mgr Edoardo Borromeo Arese, grand-maître de la Cour, en présence de M. le comte du Chastel, de Son Excellence le général Kanzler et de sa femme, de plusieurs prélats et religieux, de Mme Stone, la courageuse garde-malade des zouaves; du R. P. Verheyen, rédemptoriste, confesseur de Moeller, du supérieur et des Frères de la Miséricorde, et de plusieurs de nos compatriotes. Le soldat du pape montra, à cette heure solennelle, un calme parfait et une résignation édifiante. Il entrevoyait déjà les célestes parvis, et sa belle âme désirait les franchir. " J'aspire au moment où le bon Dieu me reprendra, disait-il; cependant je suis résigné à ce qu'il veut. Que sa volonté soit faite! " Le lendemain, Moeller reçut de nouveau la visite de Mgr Borromeo, qui lui apportait une bénédiction spéciale du Saint Père et venait assister à ses derniers moments, qui furent ceux d'un chrétien mourant saintement pour la plus sainte des causes.

Quelques extraits de ses lettres feront voir mieux encore le courage et la foi qui l'animaient.

" Rome, 30 octobre.

" Je suis arrivé à Rome et enrôlé dans la 6e compagnie du 1er bataillon. J'ai pour lieutenant M. Lefebvre, Belge aussi. Les garibaldiens sont aux portes de Rome. On se bat en ce moment à Porto-Nomentano, où l'on fait sauter le pont, et on se battra sans doute encore ce soir ou demain. Ainsi je n'arrive pas trop tard. On voit le camp garibaldien à quelque deux heures de Rome. Ils peuvent être ici d'un moment à l'autre. Peut-être aussi irons-nous les chercher. Je suis complètement équipé et prêt à partir en guerre, comme le sire de Framboisy. Entrain inoui parmi tous les zouaves! L'intérieur de Rome est aussi redoutable que les provinces, à cause des garibaldiens qui s'y sont introduits sous des déguisements, qui jettent des bombes, attaquent des postes et font sauter nos casernes avec tout leur contenu. J'ai communiqué ce matin et je suis prêt!"

" Rome, 2 novembre.

" Je vous écris d'un restaurant de Rome, arrivant d'une longue journée de marche, en chasse des garibaldiens que nous n'avons pas trouvés, et sur le point de partir pour une expédition nouvelle et sérieuse.

" Nous partons demain, à trois heures du matin, avec plusieurs journées de vivres dans le sac. Ce n'est que demain que je saurai où nous allons. Tout ce que je puis vous dire, c'est que demain je verrai le feu et que sans doute l'affaire sera chaude.

" Je suis déjà très fatigué. Toutes mes nuits, depuis trois jours, je

les ai passées moitié sur la paille moitié sous les armes. Mais la bonne volonté et l'entrain font surmonter tous les obstacles. Vous ne sauriez croire combien quatre jours de service m'ont rendu troupier. J'ai fait gardes, patrouilles, corvées de vivres, etc. Je voudrais pouvoir vous raconter tout cela, mais le temps me manque. Nous avons été hier soir à Frascati en expédition pour y relever l'écusson pontifical. Aujourd'hui, à trois heures du matin, nous avons été de Frascati à Rocco di Papa. Hier soir, 150 garibaldiens y étaient encore. Ils ont décampé la nuit. Nous avons marché à leur recherche par les montagnes et les rochers, depuis trois heures jusqu'à dix heures du matin. Nous sommes rentrés à Rome depuis tout à l'heure et installés ici à Ara-Cœli.

“ Il y a parmi nous un enthousiasme indescriptible. Cet enthousiasme m'entraîne comme tout le monde, et croyez bien que je m'efforcerais d'être toujours au premier rang.

“ Peut-être ces lignes que je vous écris seront les dernières. Je ne connais point les secrets desseins de Dieu. De toutes façons, que sa sainte volonté s'accomplisse, et qu'il me donne la grâce de mourir en bon et vaillant soldat de sa cause.

“ Au revoir, chère et bien-aimée mère, au revoir ou adieu ! Jamais je n'ai écrit ce mot d'une main et d'un cœur plus émus. J'embrasse tous mes chers frères et sœurs.”

“ Rome, 4 novembre.

“ Je me sers de la main d'un ami pour vous donner de mes nouvelles, attendu qu'il m'est complètement impossible de mouvoir le bras droit et de m'en servir.

“ Nous partîmes de Rome à trois heures du matin, après nous être réunis au camp prétorien avec les différents corps qui devaient assister à l'expédition. Il y avait là une colonne, environ 5,000 hommes, infanterie, artillerie, cavalerie et état-major pontifical et français. La nuit était épaisse et noire ce matin-là, sans étoiles et sans lune, et une pluie abondante s'échappait du ciel et détrempait le sol. Nos vêtements et notre sac étaient imbibés d'eau, qui les rendaient très lourds ; nous pataugions dans une boue visqueuse d'où le pied avait peine à se dégager. Mon sac, que je portais pour la première fois pendant une marche de quelque durée, et que, par un zèle outré, j'avais chargé autant qu'il le pouvait être, m'avait tellement coupé les épaules et brisé les reins, qu'à chaque instant je me sentais disposé à aller m'asseoir dans le fossé qui bordait la route et à laisser la colonne continuer sans moi. Jamais je n'ai éprouvé de telles fatigues et jamais il ne m'a fallu une tension aussi énergique de la volonté.

“ Je dois interrompre ici le récit de notre campagne, parce que le courrier part dans quelques instants. Tout ce que je puis ajouter, c'est

qu'à la fin de cet engagement, qui a duré près de cinq heures, j'ai reçu une balle dans l'épaule, qui, la traversant de part en part, m'a jeté à la renverse et m'a forcé, un instant après, de gagner au petit pas les ambulances. De là j'ai été transporté à Rome en voiture, et j'y suis depuis hier soir, entouré de bons soins et ne manquant de rien. A demain d'autres détails."

XII.—LÉON BRACKE.

Le *Bien public* a consacré, dans son numéro du 12 mars, à un des braves volontaires du Pape qui sont morts des suites de leurs blessures, la notice qu'on va lire.

"Le bon Dieu vient de cueillir la dernière fleur du jardin de "Mentana." Ce sont les gracieuses et touchantes paroles par lesquelles une religieuse nous annonçait hier la mort de Léon Bracke, de Laerne, sergent aux zouaves pontificaux, et le dernier survivant des blessés de ce glorieux régiment. Il a succombé à l'hôpital du Saint-Esprit, le 3 mars, à une heure et demie de l'après-midi. "C'est, disait la Sœur "supérieure, la plus belle mort que j'aie vue, la plus calme, la plus "sainte."

Lorsqu'on demandait au malade : "Eh bien, Bracke, comment "allez-vous?" il répondait invariablement, avec un doux sourire : "Mais pas trop mal."

Le matin du 3 mars, il répondit : "Pas très bien." En effet, ses forces diminuaient sensiblement. On prévint M. l'aumônier Paaps, qui est établi à l'hôpital. "Eh bien, Bracke, comment allez-vous aujourd'hui?" — "Mais pas trop bien, M. l'aumônier." — "Voulez-vous "recevoir les derniers sacrements, mon ami?" — "Mais oui; très "volontiers, avec bonheur."

Ce court entretien avait lieu le matin, vers sept heures. Bracke reçut avec la plus grande piété les derniers sacrements. Il répondit lui-même, et avec foi, aux prières des agonisants. Après les dernières invocations, il appela M. Paaps. — "Croyez-vous, lui dit-il, que je mourrai aujourd'hui?" — "Mais c'est assez probable, mon cher ami." — "Oh! que je suis content! que je suis content!"

Un peu après, il reprit : "Croyez-vous que j'aie encore toute la journée à souffrir?" La Sœur qui le veillait répondit : "Cela vous tiendra lieu de purgatoire." — "Oui, vous avez raison."

Puis il commença à s'assoupir. On croyait autour de lui qu'il partait pour le ciel; il rouvrit les yeux et dit : — "Le bon Dieu ne veut pas encore de moi; mon âme ne veut pas encore partir."

Il s'assoupit de nouveau. Dans son assoupissement, il souriait, d'une

manière douce et suave, le sourire du bonheur et de la paix. Il fit plusieurs fois le signe de la croix. La Sœur supérieure lui dit alors : “ Qu'avez-vous donc, Bracke ? Bracke, que faites-vous ? ” — “ Oh ! ma Sœur, je me croyais au ciel ! Laissez-moi donc partir, afin que j'arrive plus vite ! ”

M. Paaps s'approcha tout près de lui : “ Bracke, écoutez-moi bien. On dit toujours que l'heure de la mort est une heure d'angoisse et de terreur, au seuil de l'éternité. Dites-moi bien franchement si vous éprouvez quelque sentiment pareil ? ” — “ Oh ! non, M. l'aumônier, je suis très tranquille, je suis très heureux, je n'ai aucune appréhension, je désire mourir. ”

Tous ceux qui l'entouraient le chargèrent alors d'une foule de messages pour le ciel. Les Sœurs lui disaient : “ Vous ne nous oublierez pas auprès du bon Dieu, n'est-ce pas ? ” — “ Non, ma sœur. — “ Vous demanderez pour moi une grâce à la sainte Vierge ? ” — “ Oui, ma Sœur. ” Chacun se recommandait à lui, et avec la plus grande et la plus douce tranquillité, il promettait de tout demander, de n'oublier personne.

Vers onze heures, on crut que le dernier moment était venu : pas la moindre agitation ni d'esprit, ni de corps. L'infirmier Béchét se pencha sur lui et l'appela à diverses reprises : “ Bracke ! Léon ! ” Il rouvrit les yeux : “ Béchét, Béchét, qu'avez-vous fait ? Je mourais, je m'en allais au ciel, et vous m'avez empêché ! ”

Plusieurs fois il dit encore : “ M. l'aumônier, ah ! faites que je parte pour le ciel ! Mon âme ne veut pas s'en aller. ” Et puis, il se retournait vers Béchét : “ Béchét, Béchét, vous m'avez arrêté ! ” M. Paaps reprit : “ Vous le lui pardonnez, n'est-ce pas ? ” — “ Oh ! oui, de tout cœur ! ”

Est-ce assez grand, assez sublime, ou plutôt est-ce assez saint ?

Un lieutenant des zouaves, qui assistait à cette merveilleuse agonie, baisa Bracke sur le front. Le malade le regarda d'un œil si limpide et avec un si doux sourire, que des larmes échappèrent à l'officier.

Enfin, à une heure et demie, “ il glissa tout doucement dans les bras du bon Dieu, ” sans le moindre effort, sans la moindre agitation.

Aucun témoin de cette sainte mort n'hésite à dire : “ Bracke est au ciel. ” Les Sœurs, les infirmiers, tous les assistants pleuraient de bonheur. Les bonnes religieuses souhaitaient toutes d'être à la place du défunt.

Bracke était, comme nous l'avons dit, de Laerne, aux environs de Gand. Il a succombé aux suites d'un coup de feu reçu à Mentana, et qui avait lésé les organes respiratoires. C'était un soldat modèle. Depuis peu, il avait été promu au grade de sergent.

Catholiques gantois, déposons sur le cercueil de Bracke un souvenir et une prière ! Ce jeune paysan a été là-bas, lui aussi, à l'ombre du dôme de Saint-Pierre, le témoin de notre foi et de notre amour pour l'Église. Loin de la patrie, ses ossements reposent sur la terre des martyrs, sous la garde des anges qui présideront à la résurrection éternelle. Salut à cette tombe lointaine ! Elle resplendit de gloire. On peut dire du sépulchre du martyr du Christ comme du tombeau du Christ lui-même : *Sepulcrum ejus gloriosum.*

Un service funèbre pour le repos de l'âme du jeune Léon Bracke a été célébré dans l'église paroissiale de Laerne. Bien que le service fût fixé à dix heures, l'église était comble depuis huit heures du matin, et, au moment où l'office divin commençait, il n'était plus possible d'y pénétrer. Tous les habitants de Laerne avaient tenu à payer un tribut de prières à leur valeureux compatriote, et un grand nombre d'habitants des paroisses voisines étaient venus se joindre à eux. On remarquait dans l'assistance plusieurs membres du comité diocésain du Denier de Saint-Pierre, et entre autres MM. le comte d'Alcantara, président : et Octave Vergauwen, trésorier ; M. Van Cromphaut, membre de la Chambre des représentants ; les bourgmestre et échevins de Laerne, etc. M. le comte et Mme la comtesse de Limminghe s'étaient également empressés de venir unir leurs prières à celles des catholiques flamands. On sait que Mme de Limminghe se fit pendant plusieurs semaines infirmière volontaire à l'hôpital du Saint-Esprit, où elle entourait les blessés de Mentana, et notamment Léon Bracke, des soins les plus affectueux. Autour du catafalque, sur lequel était déposé l'uniforme du défunt, étaient rangés vingt de ses anciens compagnons d'armes, portant l'uniforme des zouaves. Le saint sacrifice de la messe fut offert par M. le curé de Laerne, vénérable octogénaire, qui n'avait rien négligé pour rehausser la solennité de la cérémonie. Après l'évangile, le R. P. Egbers, dominicain de la maison de Gand, monta en chaire et prononça en flamand l'oraison funèbre du défunt. L'éloquent prédicateur ne fut jamais mieux inspiré ; il avait choisi pour texte ce verset du livre des Rois : *Quomodo Jonathas in excelsis suis occisus est ?* et ce texte lui fournit les plus touchants rapprochements entre l'ami de David et le jeune zouave, dont la mort glorieuse vient de jeter tant d'éclat sur la paroisse de Laerne.

XIII.—BERNARD DE QUATREBARBES.

“ On se souvient que le jeune comte Bernard de Quatrebarbes a été deux fois blessé sur sa pièce de Monte-Rotondo. Lorsqu'il fut laissé aux mains des garibaldiens après la capitulation de la place, le 26 octo-

bre, ses blessures, celle du bras gauche surtout, sont devenues graves ; et son père, M. le marquis de Quatrebarbes, accouru de France, n'a pu se rendre auprès de son fils que le lendemain de la victoire de Mentana. Pour lui éviter les secousses du chemin, on a remonté le Tibre avec un bateau à vapeur jusqu'à Monte-Rotondo, et on l'a ainsi ramené à Rome ; mais tant de précautions n'ont pu arrêter les progrès du mal, et il a fallu amputer le bras. Résigné en toute chose à la volonté de Dieu, et acceptant son sort avec une sorte de joie ineffable, il n'a pourtant pas refusé l'insensibilité physique que la science moderne procure aux malades dans les opérations douloureuses. Il s'était mis en règle avec l'Église, comme si c'eût été sa dernière heure. Pendant le temps de l'opération, M. le marquis de Quatrebarbes père, agenouillé, priait. Une heure après, on a répondu à celui qui demandait des nouvelles du comte : " Il récite le chapelet avec son père. " Nos lecteurs sentent tout ce qu'il y a de grandeur et de simplicité dans cette réponse, et dans la douce piété de ce père et de ce fils chrétiens. Dieu a voulu abréger les atroces souffrances de l'héroïque amputé : un accès de fièvre a terminé son long martyre. "

On annonçait de Rome cette mort en ces termes : " M. de Quatrebarbes est mort cette nuit, comme un héros, entouré de son père, de ses trois cousins : MM. Dureau, zouaves comme lui. Un quatrième, qui porte son nom, est blessé et est à l'hôpital. Mme d'Héliau, sa tante, qui a perdu son fils à Castelfidardo, était là. Cette noble dame disait : " Ce qui nous console, c'est que tous les hommes en état de porter les " armes dans notre famille servent le Saint-Siège. Les autres sont des " enfants ! " Comme ses frères d'armes, disait l'*Union*, comme les Dufournel, il a donné l'exemple d'une résignation sublime, d'une foi ardente. Muni de tous les sacrements, réconforté par la bénédiction apostolique de Pie IX, entouré de ses amis, *il s'est envolé*, — oui, disait un prêtre, *il s'est envolé* couronné des lauriers que donne la gloire humaine, et tenant dans sa main blessée la palme que donne le martyre chrétien. Sa mort a revêtu le caractère qui l'a fait appeler, par les Italiens, du doux nom de *Transito*.

" On sait tout ce que les Quatrebarbes ont fait pour l'Église et donné à l'Église en ces derniers temps. Leur nom, déjà célèbre dans l'histoire, s'associe au nom d'un héros que nous ne devons pas oublier, au nom de Lamoricière, qui a formé cette belle armée de Pie IX et lui a légué ses vertus et son esprit.

" On rapporte qu'en voyant M. Blumensthal, qui avait été colonel de son fils, M. le marquis de Quatrebarbes lui a tendu les bras en pleurant. Et celui-ci n'a trouvé qu'un mot à dire à ce père, mais un mot où respire le cœur d'un officier français ; " J'ai un patron de plus

“ au ciel. ” M. Blumensthal s'appelle *Bernard*, comme le fils de M. de Quatrebarbes. ”

M. le comte Th. de Quatrebarbes, chef d'état-major du général de Laromorigière et commandant d'Ancône en 1860, avait adressé la lettre suivante au rédacteur de l'*Union de l'Ouest*. Cette lettre est digne d'un chevalier chrétien, et nous ne pouvons que nous associer à un appel où brille la plus puissante de toutes les éloquences, celle du cœur et de la foi.

“ Mon cher ami, je reçois de Paris la lettre suivante :

“ Nous n'avons que de bonnes nouvelles à vous transmettre, et nous engageons tous nos amis à se méfier du télégraphe de Florence, qui ment impunément. Jusqu'à présent, à un contre trois, les pontificaux ont repoussé et dispersé toutes les bandes garibaldiennes. D'après le *Moniteur* lui-même, l'affaire de Monte-Libretti est aussi belle que celle de Bagnorea ; mais les braves défenseurs de l'Église, obligés de faire face à toutes les attaques, sont écrasés de service et de fatigues de tout genre. Quiconque partira en ce moment est donc assuré de répondre au vœu le plus pressant de l'armée pontificale, qui fait très formellement appel au cœur des catholiques. Il est encore temps de venir au secours de Pie IX. Vous savez, sans doute, que les quarantaines de Civita-Vecchia sont supprimées. Il faut être rendu à Marseille les mardis et samedis dans la journée, pour profiter des bateaux les mercredis et dimanches matin. ”

“ Ne perdons pas un moment pour répondre à cet appel du Père commun des fidèles. Que tous les hommes de cœur, de dévouement et de foi s'empressent de s'enrôler sous sa sainte bannière ! Puisqu'il n'y a plus de gouvernements catholiques, que les jeunes gens de bonne volonté rejoignent nos héroïques et chers zouaves, qui versent leur sang ; ou plutôt, qu'ils triomphent avec eux ; que les riches donnent leur or, que les pauvres déposent quelques centimes, que tous adressent au ciel de ferventes prières ; mais que ceux qui peuvent tenir un fusil ne se contentent pas de prier ! Une lutte suprême est engagée entre le ciel et l'enfer. L'anarchie, l'impunité, toutes les passions haineuses, et bientôt le plus effroyable cataclysme couvriront l'Europe de ruines ; car ce n'est jamais en vain que l'on porte sur le Vicaire de Jésus-Christ une main sacrilège. Que personne, parmi les catholiques, ne reste donc dans une coupable inertie ; il dépend de nous d'abrèger l'épreuve, et le triomphe est assuré à ceux qui, sans compter le nombre des ennemis de l'Église, combattent jusqu'à la fin sans souci de leur vie.

“ Veuillez, mon cher ami, vous qui défendez si vaillamment toutes les causes justes et saintes, inscrire Mme de Quatrebarbes et moi pour

une somme de 500 francs, sur la liste de souscription que vous ouvrez dans votre journal.

“ Votre tout dévoué de cœur,

“ Comte DE QUATREBARBES.

“ 18 octobre 1867.”

(*A continuer.*)

LES LARMES DE MARIE

ÉLÉGIE.

Stabat Mater Dolorosa.

Quand, pressé par l'amour et par la charité,
Notre Sauveur Jésus descendit sur la terre,
Sa tendresse pour nous associa sa Mère
Au mystère sanglant de son humanité.

Qui comprendra jamais les sublimes tortures
Qui brisèrent votre âme, ô Mère des douleurs !..
Quel œil calculera le nombre de vos pleurs ?
Il faudrait les compter, hélas ! par nos souillures.

Au jardin de douleur, quand le Christ expirait
Sous le poids accablant du premier anathème,
Forte de son amour et de sa douleur même,
Sur l'homme criminel Marie aussi pleurait.

Elle pleurait, alors que le peuple en délire
Pour son fils adorable inventait des tourments ;
Quand ses amis d'hier oubliaient leurs serments,
Quand ses bourreaux mêlaient l'ironie au martyre.

Quand au front du Sauveur l'épine s'enlaçait,
Elle sentait le dard dans son âme divine ;
Les soupirs de Jésus déchiraient sa poitrine ;
Sous le poids de sa croix elle aussi s'affaissait.

Quand s'accomplit enfin le douloureux mystère
Qui fit frémir d'horreur la nature et les cieux,
Mourante, mais versant des pleurs silencieux,
On vit Marie encore debout sur le Calvaire.

L'amour couronna sa victime ;
La mort vint combler ses désirs.
Dans une région sublime,
Marie est reine des martyrs.
Mais au ciel elle est mère encore ;
Et quand les brises de l'aurore
Lui portent nos cris de douleurs,
Elle se penche vers la terre,
Et de sa divine paupière
Elle laisse échapper des pleurs.

Que vos pleurs, ô tendre Marie,
Dans vos yeux ne tarissent pas !
Coulez, coulez, larme chérie,
Sur les malheureux d'ici-bas !
Ainsi qu'une onde bienfaisante,
Tombez sur la terre brûlante
Que la foi ne féconde plus ;
De leurs immortelles racines,
Faites germer sur nos ruines
Les fleurs célestes des vertus.

Dans la ville aux grandes misères,
Dans les champs pleins des voix d'en haut,
La vie en ses sombres mystères
N'a jamais dit son dernier mot.
Combien de mères, pauvres femmes,
Ont porté la croix dans leurs âmes,
Ont crié : Grâce ! à deux genoux.
Le cœur est un timbre qui pleure :
Nous sentons grandir à toute heure
Une voix qui gémit en nous.

Ah ! pleurez sur celui qui doute
Dont la mort menace les pas !
Car le plus à plaindre est sans doute
Celui qui ne vous connaît pas.
L'homme que le remords accable
Est plus malheureux que coupable ;
La douleur est l'encens mortel,
Et l'épreuve de la souffrance
Est un baptême d'innocence
Qui fait des anges pour le ciel.

Qui de nous ne chancelle ou tombe
 Sur ses propres débris jeté ?
 Du chemin qui mène à la tombe,
 Qui n'a sondé l'obscurité ?
 Qui n'a, dans une heure de fièvre,
 Senti se creuser sur sa lèvre
 Le pli fatal de la douleur ?
 Près d'un mystérieux calvaire,
 Qui n'a dans une larme amère
 Pleuré tout le sang de son cœur ?

Les pleurs sont l'aumône de l'âme ;
 Mère, avec eux bénissez-nous !
 Notre misère les réclame !
 Pleurez encor ! pleurez sur tous !
 Dieu, qui vous bénit sur la terre,
 En faveur de votre prière,
 Ouvrira la porte des cieux ;
 Prenez-nous en pitié profonde,
 Et lavez les crimes du monde
 Dans l'eau divine de vos yeux !

Rosier de Murie.

L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE DES FEMMES

La question de l'éducation intellectuelle des femmes a eu récemment le privilège de s'emparer souverainement de l'attention générale et d'exciter au plus haut degré les ardeurs de la polémique. Comme toutes les questions mûres pour une solution, elle a, en quelque sorte, surgi spontanément de plusieurs côtés à la fois. Sans que personne se fût donné le mot, elle était depuis longtemps l'objet des méditations et des travaux de penseurs et d'écrivains appartenant aux doctrines les plus diverses et aux partis les plus opposés.

Pendant que M. Alfred Nettement retraçait d'une phrase facile et attrayante dans un livre que l'Académie a eu le bon goût de couronner,

l'histoire de la seconde éducation des filles, depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, Mgr. l'Évêque d'Orléans abordait le même sujet sous une forme surtout dogmatique, lui imprimant sa marque et l'autorité qui s'attache à chacun de ses écrits. Au même moment, un professeur belge, M. Le Hardi de Beaulieu, exposait sur l'éducation des femmes au dix-neuvième siècle la pensée des solidaires et des libéraux de son pays.

La fameuse circulaire du 30 octobre adressé à tous les recteurs par M. Duruy n'a pas peu contribué à entretenir le feu d'une discussion à laquelle chaque journal et chaque revue, sans compter la foule des brochures, sont venus apporter un nouvel aliment. Aujourd'hui, la question est tombée dans le domaine des conférences, qui s'en sont emparées comme les orgues de Barbarie s'emparent des airs à succès de la dernière saison musicale.

Il y a là tout un ensemble de publication et comme un mouvement intellectuel qui rentrent dans le domaine de la critique, ou tout au moins dans le droit de résumer et d'interpréter.

Commençons par le constater, si, dans cette grave et délicate question les divergences sont nombreuses, si les oppositions sont vigoureusement accusées, tout le monde semble d'accord sur le point de départ ; c'est que le moment est venu d'élever le niveau de l'éducation intellectuelle des femmes, parce que les temps sont proches où cette éducation deviendra, pour la société française, une voie de salut, un moyen de régénération et une sauvegarde.

On ne saurait le nier, en effet, à mesure que le flot démocratique monte et se répand, la grossièreté nous envahit et la délicatesse s'en va. Tout ce qui est bon goût, politesse, urbanité, s'efface peu à peu de la littérature et des mœurs. Les nuances disparaissent pour faire place aux tons violents et tranchés. Une nouvelle invasion de barbares est non seulement possible, elle est imminente, elle est à nos portes. Pour le méconnaître, il faut fermer les yeux à toutes ces transformations qui s'accomplissent autour de nous. Le développement de l'industrie, la morale de l'intérêt et du bien-être se substituant à la morale chrétienne, la religion du moi prenant la place de la religion du dévouement et du sacrifice, l'invasion de l'esprit scientifique, l'affaiblissement progressif de la spécialité, qui s'opère de jour en jour au détriment de la grande culture de l'esprit, ce sont là autant de signes précurseurs d'une civilisation nouvelle si l'on veut, mais en tout cas d'un état social fort différent de celui auquel l'histoire rattache les noms de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV.

S'il nous faut absolument voir un progrès dans de pareilles transfor-

mations et dans les perspectives industrielles qu'on nous promet et vers lesquelles nous semblons poussés par une force irrésistible, il nous est sans doute permis d'en redouter les dangers. Or, ces dangers sont de bien des sortes. Mais s'ils peuvent être atténués ou conjurés, ils le seront surtout, osons le dire, par l'action du prêtre et par celle de la femme. Oui, le prêtre et la femme peuvent beaucoup contre les décadences qui nous menacent. Par éducation et par état, le prêtre vit forcément dans les hautes sphères de la pensée, il ne s'occupe que de questions d'ordre supérieur; il est l'expression vivante du dévouement, de l'esprit de sacrifice, de l'idée de souffrance acceptée et bénie, l'adversaire naturel de toute morale ayant pour base la jouissance et l'intérêt. Aussi voyez! quels cris s'élèvent contre lui du sein des classes exclusivement vouées à la poursuite du bien-être, au développement des intérêts matériels et du luxe!

Quand à la femme, il y a en elle une distinction et une aristocratie native, une finesse d'organes et une délicatesse de goût qui en font l'adversaire naturelle de tous les instincts brutaux et grossiers. De tout temps elle a été l'âme de la société chrétienne et française. Au moyen âge, elle a su adoucir la barbarie elle-même, polir les mœurs féodales des hommes de guerre, leur inspirer le respect, les ménagements, en les gagnant au christianisme, à la vie domestique et à l'amour. Aux débuts du dix-septième siècle, au sortir des sanglantes agitations de guerres religieuses, elle est parvenue à créer le goût et le besoin de la société polie, et si les rudes soldats de Coutras et d'Ivry ont pu être transformés et façonnés au point de devenir les brillants seigneurs des cours de Louis XIII et de Louis XIV, c'est à elle, c'est à sa douce et constante influence, que cela est dû.

Ce que la femme a fait du huitième au quatorzième siècle dans l'enceinte du château féodal; ce qu'elle a fait, il y a plus de deux cents ans, par le salon, la conversation, la correspondance privée, par le roman lui-même, elle doit le réaliser de nos jours dans la maison et dans l'école, par ses exemples et ses leçons. Il est en son pouvoir d'exercer sur l'esprit public une action salutaire autant que féconde, d'opposer sa délicatesse, sa grâce, son goût des choses élevées et pures, aux brutalités qui nous envahissent et nous débordent. Il y a bien des années que le P. Ventura disait en parlant de la démocratie contemporaine: "L'Eglise baptisera un jour cette fille sauvage, elle la fera chrétienne, comme elle a déjà fait chrétienne la barbarie; elle imprimera sur son front le sceau de la consécration divine." La femme peut, dans cette œuvre, devenir l'auxiliaire le plus puissant de l'Eglise. C'est à elle qu'il appartient d'appivoiser la "fille sauvage," et de l'amener, en la charmant, à s'incliner sous l'eau régénératrice, comme

Clotilde conduisit le fier Sicambre à courber le front sous l'onction de saint Remy.

Mais la femme, telle que l'ont faite nos habitudes sociales et nos procédés d'éducation, est-elle suffisamment préparée pour une pareille mission ?

Ayons le courage de le dire, au risque de manquer de courtoisie : Non ; il lui reste beaucoup à faire, beaucoup à apprendre, et peut-être aussi un peu à oublier pour s'élever à la hauteur de l'apostolat que nous venons d'indiquer. Le grand évêque d'Orléans l'a dit : " L'éducation, même religieuse, ne donne pas toujours, donne rarement aux jeunes filles et aux jeunes femmes le goût sérieux du travail," et, à ce propos, il reproduit les confidences attristées d'une femme du monde qui avoue qu'"en général on ne fait rien, absolument rien," que dans le meilleur monde les femmes restent étrangères à toute question un peu élevée d'art, de morale, de littérature ou d'histoire, et que la plupart des conversations se perdent dans les futillités de toilette, de monde, de de steep-chase.

La femme du monde lit beaucoup, cependant elle lit avec passion. Mais on sait trop ce que sont ses lectures. Le plus souvent énervantes ou frivoles, elles surexcitent outre mesure toutes les facultés sensibles, caressent l'imagination, et tendent presque toujours à substituer la morale de l'attendrissement à la morale du devoir. Elles n'ont rien de ce qui élève ou fortifie les âmes. En un mot le roman est aujourd'hui le grand éducateur intellectuel des femmes. Le moment est venu, semble-t-il, de les soustraire à de telles influences, de leur inspirer le besoin d'études plus fortifiantes, de lectures plus salutaires, et d'exiger d'elles de plus grands efforts que par le passé dans la voie du perfectionnement intellectuel.....

Toujours est-il que la femme a toutes les aptitudes intellectuelles. Malgré tout ce qui a été écrit à ce sujet depuis Montaigne jusqu'à Rousseau, et depuis M. de Maistre jusqu'à Prudhon, il est permis de soutenir que rien n'est au-dessus de ses facultés. Le haut enseignement peut certainement aborder avec elle et pour elles les matières les plus diverses. Les lettres, l'histoire, les sciences positives sont aussi bien de sa compétence que le droit ou la médecine. " Dieu ne fait point de dons inutiles," a dit encore l'illustre prélat qui a posé la question qui nous occupe. Nul n'a le droit d'étouffer chez la femme, non plus que chez l'homme, des dons qui viennent de Dieu, de rendre inutiles et stériles les facultés de son âme où les aptitudes de son esprit. Ce qui demeure vrai c'est que ces aptitudes et ces facultés doivent être cultivées, développées et dirigées conformément à sa nature et à sa destinée.

Or, la femme est avant tout un être domestique ; elle est faite pour la maison et la vie privée. Etre au foyer la compagne et le charme de l'homme, la mère et la première institutrice de l'enfant ; au couvent, la servante de Dieu et des pauvres, telle est sa destinée humaine, sa part d'action dans la vie. Cette part est, certes, assez grande et assez glorieuse et d'un service assez difficile pour supposer tous les genres de mérite et toutes les initiations intellectuelles. Quand la femme n'étudierait qu'en vue de l'accomplissement de ses devoirs domestiques, c'est-à-dire pour elle, pour ses enfants, pour un mari, elle aurait déjà un cercle immense à parcourir. L'instruction religieuse, elle seule, poussée au delà des limites un peu étroites où elle est le plus souvent confinée, suffirait pour lui ouvrir les plus larges horizons. Quelles ressources, en outre, l'étude des langues, des littératures, de l'histoire, des sciences naturelles, etc., ne lui offrirait-elles pas contre l'ennui, cet ennemi mortel des ignorants et des faibles, contre l'oisiveté si périlleuse de l'imagination ? On ne cesse de lui prêcher la résignation et la patience : mais pour que ces qualités si essentielles à la femme puissent mériter le nom de vertu, il faut qu'elles soient le fruit d'une méditation intelligente et le résultat de principes appuyés sur une solide et complète instruction.

Bonne pour elle-même, pour fortifier son âme et charmer ses loisirs l'étude est encore bien plus nécessaire à la femme pour accomplir ses devoirs d'épouse et de mère. " Ou la femme n'a pas été faite pour être la compagne de l'homme a dit excellemment M. Cousin, ou c'est une contradiction inique et absurde de lui interdire les connaissances qui lui permettent d'entrer en commerce spirituel avec celui dont elle doit partager la destinée, comprendre au moins les travaux, ressentir les luttes et les souffrances pour les soulager." Il ne saurait en effet exister de vrai bonheur pour la vie conjugale avec le désaccord des intelligences. Vivre journellement en présence d'une personne dont l'esprit est fermé à toute spéculation un peu élevée, et avec laquelle aucun échange de pensée n'est possible, doit être comme une dissonance perpétuellement douloureuse pour une âme délicate.

En vain célèbre-t-on les avantages d'une femme simple, laborieuse, d'une Pénélope exclusivement attachée aux soins vulgaires de son ménage. On oublie que Pénélope, malgré tout le costume contemporain dont l'a revêtue M. Marchal à la dernière exposition des beaux arts, est un type aussi païen que celui de Phryné. Pénélope dont l'antiquité nous vante les paisibles mérites, n'est après tout qu'une illustre ravaudeuse. Le christianisme a élevé le rôle de la femme moderne fort au dessus d'un pareil idéal. Aujourd'hui, l'homme ne vit pas toujours sur la place publique, comme à Rome ou à Athènes.

Sa compagne ne doit pas être seulement une utilité, mais un ornement et un charme. Elle doit être davantage encore un ministre du pouvoir et des volontés de son mari, un auxiliaire intelligent et libre de ses travaux. L'influence que la femme peut avoir sur l'homme, et, par lui, sur la société toute entière, est en quelque sorte irrésistible et souveraine. Mais pour qu'il lui soit donné d'exercer un aussi grand empire, il faut qu'elle élargisse par l'étude l'horizon de son esprit, il faut qu'elle vive avec l'homme sur un pied de véritable égalité et dans une sorte d'harmonie intellectuelle.

Que n'aurions-nous pas à ajouter si nous voulions considérer la femme dans son rôle de mère et d'éducatrice ? C'est par lui surtout qu'elle semble destinée à s'emparer des générations futures, et à remplir cette mission de restauration et de régénération sociale dont nous parlions au début de ce travail. La femme a de merveilleuses aptitudes pour l'enseignement. Comme elle est habile à persuader, comme elle est douce, patiente et sympathique ; comme elle sait conserver l'autorité et commander le respect sans perdre l'affection ou la confiance ! Aussi, dans nos habitudes actuelles, l'enfant est-il beaucoup trop tôt soustrait à l'influence et à l'éducation de la femme. Non-seulement la mère, toutes les fois que cela est possible, devrait être exclusivement chargé de la première instruction de ses enfants, mais jusqu'à l'âge de douze ans les enfants des deux sexes ne devraient pas avoir d'autre instituteur que la femme.

Nous engageons M. Duruy qui a réformé tant de choses dans notre système d'enseignement à opérer une réforme dont les résultats seraient merveilleux, et qui obtiendrait bientôt l'assentiment général, tant elle offrirait d'avantages au triple point de vue économique, intellectuel et moral ; ce serait de remettre l'enseignement primaire aux mains des femmes et de remplacer les quarante mille instituteurs de nos communes par quarante mille institutrices. Non que je veuille médire des instituteurs. Je sais qu'ils déploient souvent de véritables vertus dans le service de leurs ingrates et humbles fonctions. Mais j'avoue qu'en voyant des hommes forts et vigoureux, qui seraient si bien placés à la queue d'une charrue, quitter les champs pour apprendre à lire, à écrire et à compter aux petits enfants, je ne puis me défendre d'un sentiment analogue à celui que j'éprouve à l'aspect d'un commis barbu passant sa vie derrière un comptoir à mesurer des rubans et de la mousseline. Laissons aux femmes les fonctions qui demandent surtout du tact et de la délicatesse, et la première éducation de l'enfance en exige infiniment.

Qu'on ne vienne pas objecter qu'une pareille réforme ne pourrait s'accomplir qu'au détriment de l'énergie de l'enfant et de la virilité des générations à venir. Aux États-Unis, les neuf dixièmes des écoliers

sont tenues par les femmes, et la race américaine est la plus vigoureuse, et la plus agissante qui soit en ce monde. Il est vrai qu'elle resté dans un état marqué d'infériorité intellectuelle. Mais on sait que cette infériorité est due exclusivement à la nullité de l'enseignement supérieur et à l'absence des grandes institutions pour les choses de l'esprit. Qu'on ne vienne pas non plus, après Molière, Jean-Jacques Rousseau, M. de Maistre et tant d'autres, évoquer le spectre disgracieux de la femme pédante ! La pédante est celle qui ne sait pas assez, qui s'est arrêtée à mi-côte dans l'ascension de l'étude et du savoir, chez qui l'éducation morale et sociale n'a pas marché de pair avec l'instruction ; c'est le bas bleu, c'est la femme auteur, ce n'est pas la femme véritablement bien élevée, studieuse et instruite.

Que les femmes ne craignent point sous la direction de juges éclairés, de faire appel à toutes les ressources, à toutes les forces de la haute éducation intellectuelle, qu'elles allument en elles toutes les clartés, mais que ces clartés soient toujours voilées, que leur douce et pure lumière brille à travers une lampe d'albâtre dans le sanctuaire de la vie domestique, qu'elle se répande, non au milieu des foules, non dans de bruyants théâtres, mais dans le cabinet de travail de leurs maris, dans la chambre de leurs enfants, dans les causeries du salon, dans l'intimité des correspondances ; telle est leur œuvre. Si elles la comprennent et savent l'accomplir, bien des dangers pourront encore être conjurés, et, par elles, il sera donné à la France, à la société chrétienne et polie, de voir renaître de beaux jours.

— *L'Univers.*

LA DOCTRINE DE SAINT ANTONIN.

(Voir pages 174 et 292.)

V.

Deuxième chef de difficultés que Bossuet tire des doctrines de saint Antonin.

Bossuet tire une autre objection capitale des passages où le saint Archevêque enseigne qu'il n'est pas permis d'appeler des décrets du Pontife romain, soit à son successeur, soit au Concile général, soit finalement à quelque pouvoir que ce soit. Il faut savoir que dans le cours de cette discussion le saint docteur se fait cette objection : " Il

pourrait, arriver que le Pape fût hérétique et voulût promulguer des décrets hérétiques. Or, si cela arrivait, la foi de Pierre viendrait à défaillir, puisque dans ce cas il ne se trouverait personne qui pût lui résister, et, d'autre part, l'Église ne saurait être liée par ces décrets hérétiques. Il semble donc que, du moins en cette hypothèse, il est licite de faire appel à quelque autre pouvoir."

À cette question, il faut répondre comme précédemment, savoir, que bien que le Pape, comme personne particulière, agissant de son propre mouvement, puisse errer dans la foi, comme il est écrit de Léon, contre lequel Hilaire de Poitiers recourut au Concile général, néanmoins le Pape ne peut tomber dans l'erreur en se servant du Concile et demandant le concours de l'Église universelle, attendu que le Christ y a pourvu quand il a dit à saint Pierre : " J'ai prié pour toi afin que ta foi ne puisse défaillir. Jamais non plus ne peut se réaliser le cas où l'Église universelle adopterait comme dogme catholique quelque maxime hérétique, parce que l'Église universelle, qui est l'épouse de Jésus-Christ, sera toujours et est une épouse sans tache et sans ride *."

Après avoir cité ces paroles, Bossuet ajoute : " Voilà, selon saint Antonin, ce que signifie que le Pape puisse errer dans la foi *comme personne singulière*. Car on ne peut entendre ici le Pontife exerçant une fonction publique et apostolique, comme on le prétend aujourd'hui, mais le Pontife agissant *proprio motu*. Mais, que signifie la formule : Le Pontife agissant comme Pontife ? Le même saint Antonin l'explique, c'est-à-dire que c'est le Pontife " s'appuyant sur le Concile et demandant le concours de toute l'Église, en sorte que l'Église universelle doit accepter sa sentence †."

* Contingere posset quod Papa hæreticus esset, et vellet hæretica statuta condere. Quod si contingeret, deficeret fides Petri; qui non esset qui hoc casu posset resistere, nec teneretur Ecclesia hæreticis statutis ejus obedire. Videtur ergo, in hoc casu saltem, licitum esse ad aliquem appellare. — Ad istud dicendum sicut prius, quod licet, ut persona singularis, ex motu proprio agens, errare posset in fide, sicut scribitur de Leone, contra quem Hilarius Pictaviensis in concilio generale venit; tamem utens concilio et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ, Deo ordinante qui Petro dixit: *Ego rogavi pro te*, etc., non potest errare. Nec potest esse quod Ecclesia universalis accipiat aliquid tanquam catholicum, quod est hæreticum; quia Ecclesia universalis, quæ est sponsa, et erit semper et est non habens maculum neque rugam. (P. III, T. XXIII, C. III, c. 2.)

(†) En, secundum Antoninum, quid sit Pontificem errare posse in fide ut personam singularem. Non enim hic intelligendus Pontifex publicum et apostolicum officium exequens quod nunc volunt, sed Pontifex ex proprio motu agens. Quid sit autem Pontifex agens ut Pontifex, idem Antoninus exponit; nempe ut sit Pontifex utens concilio et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ, ejus proinde sententiam universalis Ecclesia accipiat. (*Appendix*, Lib. et cap. cit.)

Pour tirer un sens précis de cet imbroglio dans lequel l'auteur torture le texte de saint Antonin, afin de l'amener à son sentiment, on peut réduire le tout à la proposition suivante : "Quand saint Antonin affirme que le Pape, en tant que le Pape, même comme personne singulière, ne peut errer dans la foi, il n'entend pas, comme le voudraient les théologiens romains, que le Pape exerce un ministère public et apostolique, mais il entend de plus qu'il exerce ce ministère avec le concours du Concile et l'appui de l'Église universelle : *Utens concilio et requirens adjutorium Ecclesie universalis.*" Effectivement, peu après les paroles citées, Bossuet conclut de la manière suivante : "Donc, selon la pensée de saint Antonin, le Pontife enseignant comme Pontife et comme personne publique, ou, comme on dit aujourd'hui, *ex cathedrâ*, est le Pontife qui s'appuie sur le Concile et sur le concours de l'Église universelle, laquelle ne peut errer ; c'est le Pontife qui définit selon le sentiment de l'Église universelle, en sorte que sa définition, acceptée et examinée, soit approuvée par cette même Église *."

La réponse qui résoudra radicalement la difficulté de Bossuet est dans la contradiction des termes mêmes qu'il prête au saint Archevêque. En effet, ainsi qu'il résulte de la confrontation du texte allégué par lui et de l'autre texte parallèle, allégué par nous dans notre précédent article, la pensée du saint docteur est que : "Le pape, bien qu'il puisse errer dans les choses particulières, par exemple dans les affaires judiciaires, dans lesquelles on procède par information, ne peut errer, néanmoins, dans les matières de la foi, pourvu qu'il prononce comme Pape, bien qu'il le fasse comme personne particulière et privée." La pensée est en tout la même que dans le passage cité par Bossuet, sauf seulement que dans ce dernier on a sous-entendu le complément de la proposition, c'est-à-dire que le Pape, quand il ne prononce pas comme Pape, puisse, comme homme privé, errer dans la foi ; et tout au contraire, dans l'autre citation, ce complément est rétabli d'une manière explicite, et l'on y dit que le Pape, comme personne singulière, agissant *proprio motu* (c'est-à-dire non plus comme Pape d'après le texte précédent, mais par l'impulsion de sa passion personnelle comme homme), peut errer même dans la foi.

Or, que fait Bossuet ? Il confond en un seul deux sens si divers, et il nous offre la prodigieuse interprétation que, selon saint Antonin, le Pape, qui ne peut errer quand il définit comme Pape, bien que comme

* Sic ergo ex Antonini mente, Pontifex docens ut Pontifex atque ut persona publica, sive ut nunc loquuntur, ex cathedrâ, est Pontifex, ut vidimus, utens concilio et adjutorio universalis Ecclesie que errare non potest, atque ex ejus sententia ita pronuntians, ut ejus sententiam acceptatam et examinatum ipsa Ecclesia approbet. (Loc. cit.)

personne particulière et privée, est le Pape se servant du Concile et du concours de l'Église universelle, exigeant en outre, comme nous l'avons vu, "que lorsque l'Église n'est plus réunie en Concile, elle doit examiner, approuver et accepter les définitions prononcées par le Pape comme personne particulière et privée, afin qu'elles aient une valeur dogmatique." Mais par là, comme nous le disions tout à l'heure, Bossuet fait tomber saint Antonin dans une contradiction qui se trahit à première vue dans les termes mêmes de l'interprétation.

Et certes, la pensée que recèle la phrase, *actes de personne particulière et privée*, exclut nécessairement le concours d'autres personnes dans ces mêmes actes, au moins selon la raison *formelle* de ces actes, et en tant qu'ils sont tels dans leur valeur morale. Ainsi, par exemple, si je dis d'un personnage qui est à la tête d'une assemblée politique, supposons, si vous voulez, d'un ministère, que, dans une affaire quelconque, il ait agi comme personne particulière et privée, il est clair que je prétends imputer à lui seul, et non à ses collègues, la bonne ou la mauvaise issue de cette affaire. Si nous ajoutons ensuite qu'il a, il est vrai, agi en qualité de président des ministres, mais toutefois comme personne particulière, nous voulons, sans aucun doute, faire entendre qu'il a agi, il est vrai, comme fonctionnaire public, mais pourtant indépendamment de ses collègues, ou en vertu des lois qui lui ont donné ce droit, si son acte a été dans la légalité, ou du moins par mandat extraordinaire du prince. Or, n'est-ce pas une contradiction d'affirmer que le Pape définit infailliblement, comme personne particulière et privée, quand il définit en même temps avec le Concile, ou quand l'examen et l'acceptation de l'Église donne à ses actes leur valeur dogmatique ?

Pour ce qui est du Concile général, il est indubitable, selon le sentiment de tous les théologiens, que les Évêques légitimement assemblés, et sous la présidence des Pontifes romains, ne sont plus des consultants dans les matières de foi, mais de véritables juges, bien que non infaillibles avant la confirmation du Souverain Pontife. Et ainsi les définitions du Concile, quand il a été légitimement approuvé, ne sont pas attribuées au Pape, à l'exclusion des Évêques, mais à l'assemblée entière, qui représente complètement l'Église universelle. Ce serait encore plus vrai dans le système des gallicans, selon lequel le rôle principal est déféré aux Évêques réunis, lesquels, considérés ensemble, sont dits supérieurs au Pape. Cela posé, comment saint Antonin pourrait-il, sans la plus flagrante contradiction, attribuer au Pape, non pas principalement, mais en propre, comme à une personne particulière et privée, les définitions du Concile ? Et, ce qui est plus fort, non pas en supposant qu'il professait le sentiment commun, qui fut certaine-

ment le sien, mais qu'il était attaché à l'opinion gallicane, dont on veut l'affubler, et qui fait le Pape inférieur au Concile.

Le même raisonnement peut s'appliquer à l'autre incise, qui met pour condition de l'infaillibilité le recours à l'Église universelle, c'est-à-dire, comme nous le supposons, aux Évêques dispersés. Dans cette hypothèse, pour que les décisions du Pontife eussent une valeur dogmatique, il serait nécessaire, selon l'interprétation de Bossuet, non-seulement qu'il prononçât *ex sententiâ Ecclesiæ* ; mais, de plus, qu'après les propositions émanées de lui, l'Église universelle, c'est-à-dire les Évêques dispersés, en fissent l'examen chacun en particulier, et qu'elles eussent force de définitions de foi, alors seulement que l'université ou du moins la majorité des Évêques se seraient accordés à les approuver et à les accepter.

Or, si telle est la pensée de saint Antonin, on se demande comment, si ce n'est par ironie, il pourrait affirmer que l'infaillibilité de ces propositions devait être attribuée au Pape comme personne particulière et privée ? Le Pape en ce cas ne serait pas plus infaillible que ces théologiens dont il se serait servi pour préparer les matières à définir ou pour rédiger les Bulles, qui devraient être ensuite examinées par les Évêques, et puis acceptées ou rejetées, selon qu'ils les croiraient conformes ou contraires aux vérités révélées. En tout cas, la cause de l'infaillibilité ne serait point le Pape, comme personne particulière et privée, mais en premier lieu les Évêques qui donneraient leur consentement, et après eux le Pape, en tant qu'il fait un même corps avec eux. On ne pourrait donc sans contradiction affirmer que dans cette hypothèse le Pape, même comme personne particulière et privée, serait infaillible.

Or, nous croyons que ce n'est pas sans motif que le saint Archevêque, pouvant employer d'autres formules qui eussent rendu la même pensée, ait préféré celle-ci : *comme personne particulière et privée*. En vérité, il pourrait sembler que ce n'est pas une manière de parler des plus heureuses, pour exprimer l'acte par lequel le Pontife exerce sa fonction de Docteur universel par rapport à l'Église universelle, puisqu'un pareil acte n'est pas celui d'un homme éminemment public. Mais, pour corriger cette impropriété de langage, quelle qu'elle soit, le saint Docteur a jugé qu'il suffisait d'ajouter : *Papa ut Papa* ; le Pape rédupliquativement en tant que Pape. D'autre part, comme difficilement il aurait pu trouver d'autres paroles qui exprimassent plus brièvement et plus clairement le privilège de l'infaillibilité personnelle, il a préféré celles-ci : *ut personæ particularis et privata*, bien que sous un autre rapport, elles ne fussent pas les plus exactes.

Revenons maintenant au texte cité par Bossuet, selon lequel il paraîtrait que le saint Docteur exige comme condition de l'infaillibilité des

définitions pontificales, ou qu'il s'appuie sur le Concile, ou qu'il demande le concours de l'Église. Voici les paroles controversées : *Licet (Papa) ut persona singularis, ex motu proprio agens, errare possit in fide... tamen utens concilio et requirens adjuvatorium universalis Ecclesiæ... errare non potest.* Pour les raisons exposées ci-dessus, le Pape, qui pourrait errer comme il est dit dans le premier membre de la période, n'est pas le Pape agissant comme Pape, c'est-à-dire exerçant la fonction apostolique ; mais c'est le Pape agissant comme le premier homme venu, *ex motu proprio* ; autant vaut dire par des motifs personnels et non dans l'ordre de son ministère. Néanmoins il ajoute dans la seconde partie de sa période : S'il s'appuie sur le Concile, et s'il réclame le concours de l'Église, il ne peut errer.

L'on peut expliquer de deux manières ces paroles : la première, c'est que les Conciles et le concours de l'Église universelle soient des conditions exclusives pour l'exercice de l'infaillibilité, en sorte que, sans le Concile, ou sans le concours tel quel de l'Église universelle, il ne puisse y avoir dans l'Église de définitions que l'on soit obligé de tenir pour infaillibles. La seconde manière, c'est que parmi les conditions requises pour réaliser l'infaillibilité se placent, mais non comme conditions exclusives, et les Conciles et les divers appuis que peut offrir l'Église universelle. La première de ces explications répugne à tout l'ensemble de la doctrine du Saint, et à plusieurs passages particuliers dont le sens est des plus nets, spécialement à ce parallèle avec le présent que nous avons tout à l'heure examiné. Il ne reste donc qu'à dire, selon la seconde explication, que le saint docteur assigne seulement quelques-unes des conditions en vertu desquelles, sans exclusion des autres, peut se réaliser dans l'Église le privilège de l'infaillibilité.

Et en effet le privilège de l'infaillibilité, comme l'enseignent tous les théologiens, n'est pas le privilège de nouvelles révélations que Dieu fasse, soit aux Papes, soit aux Conciles. Il consiste dans l'assistance de l'Esprit-Saint, qui, en vertu de la promesse du Christ, ne manquera jamais aux successeurs de Pierre, soit pour protéger le dépôt de la foi, soit pour développer, selon les diverses circonstances, les dogmes qui y sont implicitement contenus, ce qui suppose que les successeurs de Pierre doivent employer les moyens convenables pour démêler, dans les matières de la foi, le vrai d'avec le faux, le douteux d'avec le certain, et ce qui lui appartient d'avec ce qui ne le regarde nullement. Que, du reste, les Souverains Pontifes n'y manqueront pas, nous en avons pour garantie la parole de Dieu, qui, en imposant aux fidèles l'obligation de recevoir les enseignements des Pontifes comme vérités révélées de lui, ne peut permettre, sans se contredire, qu'ils enseignent l'erreur.

Or, parmi les moyens qu'ont les Pontifes d'examiner les questions

de foi, et de s'assurer si une proposition quelconque est contenue dans le dépôt de la foi, le principal, par-dessus tout, est bien celui des Conciles œcuméniques ; ils ont aussi de très efficaces ressources dans les conseils qu'ils peuvent demander aux Évêques dispersés, soit à un grand nombre, soit à quelques-uns seulement d'entre eux. Aussi, saint Antonin, voulant persuader aux fidèles que les Souverains Pontifes, bien qu'ils puissent errer quand ils agissent *proprio motu*, sont toutefois infaillibles dans leur *Magistère* public et apostolique, cite-t-il les paroles du Christ à saint Pierre, et indique-t-il les moyens les plus puissants par lesquels les successeurs de Pierre procureront l'accomplissement infaillible de la promesse divine. A-t-il nié pour cela leur infaillibilité personnelle ? Nullement, puisque, comme nous l'avons vu, ni la présence du Concile, ni les autres appuis que peut présenter l'Église universelle pour les définitions dogmatiques, n'excluent l'infaillibilité personnelle du Pape, pas plus que la réalité de ce privilège ne rend inutiles ou non nécessaires les autres moyens de concours, bien qu'ils puissent l'être relativement dans certaines circonstances.

La chose est rendue manifeste par la conduite des Souverains Pontifes eux-mêmes. Combien de fois, lorsque l'Église était plus étrangement travaillée par les hérésies et par les schismes, ils ont convoqué les Conciles œcuméniques, en proclamant qu'ils y étaient poussés par la nécessité de ce moyen si puissant pour résoudre les plus graves questions relatives à la foi ! Or, qui dira que les Papes avaient prétendu, dans ces protestations, renier le privilège personnel de leur infaillibilité ? Que veut-on de plus ? Le Saint-Père Pie IX lui-même, avant d'en venir à l'acte solennel de la définition du dogme de l'Immaculée Conception de la glorieuse Mère de Dieu, ne crut-il pas nécessaire de demander le concours de l'Église universelle, en écrivant à tous les Évêques de l'univers catholique qu'ils voulussent bien lui exprimer là-dessus leur propre sentiment ? Y eut-il quelqu'un qui vit dans cet acte un aveu de ce Pontife contre la doctrine de son infaillibilité personnelle comme Pape ? Bien au contraire, après que Pie IX, ayant obtenu le suffrage favorable de tout l'Épiscopat, eut proclamé comme de foi l'*Immaculée Conception de Marie*, amis comme ennemis du Saint-Siège, ou même tièdes amis, tous protestèrent qu'il avait par le fait sanctionné solennellement le sentiment catholique qui enseigne l'infaillibilité personnelle des Souverains Pontifes dans leurs définitions *ex cathedrâ*.

D'ailleurs, saint Antonin, non seulement dans le texte cité n'exclut nullement ce privilège pontifical, mais il l'y affirme positivement. C'est ce que nous prouvons d'abord par le passage de l'Évangile qu'il produit dans le but de rassurer les fidèles contre la crainte que les définitions pontificales puissent jamais renfermer des erreurs contre la foi. Le

passage qu'il cite n'est autre que les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : *Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua*, passage d'où précisément les théologiens tirent le plus fort argument pour établir l'infaillibilité personnelle des Pontifes. C'est ce que ne pouvait pas ne point voir saint Antonin, particulièrement à une époque où l'on disputa si vivement sur le pouvoir pontifical, et justement en citant les textes de l'Écriture. Et, en conséquence, s'il avait soutenu le sentiment opposé, il aurait dû plutôt alléguer ces autres paroles adressées en commun aux Apôtres, desquels on déduit l'infaillibilité des Conciles généraux : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*, ou autres passages semblables.

La seconde preuve se tire des paroles qui nous sont opposées. Le saint docteur dit que le Pape *utens concilio non potest errare*. Rappelons-nous sa doctrine, que nous avons si largement exposée dans le numéro précédent, touchant les relations entre les Pontifes et les Conciles. Là, entre autres choses, nous remarquons que, d'après son sentiment, qui est le véritable, la raison *formelle* de l'infaillibilité des définitions dogmatiques portées par les Conciles était la confirmation pontificale, et que de là il fallait conclure l'infaillibilité personnelle des Papes. Aussi avons-nous vu qu'il fait dériver indifféremment la vérité des symboles de la foi, soit du corps entier des Conciles qui le dressèrent, soit des Papes considérés isolément, lesquels, par leur approbation, donnèrent une valeur dogmatique à ces Conciles. Cela posé, quand il affirme que le Pape recourant au Concile ne peut errer, ne donne-t-il pas à entendre clairement que par ces paroles il considère les définitions infaillibles, non pas en tant qu'elles doivent être rapportées au Concile qui les formula, mais bien en tant qu'elles doivent être rapportées au Pape, qui, par sa sanction, les investit de la valeur de vérités infaillibles ?

Mais le sentiment du saint docteur ressort encore plus évidemment des paroles qui suivent immédiatement après, et qui sont : *Et requirens adjutorium universalis Ecclesiæ non potest errare*. Cette incise, bien que liée à la précédente, *utens Concilio*, par la conjonction *et*, n'en est pas moins manifestement *di-jonctive*. Au fond, il veut dire que le Pape est infaillible, soit qu'il recoure au Concile, soit qu'il demande d'autres moyens de concours à l'Église universelle. On trouve de cet emploi de la particule *et* d'innombrables exemples, particulièrement dans les auteurs qui ne sont pas très sévères à observer les propriétés du langage. Mais ici il est indispensable d'adopter cette explication, puisque autrement saint Antonin, ou aurait répété inutilement la même pensée, entendant par *adjutorium universalis Ecclesiæ* le Concile ; ou bien il aurait prétendu nécessaires, outre le Concile, les autres sortes de concours de l'Église universelle, ce qui est faux.

Demandons maintenant quels sont ces autres secours fournis par l'Église universelle, par la demande desquels le Pape mettrait ses définitions à l'abri de tout péril d'erreur ? Nous avons entendu Bossuet répondre que ce sont l'*examen*, l'*approbation* et l'*acceptation* des *Évêques*. Mais saint Antonin, qui vécut quelques siècles avant de pouvoir profiter des lumières de l'Évêque de Meaux, a entendu naturellement faire allusion à ce que de tout temps les Papes ont pratiqué, dans les questions les plus graves et les plus épineuses, et dont le Saint-Père Pie IX, comme nous l'avons dit plus haut, nous fournit un exemple il y a peu d'années, savoir, lorsqu'il a sollicité sur ces questions les lumières des autres *Évêques* catholiques. Mais, d'autre part, non-seulement jamais les Papes n'ont demandé aux *Évêques* qu'ils examinasent leurs décisions pour savoir s'ils avaient à les approuver et à les accepter ; tout au contraire, ils ont toujours imposé à tous les fidèles, de n'importe quelle dignité et quelle condition, et par conséquent aux *Évêques* eux-mêmes, le devoir de se soumettre à ces décisions sans autre examen ni recherche, et cela sous peine de demeurer par ce seul fait séparés de la communion de l'Église.

Or, si c'est là ce qu'a voulu dire saint Antonin (et il ne pouvait prétendre dire autre chose), ne soutenait-il pas en cela, bien qu'implicitement, l'infailibilité des Pontifes romains ? De plus, si l'on y réfléchit bien, la difficulté même n'aurait pas lieu, si ce n'est dans la supposition de l'infailibilité pontificale. Car si cette infailibilité n'est pas supposée ; si le Pontife, hérétique en son particulier, comme c'est le fait dans la difficulté proposée par le saint Docteur, voulait publier des décrets hérétiques, de quelque manière que ce fût, les fidèles ne se trouveraient pas embarrassés, puisque dans tous les cas, même en fait de doctrines non suspectes, ils auraient le devoir d'attendre l'acceptation de tous les *Évêques* avant de se croire obligés de se soumettre ; combien plus dans l'hypothèse de décisions douteuses en matière de foi !

D'après ces considérations amplement discutés, le lecteur peut voir quel fond il doit faire de la dernière conclusion dont Bossuet, par une nouvelle instance, tâche de fortifier son argumentation à propos du texte de saint Antonin, déjà plusieurs fois cité. " Or, donc, conclut-il, tout ce que saint Antonin a écrit dans le susdit §4, chap. III, titre XXIII, troisième partie, de l'impossibilité de faire appel contre le Pape, même dans l'hypothèse où il serait hérétique, ne présente aucune difficulté. Tout dépend de la raison alléguée par saint Antonin lui-même : c'est que d'ailleurs l'Église a par elle-même assez de pouvoir *pour n'être pas tenue d'obéir à des décrets hérétiques*."

Mais ici, Bossuet ajoute aux paroles du Saint, soulignées par lui,

d'autres paroles qui en dénaturent complètement le sens. Le saint Docteur, après la période commentée par nous, continue immédiatement : *Non potest esse quod Ecclesia accipiat aliquid catholicum, quod sit hæreticum, qui Ecclesia quæ est sponsa, et erit semper et est non habens maculam nec rugam.* Ces paroles ont dans le contexte un sens très injuste pour rassurer les fidèles contre la difficulté proposée, savoir : qu'un Pape, étant hérétique occulte, voulût proclamer dans l'Église des dogmes hérétiques. De fait, il avait répondu, en premier lieu, directement, en citant la promesse de Jésus-Christ faite à Pierre, et dans Pierre à tous ses successeurs, que leur foi, du moins comme chefs de l'Église, ne saurait défaillir.

Pour montrer ensuite comment, en pratique, se vérifie cette promesse, il indique les moyens les plus efficaces laissés par le Christ aux Pontifes pour s'entourer des lumières indispensables dans les décisions à porter ; et ce sont en particulier les Conciles œcuméniques, et en général les secours de toute sorte qu'il peut obtenir de l'Église universelle. Cela fait, il répond indirectement *ab absurdo* en la manière suivante : si le Pape, comme Pape, pouvait errer, il s'ensuivrait que l'Église universelle devrait embrasser comme dogme catholique quelque blasphème de l'hérésie. Mais cela est impossible, parce que l'Église est l'Épouse toujours immaculée de Jésus-Christ. Donc, etc. Après les démonstrations précédentes, qui nous semblent irréfragables, tel est le seul sens que l'on puisse attacher aux susdites paroles de saint Antonin.

Nous ajouterons une dernière observation sur ce que Bossuet fait dire à saint Antonin dans l'hypothèse d'un Pape qui, comme personne privée, serait tombé dans l'hérésie. Il affirme que, d'après le sentiment du saint Docteur, on peut faire appel contre ce Pape. Mais la vérité est que le saint Docteur distingue le cas d'un Pape hérétique occulte, et donne pour cette hypothèse la réponse que nous avons si longuement examinée. Après cela, il considère l'autre hypothèse d'un Pape *notoirement* hérétique. Par rapport à cette hypothèse, il enseigne que, même en ce cas, il ne faudrait pas tout de suite procéder à la déposition, mais que l'on devrait tenter tous les moyens de le faire rentrer en lui-même. Si ensuite, ajoute-t-il, il voulait persister dans son opiniâtreté, par cela même il cesserait d'être Pape, puisqu'il ne serait même plus membre de l'Église.

Par là, il donne à entendre qu'en faisant appel contre lui, ou en le déposant, on ne ferait pas injure à la dignité papale, qui aurait complètement cessé d'exister en lui *. Nous n'ajouterons rien touchant

* Si tamen Papa, ut singularis persona in hæresim laberetur *notorie*, adhuc tamen non est appellandum a Papa, quia talis primo monendus est ab illis qui

ces hypothèses, qu'avec Bellarmin nous croyons tout à fait impossibles, vu que nous en avons touché quelque chose, autant qu'il était nécessaire, dans le précédent article.

— *L'Univers.*

LE CARNAVAL AU TEMPS PASSÉ.

LE CARÊME, LA SEMAINE SAINTE ET PAQUES.

(Voir pages 117 et 302.)

V.

Minora canamus... L'étymologie du mot *Carême* est bien connue ; elle vient de *Quadragesima*, et par contraction *Quaresima*, sous-entendu *dies*, c'est-à-dire les quarante jours de jeûne avant Pâques. Aussi a-t-on écrit jadis *Quaresme*, puis *Caresme*.

Une étymologie moins connue est celle du mot *Collation*, qui sert à désigner le repas du soir, plus léger que le premier pendant le Carême. Dans les monastères, on faisait après le souper, une lecture de l'Écriture Sainte ou des Pères. Les moines échangeaient leurs observations sur le texte. Les uns faisaient des objections, d'autres y répondaient. Cet exercice, qu'on appelle aujourd'hui une Conférence (du verbe latin *conferre*), les moines l'appelaient *Collatio* (du même verbe, à un autre temps : *Collatum*). De là, l'appellation donnée au petit repas du soir.

Quant au mot *abstinence*, dans le sens de privation de quelque chose d'agréable, par un sentiment religieux, il est fort ancien dans notre langue. Jean de Meung a dit en parlant de faux dévots :

... Mains pour sembler plus honnestes,
Laissent à mangier chair de bestes
Tout temps sous nom de pénitence,
Et font ainsi leur *abstinence*,
Si comme en Caresme faisons.

(*Roman de la Rose*, vers 1681 et suiv.)

in electione Papæ totum corpus Ecclesiæ representant, qui sunt modo Ecclesiæ Romanæ cardinales. Et si admonitus vellet se corrigere, non deberent eum judicare ; sed ipse humiliter ab honore desistens seipsum deberet punire... Si autem vellet in hæresi pertinaciter permanere, videretur a Papatu eo ipso dejectus. (*Loc. cit.*)

A la suite de ces étymologies, plûsons quelques locutions populaires qui se rapportent au Carême.

On dit que le Carême est *bas* ou *haut*, selon qu'il commence dans les premiers jours de février ou au mois de mars. Et alors on dit : *Mettre le Carême bien haut*, c'est-à-dire exiger des choses difficiles ou promettre une chose bien éloignée.

Prêcher sept ans pour un Carême, veut dire s'épuiser en avis inutiles.

En Carême est de saison la marée et le sermon.

Cela arrive comme marée en Carême, cela arrive à propos ; et encore : *arriver comme mars en Carême*, c'est-à-dire : arriver immanquablement. En effet, mars arrive toujours en Carême.

On dit aussi :

Pour trouver le Carême court, il faut faire une dette payable à Pâques, c'est-à-dire : le moment de payer une dette, de remplir un devoir onéreux arrive plus vite qu'on ne voudrait.

L'eau guste moult le vin, une charrette le chemin, le Quaresme le corps humain.

Mais il des gens qui ne s'en rapportent pas aisément à la parole d'autrui, même quand c'est la *sagesse des nations* qui parle. Ils veulent savoir le fond des choses et à quoi s'en tenir par eux-mêmes. Tel un certain Dodart, que cite Fontenelle. Désireux de connaître au juste ce qu'il en était de cette "gasterie du corps humain par le Carême", il s'assura le mercredi des Cendres de l'an 1676, qu'il pesait cent seize livres une once ; il fit ensuite le Carême, comme il a été fait dans l'Église jusqu'au XIIe siècle ; il ne buvait ni mangeait que sur les six ou sept heures du soir ; il vivait de légumes la plupart du temps, et sur la fin de pain et d'eau seulement. Le samedi, veille de Pâques, il se pesa de nouveau et trouva qu'il ne pesait plus que cent sept livres douze onces. Ainsi, par une vie aussi austère, il avait perdu en quarante jours, huit livres cinq onces, qui faisaient la quatorzième partie de sa substance.

Dans mon article sur *le Carnaval à Marseille, au temps passé* *, j'ai dit que le mot provençal *Caraventran*, altération des deux mots français *Carême-entrant*, était la personification du Carnaval, qu'on donnait cette appellation aux hommes menant joyeuse vie, et quelquefois aussi à une personne ridiculement vêtue.—Il en est de même du mot français *Carême-prenant*, Carême qui prend, qui commence.

Voici des exemples de ses diverses acceptions :

Il faut faire Carême-prenant avec sa famille et Pâques avec son curé.

On dirait qu'il y a céans, Carême-prenant tous les jours.

—(Molière, *Bourgeois gentilhomme*.)

* *Revue de Marseille*, livraison de février 1868, page 106

Au lieu d'amaigrir pour le jeûne de Caresme, elle estoit plus belle et plus fraîche qu'à Caresme-prenant.—Marg., *Nouv.* xxxv).

Au secours! au secours! votre fille on emporte,
Des Carême-prenant lui font passer la porte.

(Regnard, *Le Bal*, scène 18.)

Vous voulez donc donner votre fille à Carême-prenant ?

—(Molière, *Bourgeois gentilhomme*).

Dans ce même article sur le Carnaval, j'ai indiqué une comédie et plusieurs pièces de poésie en provençal, ayant pour titre et pour sujet : *Caramentran* *.

De ces pièces, notamment de celles dont est l'auteur l'Aixois Claude Brueys (1628), j'ai cité quelques passages.

A une époque antérieure d'une trentaine d'années, en 1595, un auteur, n'appartenant pas à Aix par sa naissance, mais qui y séjourna longtemps, faisait représenter à l'archevêché de cette ville deux tragi-comédies en vers français, ayant pour titre, l'une : *le Désespéré* ; l'autre : *Caresme-prenant*.

Elles furent imprimées cette même année 1595, à Aix, chez Jean Courraud, sous le nom de Benoët du Lac. Mais l'auteur se nommait en réalité Claude Bonet, gentilhomme dauphinois, docteur en droit civil et canon †.

Nous n'avons pas à nous occuper du *Désespéré*. Mais donnons une idée, en choisissant quelques passages, de *Caresme-prenant*, *tragi-comédie, ficétiuse*. Aujourd'hui c'est une autre épithète qu'elle devrait avoir. Quoique écrivant en français, l'auteur use du droit que la langue de son pays d'adoption, le provençal, prétend tenir du latin... de braver l'honnêteté....

Cette histoire du Carnaval battu par le Carême est, comme les pièces du *Jardin des Muses provençales* de Claude Brueys, une œuvre haute de ton et d'une saveur relevée.

On pourra faire la comparaison en rapprochant les passages que je vais citer avec ceux de la livraison du mois de février dernier. Les sujets sont presque identiques.

Entraîné par les circonstances, par l'exemple, un Mondain abandonne enfin la mauvaise voie et rachète par une vie de pénitence ses fautes passées. La Tempérance, la Religion, le Remords viennent à son aide

* *Revue de Marseille*, février 1838, page 167.

† *Note sur Benoët du Lac ou le Théâtre et la Bazoche à Aix à la fin du XVIIe siècle*, par M. Joly, professeur à la Faculté des lettres d'Aix.—Lyon, Scheuring, 1862.

et, battus un instant, finissent par triompher. Mais les vices qui combattent les vertus font leur devoir aussi consciencieusement que possible et c'est là l'écueil à éviter, dans les citations. Car, comme le dit Benoët du Lac lui-même, dans le prologue de sa pièce :

Le trop gras à tous ne plait pas.

Carême-prenant fait une entrée triomphale en convoquent tous ses suppôts :

Çà, çà, bons vins, banquet et danses,
Rougemuseaux et grosses panses,
Rifleurs.....biscoteurs,

.....
Fols, lourdauds, équantés, dandins,
Avalé-vin, mange-bodins,
Couperosez, baufreurs, yvrognes,
Enluminez aux rouges-trognes,
Tripe-dondins, gros rouge-nez,
Papelardeurs, enfarinez,
Fripelipes et fripesauces.

.....
Il faut que chacun s'appareille,
Pour mieux ma feste célébrer
Il faut la poule desmembrer,
Boire à la mode d'Allemagne,
Mettre les masques en campagne,
Trancher du brave baladin,
Percer le tonneau du bon vin.
Il faut tous boire à pleine teste.

Puis arrive la *Glouttonnie* qui trace son programme :

Les perdreaux, tourtes et chapons,
Coqs d'Inde, canards et oisons,
Et autres viandes eslites,
Rompront chenets, broches, marmites.
Espices, riz, lardons, saffran
Et les tartes de massépan,
Avec le sucre, les dragées,
Te monteront comme enragées
Dedans la gorge à gros pleins poings,
Et avec elles seront ioincts

Les doux fruitcs mirabolaniques.

Si qu'il te faudra desserrer,
 Afin que tout plus à l'aise entre
 Dedans la grotte de ton ventre.
 Je suis la douce Gloutonnie
 Tousiours en la bouche et aux doigts
 Des nobles riches et bourgeois.

Mais la Tempérance :

.....Une jeune femmelette
 Qui porte un blanc accoustrement,

essaye de lutter, et alors le Mépris de Religion dit au Mondain :

Le monde ore vit sans soucy :
 Aussi te faut-il vivre ainsy.
 Tu n'es pas Dieu, ny saint, ny ange.
 Pour, d'une sorte à toy estrange,
 Vivre saintement en tout fait.
 Tu es Mondain de terre faict,
 Vy donc ainsi que faict le monde.

Il est temps cependant que la conversion se fasse.—Fatigués des plaisirs, le Mondain et tous ses compagnons s'endorment. Ils sont réveillés par l'arrivée de Carême qu'accompagnent Repentir, Remords, Aumône, Jeûne, Oraison, Confession. Le Mondain, pressé par Remords, finit par céder ; il accepte les plus rudes châtimens, et Pénitence en échange lui promet la vie éternelle.—Cette comédie finit comme un sermon.

Elle fut jouée, je l'ai indiqué, en 1595 ; et c'est seulement pour l'an 1533 que Rabelais, dans sa *Pantagrueline Prognostication certaine, véritable et infalible*, avait dit, au chapitre II, parmi les événements extraordinaires de l'année : *Caresme-prenant gagnera son procès*.

Une singularité d'un autre genre et à noter en passant, c'est que l'appellation du temps de jeûne et d'abstinence soit précisément le nom de famille du plus grand homme de bouche des temps modernes : Carême (Marie-Antoine), né à Paris en 1784.

Une autre singularité, c'est que son père, ouvrier dans un chantier de bois, et chargé de quinze enfans, ayant un soir abandonné celui-ci sur la voie publique, en lui disant qu'il y avait de bons métiers, et que quelque bonne maison s'ouvrirait peut-être pour lui, l'enfant alla frapper

à la première porte venue, qui se trouva être celle d'un gargotier. Celui-ci le recueillit et le prit à son service. Ainsi, quand son nom semblait devoir l'en éloigner, le hasard poussait Carême dans la carrière où il devait devenir une célébrité. Successivement cuisinier des plus grandes maisons, de plusieurs souverains, de trois congrès, Carême ne se borna pas à la pratique ; il voulut approfondir la théorie de son art, et on a de lui plusieurs traités spéciaux (*). De telle sorte qu'il aurait pu prendre pour devise : *Consilio manu que*.

Dans l'un de ses ouvrages, Carême a dit : " Les grands travaux " abrègent l'existence. Le charbon nous tue ; mais qu'importe ! Moins " d'années et plus de gloire." Et dans un autre : " J'ai toujours peu " mangé ; je n'ai jamais risqué ma santé et j'ai fortifié celle de mes " contemporains. Ma tâche a été belle ; j'ai renforcé la vie toujours un " peu grêle des vieilles sociétés. J'en appelle au témoignage de mes " savants amis, les docteurs Broussais, Roques, Gaubert."

VI.

Relatons maintenant quelques coutumes marseillaises se rapportant à la Semaine Sainte et à Pâques :

Dans les anciennes familles, il est de tradition,—élevée presque à la hauteur d'une pratique religieuse,—il est de tradition, disons-nous, de servir sur la table tel ou tel mets à telle ou telle fête de l'année, pendant la saison d'hiver notamment. Ainsi, pour la Toussaint, ce sont des marrons ; pour Noël, une dinde ; pour le dimanche des Rameaux, des pois-chiches, et pour Pâques, un quartier d'agneau.

Nous n'avons pas d'explication à donner sur les deux premières de ces coutumes, nous en ignorons l'origine ; mais il en est différemment des deux dernières, l'une, profane, l'autre, religieuse.

Commençons par celle-ci.

Manger de l'agneau le jour de Pâques, à midi, c'était continuer, pour ainsi dire, matériellement et à la table de famille, l'observance spirituelle du devoir pascal accompli individuellement, le matin, à la table sainte. Aussi lisait-on, pendant ce repas, des pages du dernier livre de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, où il est parlé plus spécialement de la résurrection de nos corps, achèvement et consommation de la Pâques, passage de la mort à la vie, du temps à l'éternité †.

(*) *Le Pâtissier royal ancien et moderne ; le Pâtissier pittoresque ; le Parallèle de la Cuisine ancienne et moderne ; le Traité des Menus à service à Paris, à Saint-Petersbourg, à Londres, à Vienne : le Cuisinier Parisien ; l'Art de la Cuisine française au XIV^e siècle.*

† Marchetti. *Usages et coutumes des Marseillais*. Tome I, p. 362.

Nos vieux auteurs mentionnent comme une coutume très-ancienne et particulière à la cathédrale de Marseille, que, le jour de Pâques, à l'issue de la grand'messe, le clergé se réunissait autour de la table commune et mangeait l'agneau pascal, un agneau rôti préalablement béni par l'Évêque et dont les restes étaient jetés au feu.

Cette manducation de l'agneau pascal n'était pas exclusivement réservée au haut clergé de la Cathédrale. Les prêtres desservants et enfants de chœur y prenaient part aussi. Voici de quelle manière, d'après Grosson (*Almanach historique de Marseille*, année 1777).

“ Parmi les usages particuliers à cette Eglise, il en existoit un dont l'origine est très-ancienne : il consistoit en ce que le Prévôt du Chapitre donnoit à ses frais, le samedi saint, après midi, un agneau aux enfants de Chœur.

“ Anciennement ce dignitaire se présentoit sur la porte de la maison Claustrale, tenant le quadrupède ; il le lâchoit sur la place qui est devant le portail de l'église et on donnoit la volée aux Enfans de Chœur, qui courroient après. Celui qui l'atteignoit s'en emparoit, le faisoit égorger et en distribuoit des portions à ses condisciples. Les débats que cette course occasionnoit entre ces jeunes serviteurs de la maison du Seigneur n'étoient pas analogues à l'éducation qu'ils recevoient. Ils donnoient une assez bonne idée de l'exercice du Pugilat en usage chez nos ancêtres. Ces excès donnèrent lieu, sans doute, à supprimer la course, et l'Agneau sert, de nos jours, pendant les fêtes de Pâques, à la nourriture des Enfans de Chœur et des Ecclésiastiques desservants.”

Quant au peuple, il ne mangeait pas, à cette époque, l'agneau pascal. Il rompait le carême en mangeant une tranche de porc cuite à la braïse. Sachant que la chair de cet animal est interdite aux israélites et que cette abstinence constitue un des principaux caractères de leur religion, notre peuple affectait de manger du porc ce jour-là pour témoigner que sa pâque n'avait rien de commun avec la leur (*).

Il n'en est plus ainsi depuis longtemps. Maintenant, je l'ai dit, sur toutes les tables des anciennes familles marseillaises, à quelque classe qu'elles appartiennent, on sert de l'agneau le jour de Pâques.

De même sert-on des pois-chiches, le dimanche des Rameaux ; à ce point que, dans la langue du pays, on l'appelle : *lou Dimenchè deî Sèze* (le dimanche des pois ohiches).

L'origine de cet usage vient de très-loin, si l'on s'en rapporte aux archéologues, qui le font remonter à Thésée, roi d'Athènes.

Une autre version veut que la coutume de manger des pois-chiches,

(*) Marchetti. *loc. cit.* Tome I, p. 359.

huit jours avant Pâques, vienne de ce que, par une année de disette, non précisée par la légende, un vaisseau chargé de pois-chiches fut jeté sur la côte de Marseille et vint contribuer à l'alimentation d'un peuple mourant de faim. C'est par reconnaissance que les Marseillais continuèrent à se nourrir de pois-chiches, le jour anniversaire de l'arrivée du bateau sauveur de tant d'estomacs en défaillance.

L'auteur * d'une savante dissertation sur la coutume dont nous parlons opte pour l'origine grecque, et appuie son opinion sur des documents historiques et des textes précis. A la fête instituée, dit-il, par Thésée, à son retour de l'île de Crète, où il avait vaincu le minotaure, on voyait un enfant qui portait un rameau d'olivier, orné de bandellettes de laine, auquel on appendait diverses sortes de fruits et de gâteaux. Ce rameau, présenté au temple d'Apollon, était rapporté dans les maisons après la cérémonie. Elle se terminait par un repas de légumes, que l'on mangeait en mémoire de ce que les compagnons de Thésée, à leur retour de Crète, firent bouillir les légumes qui leur restaient de leur voyage et les mangèrent ensemble. Ce repas était tellement une partie intégrante de la fête, † qu'il lui donna son nom ainsi qu'au mois pendant lequel on la célébrait.

Il est d'usage immémorial à Marseille, le dimanche des Rameaux, d'en donner aux enfants, ayant soin d'y attacher des fruits confits et des gâteaux. Les enfants portent ces rameaux à l'église. Cet usage était tellement répandu autrefois, qu'il donna lieu à une prohibition formulée par le synode provincial tenu à Aix en 1585 : "*Curati ne permittunt esculenta appendi olivis benedictis.*—*Cup. de Parrochis* ‡.

" Les Phocéens, dit M. Martin, ayant, comme tous les Grecs d'Ionie, adopté les usages civils et religieux d'Athènes, et les ayant apportés

* M. J.-V. Martin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, pour la classe des sciences; mort en 1825.

† Ces fêtes étaient appelées *Pyanepsia*, et le mois pendant lequel on les célébrait *Pyanepsion*. V. Meursius, *Græcia feriata*, p. 241. Ce nom venait de *Pyanos* qui signifie fève dans les premiers temps de la Grèce. Il est vraisemblable que c'était un nom de légume générique et commun à plusieurs espèces, comme le mot fève l'est encore aujourd'hui en français; Plutarque se sert du mot de légumes sans désigner l'espèce, et comme les pois-chiches sont le légume que le peuple de Marseille a consacré à cet usage, il est probable qu'il en était de même chez les Grecs, les pois-chiches étant autrefois abondants en Syrie et en Egypte, il n'est pas surprenant que c'ait été ce légume qui forma l'excédant des provisions du vaisseau qui ramena Thésée de l'île de Crète à Athènes.

(‡) Marchetti, *loc. cit.* p. 334 et suiv.

“ dans les Gaules où ils vinrent fonder Marseille, on ne peut trouver
 “ une filiation plus directe que celle qu'on remarque entre l'institution
 “ athénienne et l'usage marseillais. D'ailleurs l'analogie ne saurait
 “ être plus complète : des deux côtés, le rapprochement des
 “ rameaux d'olivier et du repas de légumes ; ce rameau porte encore les
 “ mêmes signes et les mêmes attributs que l'hésée lui avait donnés, et
 “ le peuple de Marseille, fidèle à cette antique tradition, y attache
 “ encore des fruits, des confitures et des gâteaux, et le place ainsi orné
 “ dans les mains de ses enfants.”

Le don de ces rameaux était tellement dans les habitudes et les mœurs de notre population, qu'autrefois les enfants sans famille avaient aussi le leur, grâce à la charité publique.

Pendant six ou sept jours avant le dimanche des rameaux, un des servants de l'hôpital, portant une très-grosse branche d'olivier, parcourait la ville, accompagné d'une centaine d'enfants trouvés. Ces enfants présentaient des tirelires en criant : “ *veici lou Rampaou de l'Espitaou!* ” Ils mettaient à contribution tous les magasins et les revendeuses des marchés. Les gens du peuple leur donnaient aussi des fruits et des gâteaux, ou n'importe quels autres menus objets. On suspendait ces dons au rameau d'olivier et on les en détachait seulement le soir, pour recommencer la course le lendemain.

Cette promenade du *Rampaou* fut tolérée tant que les mœurs publiques restèrent pures ; mais le mélange des étrangers dans la population amena un état de choses regrettable. — La chronique de chaque quartier mit à profit cette sortie des enfants trouvés. Ils avaient fini par arrêter indistinctement passants et passantes, et les saluer d'un nom bien doux, mais qui, dans leur bouche, devenait une appellation scandaleuse. Dès lors la promenade dut être interdite.

Notons ici une singulière différence. Nous attachons des fruits et des gâteaux aux rameaux, donnés aux enfants, les Maronites attachent eux, un enfant à leur rameau, car ils n'en ont qu'un. Ils ne se contentent pas, en effet, de branches d'oliviers ; ils arrachent un olivier tout entier, le portent à l'église et le font bénir. Après cette bénédiction, l'arbre est mis aux enchères et adjugé à la personne dont l'offre est la plus forte. Ses parents, ses amis tiennent à honneur de l'aider à porter, pendant la procession, l'arbre béni. On place un enfant au haut de cet arbre, et on l'attache contre une branche. Cet enfant est pris dans la famille de l'adjudicataire, s'il en a en bas âge, à défaut dans ceux du voisinage. La cérémonie est accompagnée de cris et de démonstrations de joie. Après la procession, chaque assistant se jette sur l'arbre, en coupe une branche et l'emporte chez lui où il la conserve par dévotion (*).

(*) Marchetti, *loc. cit.* page 327.

L'usage d'un rameau avec ornement, comme signe de joie, existe au Japon. Le premier jour de l'an, chaque habitant arbore au-dessus de la porte de sa maison une branche d'arbre à laquelle sont appendus : une orange comme le meilleur fruit, un gâteau de riz représentant le meilleur légume, et une langouste le meilleur poisson... au goût des Japonais*.

Je trouve dans l'ouvrage de M. de Ribbe (†), un curieux exemple, — pour nos contrées, — d'un arbre pris tout entier afin de figurer dans une cérémonie religieuse.

Le jour de Pâques, à Saint-Jauveur, pour traduire aux yeux des fidèles la pensée de la résurrection, on arborait un pin toute entier du côté de l'Évangile. — Était-il placé là, comme au lieu le plus éminent de la province (le siège de l'église maîtresse), à l'exemple de ce que pratiquaient les vainqueurs romains, quand ils plantaient leurs trophées sur des monticules élevés ? Était ce, aussi, parce que le feuillage toujours vert du pin est un symbole de l'immortalité, dont la résurrection du Sauveur est le gage ? “ Le lieu où cet arbre est transplanté, qui est la ville d'Aix ou la ville des eaux, dit de Haitze, à propos de cette usage, ferait une convenance et une raison toute particulière. Le bois se conserve dans l'eau, ce qui ne saurait manquer de se rencontrer dans la ville des eaux. La tradition est que cet arbre peut être pris (pour le jour de Pâques), partout où l'on en trouve un qui convienne, en payant trois livres au maître du sol d'où l'on l'arache.”

VII.

Je dois ajouter quelques nouveaux faits à ce que j'ai dit déjà des anciennes coutumes marseillaises se rapportant à la Semaine sainte et aux fêtes de Pâques.

Ainsi, le vendredi saint, dans les campagnes, pour que tous les êtres vivants de la bastide ou de la ferme participassent au jeûne de ce jour de deuil, on ne mettait rien, le matin, dans les mangeoires de la basse-cour et dans les râteliers de l'étable. Les œufs pondus ce jour là étaient mis de côté, marqués d'une croix, et conservés religieusement, pour guérir les maladies des voies digestives.

Comme une conséquence du jeûne du vendredi saint, on donnait double ration les jours des grandes fêtes, pour Noël et pour Pâques, à l'étable et à la basse-cour. J'ai connu un riche fermier qui, à pareils jours, donnait à ses chevaux et à ses mulets un copieux mélange dans

* *Le Japon en 1867*, par M. Layrle Capitaine de frégate. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1868.

† page 36.

lequel le vin et la farine remplaçaient l'eau et le son des jours ordinaires. " Si réjouissen, si régalun, disait-il, faou qué les besti tan ben si régaloun." Nous nous réjouissons, nous nous régalons, il est juste que les bêtes se régalent aussi.

De leur côté, sa femme et ses filles, qui assurément n'avaient jamais lu *Athalie*, répandaient du grain à profusion autour des bâtiments de la ferme, sur les toits, sur l'appui des fenêtres, au profit de ces oiseaux aux petits desquels Dieu donne la pâture.

Le samedi saint, il est d'usage, à Marseille, de chausser les enfants qui sont en âge de quitter les langes. Les marraines accompagnent à l'église les mères qui, au moment où l'on entonne le *Gloria in excelsis*, posent chacune leur enfant à terre, et essaient de les faire marcher. La croyance veut que cet essai des premiers pas dans le lieu saint et à un instant si solennel, doit hâter le moment où l'enfant marchera seul. C'est la marraine qui, dans la classe du peuple, fait les frais des nouveaux vêtements ; elle y joint un autre présent : un morceau de sel et un œuf, symbolisant, l'un la sagesse, l'autre la réunion de toutes les qualités.

J'ai fait tout à l'heure un pas en arrière à propos de Noël. Qu'on me permette de m'arrêter un instant pour citer une autre coutume provençale qui se rapporte à cette fête, et dont je n'ai eu que tout dernièrement connaissance. Je comblerai ainsi une regrettable quoique involontaire lacune dans l'étude que j'ai consacrée, il y douze ans, dans cette Revue (*), à la fête populaire entre toutes à Marseille, où elles sont si populaires, à Noël.

Noël qui parcourt la rue et s'assied au foyer, qui dépeuple nos cercles et nos cafés, ferme les portes de nos théâtres, impose le silence à tous les bruits de nos quais et le repos à toutes les agitations de nos ports.

Noël encore qui, dans les bosquets de nos *bastides*, dans les forêts de nos montagnes, moissonne le houx aux baies couleur de corail, le laurier-tin aux touffes blanches et roses déjà épanouies, pour parer de leurs dépouilles les voutes de nos halles, le sol de nos marchés, l'enseigne du magasin, le coin de l'éventaire, l'impériale de l'omnibus, le front des chevaux du roulier...et jette un gracieux défi à l'hiver qui vient de naître, en anticiplant ainsi de quatre mois, avec ces fleurs et cette verdure, le réveil de la végétation et le retour du printemps.

Pendant les quatre semaines qui précédaient Noël, les jeunes gens donnaient des aubades aux jeunes filles qu'ils recherchaient en mariage. Ces jeunes gens choisissaient entre eux un *abbé de la jeunesse*, auquel chaque fille remettait un gâteau qu'elle avait pétri elle-même, et qui portait son nom. Deux jours après, la jeunesse se rassemblait sur une

(*) *Revue de Marseille*, année 1856.

place où l'on apportait, dans une grande corbeille, tous les gâteaux, qui étaient tour à tour mis à l'enchère. L'Abbé de la Jeunesse, qui les offrait successivement aux enchérisseurs, désignait celle qui l'avait pétri. Si, dans le cour de l'année, elle avait manqué aux lois de la modestie, un silence réprobateur était sa punition, et son gâteau était adjugé à vil prix. Mais si elle était restée fidèle à ses devoirs, si elle était attentive et soumise auprès du fauteuil du grand-père, bonne et tendre auprès du berceau de son jeune frère, alors, le gâteau pétri par des mains pures était disputé avec empressement. On le portait à une forte somme, qui devenait la mesure de l'éloge. La valeur de tous les gâteaux était donnée en partie aux pauvres, et le reste servait à payer les ménétriers pendant toute l'année. —*Revue de Marseille.*

(*A continuer.*)

CE QUE DIEU VEUT, PAS AUTRE CHOSE.

(Voir page 247.)

II.

Au fond d'un riche appartement, une femme d'une trentaine d'années était étendue sur une chaise longue : une pâleur malade couvrait ses joues, et souvent ses mains amaigries se joignaient comme pour la prière. Sur son front résigné ne se lisait pas une plainte, et si parfois une larme roulait dans ses yeux, un sourire calme semblait demander grâce pour cette faiblesse involontaire. Pas un enfant n'égyait par ses jeux la solitude de la veuve. De loin en loin, ses amis la visitaient, mais ces visites pressées témoignaient visiblement d'un commencement de lassitude.

Il y avait si longtemps qu'on venait voir Léontine malade et infirme ! D'abord on l'avait plainte sincèrement, mais à la longue la compassion avait fait place à une sorte d'habitude de la voir souffrir. Il semblait que ce fût tout naturel, qu'elle dût y être accoutumée. Telle est la pitié du monde. On a des larmes pour un malheur frappant, pour une catastrophe écrasante, on n'en a pas pour la continuation d'un mal sans remède et d'un mal sans phases bien caractérisées. Et pourtant, le malade ne gagne rien à la monotonie de son existence ; plus ses souffrances se prolongent, plus il est malheureux.

Léontine de R... avait éprouvé tout cela. Mille fois depuis son veuvage, elle avait eu occasion de reconnaître que pour émouvoir la foule

il faut que le malheur frappe un grand coup, puis se taise. Mille fois cependant, elle avait inutilement cherché consolation et secours là où il n'y en pas. Enfin, un bon ange était venu dans sa maison et avait pour ainsi dire *refait* son cœur.

Qui était ce bon ange et par quel miracle consolateur le ciel l'avait-il envoyé vers la malheureuse Léontine ?

Nous l'avons vue autrefois fraîche et riieuse, nous l'avons entendue rire et folâtrer dans le jardin du couvent. Sortie de cette pieuse retraite au commencement de sa seizième année, la jeune fille avait senti s'évanouir ses rêveries enfantines. Le monde et ses enchantements veillaient sur son faible cœur de peur qu'il ne restât fidèle à cette voix d'en haut qui l'avait d'abord appelé.

Comme il n'y avait en Léontine qu'un commencement de piété mêlée à beaucoup d'exaltation, ce sentiment naissant avait été promptement étouffé par le plaisir et la richesse. Une brillante union avait achevé de lancer dans le tourbillon la séduisante jeune fille, et pendant sept années elle avait été *heureuse*, puisqu'on est convenu d'appeler bonheur cette vie agitée qui dérobe, pour ainsi dire, une âme à elle-même.

Occupant à Lyon un magnifique hôtel, madame de R. s'était vue la reine de toutes les fêtes. Un seul bien lui avait été refusé, un petit enfant sur qui devait reposer ce trop plein d'amour que contient le cœur de la femme, et qui si volontiers se change en dévouement.

Léontine s'était conservée irréprochable aux yeux de la société ; mais si de ces mains aimables l'aumône était tombée journellement comme pour compenser l'inutilité de ses heures perdues, on peut dire que son cœur amoli s'était épargné toute contrainte dans la pratique de la charité et dans l'observance de la loi évangélique. On la disait pieuse néanmoins, elle allait si régulièrement à la messe d'une heure, chaque dimanche, et aux sermons des prédicateurs renommés !

Pauvre jeune femme ! Que vous étiez loin pourtant des pieux sentiments de votre enfance !

Point de route, si fleurie qu'elle soit, qui n'offre tôt ou tard aux voyageurs des épines et des ronces. Léontine, devenue veuve à vingt-cinq ans et privée du beau titre de mère, avait pleuré pour la première fois ; puis peu à peu, et comme un enfant gâté par la mollesse, elle avait réclamé du monde quelques joies encore, s'il y en avait pour elle. On commençait à parler d'une seconde union projetée. Tout à coup, un accident épouvantable coupa cette vie en deux parts. Léontine monte en voiture, le chemin de fer va la transporter chez une de ses amies, où elle espère passer agréablement quelques semaines. Dieu l'attend au détour de la route. Deux trains se rencontrent et se choquent, la secousse est affreuse. Plusieurs voyageurs sont blessés mortellement,

madame de R... reste presque sans vie. On la secourt, on la soigne avec intelligence et dévouement, et quand de longs mois sont écoulés, on déclare le mal incurable. La santé de la jeune femme s'est altérée par la souffrance et par les douloureux essais d'un art impuissant. Léontine est infirme et recluse. Le moindre déplacement la fatigue. Une chambre belle, spacieuse, aérée, voilà son univers. A peine ira-elle respirer l'air frais du soir sur une terrasse attenant à son appartement.

Le monde brillant qui l'entoure s'est ému comme un enfant qui pleure facilement, mais qui se console plus facilement encore.

Qui dira les nuits d'angoisses succédant à ces journées interminables où plus rien n'apparaissait à Léontine, sinon la douleur et l'isolement ? Quelquefois il arrivait que, dévorée la nuit par une fièvre ardente, la jeune veuve se croyait réellement la plus malheureuse des femmes et cherchait en vain où reposer sa pensée qui se perdait en rêves effrayants. D'autres fois, un souvenir passait en elle comme un vague secours, la petite chapelle où, parée d'un voile d'innocence, elle avait fait sa première communion. Cette chapelle se présentait à sa mémoire embellie de tous ces frais souvenirs de jeunesse qui nous rendent un peu de vigueur dans nos plus profonds accablèments.

Dans nos années d'enfance, sont les meilleurs enseignements, quand ces années se sont écoulées en la présence de Dieu. Aussi par degrés la piété redescendait dans l'âme de Léontine. Le malheur l'avait suffisamment purifiée pour qu'elle pût recevoir la visite de la Providence. Elle vint cette Providence aimable, cachée sous l'apparence d'une humble fille consacrée à Dieu et aux malades.

Depuis longtemps madame de R... sentait le besoin de recevoir des soins qui ne fussent pas purement mercenaires. Elle avait entendu parler d'une congrégation de garde-malades portant le doux nom de sœurs de l'Espérance. La jeune femme chercha dans cette pieuse association quelque compagnie de ses nuits sans sommeil, et la supérieure, à sa demande, lui envoya sœur Jérasime, femme de trente ans environ, pleine de compassion et de bonté, telle enfin que doit être tout ce qui s'est vouée à Dieu.

Aussitôt que les regards de Léontine rencontrèrent ceux de la sœur, elle éprouva une de ces joies subites que donne la réminiscence du jeune âge. Cette religieuse, malgré son voile noir, malgré sa guimpe blanche, lui rappelait un monde d'idées riantes et d'innocentes folies. De son côté, sœur Jérasime demeurait immobile d'étonnement : il y avait en elle un léger doute qu'elle voulut dissiper à l'instant, et, tendant à la malade une main franchement cordiale :—N'est-tu pas Léontine, dit-elle d'une voix caressante ?

—C'est vous, Juliette ! je croyais en effet vous reconnaître, mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues !

Les deux anciennes compagnes s'embrassèrent avec bonheur. Ce baiser, après tant d'années de séparation et de silence, les unit bien plus étroitement que ne l'avaient fait les caresses enfantines tant prodiguées autrefois.

La religieuse surtout paraissait joyeuse et confiante : madame de R... se sentait involontairement gênée par le costume de son amie, par l'idée qu'elle était en présence d'une fille vouée au sacrifice. Elle n'osait plus la tutoyer comme en son enfance.

Bientôt on se mit à parler du malheur de Léontine, on s'attendrit de part et d'autre ; puis on finit par payer l'inévitable tribut que payent tous ceux qui se revoient après avoir été élevés ensemble. On se raconta mutuellement toutes ces petites aventures qui jamais ne s'effacent complètement de la mémoire : les jeux, les bons mots, les fous rires, et l'on trouva dans ce répertoire inépuisable beaucoup de petites joies qu'on croyait oubliées.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que la femme du monde avait ouvert son cœur à sœur Jérasime. Ce n'était plus pour elle une garde-malade, c'était la meilleure des consolatrices, et souvent elle répétait avec une sorte de respect :—Comment vous remercier du bien que vous me faites, cher ange que Dieu m'a donné ?

Un soir, les deux femmes causaient plus intimement : voyant que le Seigneur daignait se servir d'elle pour reconquérir un cœur, sœur Jérasime se donnait tout entière. Elle était tendre, confiante, et montrait le fond de sa belle âme afin de porter sa compagne à l'abandon. En cela, elle agissait par l'impulsion de la grâce, et Léontine, comme une toute jeune fille, venait à elle avec simplicité et par elle s'élevait à Dieu. Un soir donc, la religieuse après avoir confié à sa chère malade les hésitations de son cœur au moment de sa consécration, lui dit :—Le croiras-tu, Léontine ? je m'étais fait une idée si fausse de la dévotion, que, malgré les instructions si sages qu'on nous donnait au couvent, j'ai manqué, moi aussi, de quitter la route bénie sur laquelle on nous avait lancées. Ma religion était toute extérieure et consistait, je le vois maintenant, en certains actes pieux et touchants qui, à mon insu, satisfaisaient la tendresse naturelle de mon cœur. Vivant au milieu d'un cercle assez léger, j'aurais facilement oublié les sévères préceptes d'une religion fondée sur l'esprit de sacrifice ; une influence vraiment providentielle m'a protégée et m'a amenée à accomplir ce que j'ai cru être la volonté de Dieu.

—Je me souviens, interrompit Léontine en riant, qu'à l'âge de quatorze ans vous aviez la prétention d'être appelée à créer un ordre nouveau et à convertir toute la surface de l'univers connu.

—Je m'étais bien trompée, dit sœur Jérásime avec humilité; obéir en toutes choses grandes et petites, faire du matin au soir des *riens* selon le bon plaisir de Dieu, voilà quelle était sur moi la volonté du ciel. Le Seigneur a daigné me le faire comprendre; mais, ainsi que je le disais, Léontine, c'est à l'exemple d'une femme sincèrement pieuse que je dois le peu de progrès que j'ai fait dans la connaissance de la vraie piété.

—Quelle est cette femme? suis-je indiscrette en vous priant de la nommer?

—Hélas! elle n'existe plus. Je l'ai vue beaucoup à Paris avant que j'entrasse au couvent; nous demeurions l'une près de l'autre. Qu'elle était bonne et charitable! c'était une sainte!

—Que faisait-elle donc de si extraordinaire?

—Rien. Sa vie a passé dans l'ombre. Peu de personnes ont connu son nom. Elle a consacré sa jeunesse à son père, qui était tombé dans un état de marasme effrayants, par suite des malheurs de tous genres qu'il avait subis. Sa fille, pour adoucir les chagrins du vieillard et pour lui donner un peu d'aisance, travaillait à l'aiguille tout en lui servant de garde-malade. Quelquefois elle se levait la nuit, et pour tromper la cruelle insomnie de son père, elle lui faisait une lecture. Cette femme, vois-tu, Léontine, c'est le type de l'abnégation et de la charité. Et moi, j'ai appris sous ses yeux comment on prouve à Dieu qu'on l'aime, comment on le sert non en projets et en paroles, mais en esprit et en vérité. Que Dieu ne me reproche pas au jour de mon jugement le mauvais usage que j'ai fait d'un si bel exemple! Elle m'a aimée cette âme sainte, aimée jusqu'à me dire: "Juliette, je n'ai presque rien dans le monde; mais pourtant si je meurs avant toi, je te laisserai un souvenir. En quelque lieu que le Seigneur t'envoie, tu recevras ma dernière méditation, mes dernières pensées; elles ne seront connues que de toi, parce que toi seule m'a beaucoup aimée."

Lorsque je me décidai, après de longues réflexions, à embrasser la vie religieuse, je dis adieu en pleurant à tout ce qui m'était cher, mais je crus perdre courage en me séparant de cette femme admirable, que j'aimais comme on aime ce que l'on sent supérieur à soi.

—Elle ne vous a pas dit: "Reste avec moi?" interrompit Léontine avec l'empressement d'une femme étrangère aux grands sacrifices.

—Non, reprit la sœur. "Va, Juliette, m'a-t-elle dit, va servir les pauvres et les malades, puisque Dieu t'en donne la force et l'attrait; tu m'écriras, si on te le permet, tu penseras à moi devant Dieu plusieurs fois chaque jour; je vivrai unie à ton âme, et nous nous retrouverons au ciel."

En parlant, sœur Jérásime laissait couler ses larmes; elle ne cherchait point à se faire dure, sensible; non seulement elle avait aimé, elle aimait

encore. Dieu ne brise point les affections innocentes, il les purifie de plus en plus et les rend immortelles.

—Je suis partie, reprit-elle; tout le temps de mon noviciat, on m'a envoyée de communauté en communauté. Partout j'ai trouvé ce que j'avais cherché : Dieu et l'obéissance ; partout j'ai porté sans remords le souvenir de ma sainte amie, elle était mon bon ange dans les jours mauvais.

—Vous avez eu des jours mauvais ?

—Il y en a partout, Léontine. Depuis, la personne dont je parle a perdu son vieux père, elle s'est résignée. Elle est devenu faible, malade, incapable de tout effort, elle s'est résignée. Une lettre de moi, de loin en loin, c'était, je crois, l'unique jouissance qu'elle eût sur terre ; mais elle possédait une paix si parfaite, qu'elle ne pouvait rien envier. Cette paix était si fondée, non sur une vaine complaisance, mais sur l'infinie bonté de Dieu envers ceux qui se soumettent complètement à sa sainte volonté.

Enfin, il y a trois ans, elle est morte, et j'ai reçu de ceux qui l'entouraient une lettre sur laquelle sa main avait tracé mon nom et mon adresse bien peu de temps avant son dernier jour. Cette lettre, j'ai demandé à mes supérieures la permission de ne jamais la brûler, et je te l'ai apportée, ma bonne Léontine ; tu la liras avec respect, comme je l'ai lue moi-même.

La femme du monde prit le papier des mains de sœur Jérasime, et lut :

MA DERNIÈRE PENSÉE.

“ Me voici arrivée, Seigneur, à cet instant de ma carrière pour lequel je vous ai tant prié ! Vous m'êtes présent à cette heure où la lumière imparfaite du soleil ne me suffit plus.

Oui, vous êtes en moi, mon Dieu ! je le sens à cette confiance filiale qui dilate tout mon être. Pourquoi trembler ? Je vais à vous, à vous qui m'avez faite petite, faible, sujette au repentir. Je vais à vous qui m'aimiez avant qu'aucune créature ne prévît mon existence, à vous qui êtes bon mille fois plus que je ne serais bonne pour l'Être que j'aimerais à l'égal de moi-même.

“ Et pourtant, qu'y a-t-il en moi qui ne mérite blâme ou pardon ? Rentre en toi-même, ô mon âme ! repasse dans l'humilité ces trente années de vie dont tu es responsable.

“ Années de mon enfance, vous avez fui comme les rêves de mon sommeil, vous ne m'avez laissé aucun souvenir du bien ou du mal. Êtes-vous donc perdues ? Non, non, mon Dieu, car aussitôt qu'on m'a dit de vous aimer, j'ai voulu vous aimer, et si dès lors je ne vous ai pas servi, ce n'a pas été révolte, mais ignorance. Grâce donc pour ces années d'enfance, oubliez-en la puérité parce que vous êtes bon !

“ Années solennelle de ma première communion, vous m’avez initiée aux épanchements célestes, vous m’avez agrandie par la méditation de la vérité. Je me suis réveillée tout à coup, j’ai cherché dans la vie ma voie, mon but. J’ai su que vous êtes, Seigneur, la voie qui mène à vous, le but qui vous contient. Alors, me voyant si pauvre, si misérable, je vous ai offert ce que je tenais de votre bonté, ce que j’en attendais encore, et j’ai dit : “ Acceptez, s’il vous plaît, ô mon Dieu ! comme un imparfait holocauste, tout ce qui compose ma vie. Qu’en vous tombe de moi la parole et le silence, l’étude et la prière, le rire et les larmes.” Et à cause de cela, vous m’avez bénie. En ce temps-là rien n’altérait la pureté de mon cœur, et quand passait sur ma vie un nuage, je disais : “ Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! ”

“ Plus tard sont venus ces jours auxquels nul n’échappe, ces jours où, malgré nous, l’illusion s’empare de notre inexpérience. Alors j’ai comparé mon avenir à d’autres avènements, j’ai dit : “ Ma vie sera triste, obscure, laborieuse.”

“ Et c’était vrai. Vous n’aviez pas jeté de fleurs sur la route qui m’attendait ; mais j’étais liée à vous, Seigneur, par le plus ferme de mon être, et je me suis enfin écriée : “ Qu’importe, pourvu que je vous serve ? Quand je posséderais que vous seul, de quoi me plaindrais-je ?

“ Et parce que j’ai dit cela, vous m’avez encore bénie.

“ Alors quittant la solitude où vivre est si facile, j’ai commencé une existence pleine de devoirs et d’obscurs sacrifices. On disait de moi : “ Elle est à plaindre.” Et j’étais presque heureuse, parce que je me faisais assez humble pour entrer dans le cadre étroit qui m’avait été destiné ; je n’en voulus plus sortir. Là étaient pour moi l’assujétissement, le travail, la fatigue, et cela, tous les jours, à toute heure. Là aussi étaient votre sainte présence, votre Providence maternelle, et dans les ennuis qui m’accablaient, je ne sentais ni résistance ni murmure, et je répétais sans effort : “ Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !

“ Et puis vous m’aviez prêté une belle âme pour compagne, nous marchions sous vos yeux, prêtes à nous quitter au moindre de vos désirs. Vous m’êtes témoin que je n’ai considéré cette créature fidèle que comme un lieu de passage où je ne devais me reposer qu’un moment : ni elle ni moi, il est vrai, n’étions sujettes à l’oubli, mais nous étions soumises à l’absence et à la mort. Merci de cette amie véritable ; je n’avais que ce trésor, c’était assez.

“ Dix ans se sont écoulés, la seule femme que j’aie profondément aimée m’a quittée pour vous, Seigneur ! J’ai fermé les yeux de mon père, saint vieillard qui m’a dit en mourant : “ Tu m’as consolé, ma fille.” Je me suis vue seule au monde, sans avoir un cœur pour y cacher le mien. J’ai

pleuré, j'ai souffert, je n'ai pas été complètement malheureuse, vous me restiez, Seigneur !

“ Années de souffrances, vous êtes enfin venues ! j'ai senti le mal naître dans mon sein, puis grandir, puis menacer. La tristesse m'a environnée. Quelque amère que fût ma vie, je l'aimais ! Alors, j'ai demandé à ceux qui m'entouraient s'ils me croyaient près de mourir : tous ont souri, puis ils sont sortis pour pleurer. Mais vous, vous m'avez dit à moi seule : “ Viens, ma fille, je suis bon.”

“ Aujourd'hui l'air me manque, et je vois qu'il est doux de mourir, quand malgré les obstacles on a voulu suivre la route tracée. Qu'ai-je fait de bien ? Rien. Qu'ai-je fait d'utile aux yeux du monde ? Rien. Que résulte-t-il de mon passage ici-bas ? Rien. D'où donc est née mon espérance ? De ce que j'ai désiré connaître et accomplir votre sainte volonté. Là est le secret de la paix.

“ Qui refuserait de croire à mes paroles ? je meurs, je suis donc vraie.

“ Et maintenant, Seigneur, pardonnez s'il vous plaît à votre pauvre petite servante l'imperfection dont elle a souillé le peu qu'elle a fait pour vous. J'ai droit, j'ose le dire, à votre indulgence, car s'il m'était donné de choisir une destinée, de prendre la maladie ou la santé, la mort ou la vie, la famille ou la solitude, l'amour ou l'abandon, je choisirais avec un saint respect ce que j'ai choisi dès mon jeune âge : *Ce que Dieu veut, pas autre chose.*

Quand la jeune femme eut achevé cette grave lecture, elle voulut parler, des larmes étouffèrent sa voix. Elle venait de retrouver dans les derniers mots de la mourante une image subite, une scène saisissante.

“ C'est Inès, dit-elle enfin, qui a écrit ces lignes, c'est Inès que vous avez aimée, Inès qui a été bonne et sainte. Elle a eu en tous lieux, en tout temps, la paix, et moi j'ai oublié Dieu, c'est pourquoi il m'a remplie d'amertume et de découragement. O chère Juliette ! vous souvient-il du bosquet de jasmin sous lequel, un jour, au couvent, nous nous sommes confié nos rêves d'avenir.

— Il m'en souvient, dit la religieuse, qui, visiblement émue, priaient en son cœur.

— Oh ! Juliette, qu'ils étaient vains nos rêves ! celui d'Inès est le seul qui se soit accompli ; mais, depuis lors, toutes deux vous avez suivi le droit chemin, moi seule je me suis égarée. O mon amie, ce n'est pas en vain que vous êtes venue à moi ! Considérez le travail qui par vous s'est fait dans mon âme : vous avez consacré votre vie, comme vous le disiez tout à l'heure, à obéir, à faire jour par jour *et suivant le bon plaisir de Dieu des vœux* : eh bien, rappelez-vous ces mots de la pieuse Inès en réponse aux innocentes illusions qui vous empêchaient autrefois de remplir vos devoirs.

—Juliette, disait-elle, qui sait si *ces riens* ne sont pas devant Dieu d'un poids suffisant pour qu'en échange il t'accorde un jour une âme pour ta récompense ?

—C'est vrai, dit la religieuse, je reconnais ces paroles, qui sont gravées dans ma mémoire. Hélas ! c'est tout ce qui me reste de l'entretien sous le bosquet, les rêves se sont envolés, le papier qui témoignait de ces folies a été brûlé, mais le souvenir de notre sainte compagne demeure en moi.

—Inès a prophétisé, dit humblement madame de R... L'âme dont elle parlait, c'est la mienne, recevez-la en récompense ; ma sœur, je suis à Dieu.

—*Journal des Demoiselles.*

FIN.

CONFÉRENCE DU RÉVÉREND PÈRE PALLIER

SUR LA

PHILOSOPHIE DE LA MUSIQUE.

I.

.....

Etant quelque peu physionomiste, disons tout d'abord que le savant conférencier a pour lui une de ses figures pour ainsi dire classiques qui d'avance prédisposent en sa faveur. L'intelligence et la vivacité qui pétillent dans tous ses traits ; sur ses lèvres, un sourire fin et moqueur ; une tête à la Lacordaire, moins l'ascétisme ; la voix sympathique, le geste aisé et facile ; ajoutez à cela le costume grave et austère des Oblats, et vous aurez encore une idée bien imparfaite de celui qui, une heure durant, a su captiver son auditoire et la maintenir sous le charme de sa parole. Essayons maintenant de donner une pâle analyse des belles choses qui nous ont été si bien dites sur la philosophie de la musique.

Les origines des sciences ou des arts sont souvent stériles et fort ingrates ; c'est ce qu'a parfaitement compris le conférencier, qui eût pu nous entraîner dans une longue dissertation technique sur les sources premières auxquelles ils faut aller puiser pour se renseigner sur l'histoire de la musique. C'est ainsi que, remontant jusqu'à la Genèse, il n'eût pas tardé à nous faire voir que Jubal fut le père des harpistes et des organistes ; qu'Hermès inventa les instruments à vent, à la vue d'une tortue desséchée dont les cartilages contractés par la chaleur produisaient des sons agréables ; que David perfectionna la harpe, le psaltérion, la cithare, le tambourin, les

cornets, la trompette ; que les Egyptiens inventèrent la flûte courbe et oblique, le trigone, la harpe triangulaire, la lyre et le sistre ; que le père de Cléopâtre était un grand joueur de flûte ; que Chin-Nong, le premier des princes chinois, vivant du temps de Noé, inventa la guitare, et que Confucius (qui l'aurait cru ?) fut un grand musicien, amateur de cloches, cymbales, timbales, tympanons, castagnettes et syrinx ; que chez les Indous, Brahma jouait du violon aussi bien peut-être que Lavigueur ; que les Esquimaux sont fous de la musique, bien qu'ils ne possèdent qu'un seul instrument, le tambourin ; que les Grecs sont redevables de l'invention de la musique à Cadmus, dont la sage épouse, Harmonia, jouait de la lyre ; que le paganisme avait ses musiciens, Apollon, Mercure, Pan et Orphée qui inventa l'heptacorde ; que l'orgue était connu un siècle avant Jésus-Christ, et que l'Empereur Constantin Copronyme fit présent d'un orgue à Pepin en 757, mais que ce ne fut qu'en 840 qu'on l'admit dans les églises ; que c'est à Charlemagne que l'on doit le chant grégorien : qu'aux 12ème et 13ème siècles les troubadours, les trouvères et les ménestrels faisaient entendre sur la vielle et la mandoline les premiers chants populaires de la France qui, plus tard, donnèrent naissance, en Angleterre à la ballade, en Italie à la canzonnette, en Espagne au belero. Enfin, toute cette histoire primitive de l'art, à venir jusqu'à Cherubini, Auber, Rossini et Meyerbeer, le savant conférencier nous l'eût infailliblement racontée avec le style correct et incisif qui distingue son essai, mais il a préféré s'en tenir, et avec raison, aux idées modernes sur la matière, redoutant sans doute pour son auditoire le principe bien connu : "*Res ardua vetustis novitatem dare,*" ce qui, tourné en français, veut dire qu'il est difficile de donner l'apparence de la nouveauté aux choses du passé.

Sur ce, entrons en matière.

Le conférencier, dès le début, s'efforce de développer l'influence de cet art sur les sensations, sur les passions, sur l'imagination, et sur le bonheur même du peuple. Il prend l'enfant à sa naissance ; il le place sur les genoux maternels ; puis il l'endort avec les simples et naïves chansons de nos grand'mères :

C'est la poulette grise
 Qui pond dans l'Église ;
 Elle a fait un petit coco
 Pour son petit qui va faire dodo,
 Dodiche, dodo.

A Paris, à Paris,
 Sur la queue d'une souis.

Mon petit cheval va tic, tic, tic.
 Mon petit cheval va sans éperons.

L'enfant grandit; il subit l'influence de la musique à divers degrés. Elevé sous les yeux de bons parents, la musique le polige, adoucit ses mœurs; dans le cas contraire, si les principes qu'on lui a inculqués dès le bas âge sont vicieux, sa route sera tortueuse, et on le retrouvera à l'estaminet mêlant sa voix rauque, avinée et cararneuse, aux accents discordants d'une musique malsaine vendue à bon marché par une troupe étique de ménestrels ambulants.

Le conférencier passe ensuite à la musique militaire, à son effet sur le soldat individuellement et sur les bataillons; la guerre est déclarée; les troupes se rangent sous leurs drapeaux; voyez-les, l'œil moine, la consternation peinte sur la figure, le cœur plein de souvenirs du pays, des amis, de la famille qu'elles viennent de quitter. Soudain retentit le clairon; la contenance du soldat change tout à coup; l'on dirait qu'aux accents de cette musique guerrière une espèce d'électricité imperceptible s'est communiquée dans tous les rangs; il fait des miracles de bravoure.

Après la grande bataille de la Moskowa, Napoléon, les bras croisés sur la poitrine, les yeux pleins de larmes amères à la vue de la fleur de son armée étendue sur le sol ingrat de la Russie, laisse échapper de ses lèvres des paroles devenues historiques.—Le conférencier nous les répète telles qu'elles furent prononcées; puis, pour démontrer la puissance de la musique, il les chante sur l'air composé par un des maîtres de l'art.

II.

Vient ensuite un traité complet, mais agréablement varié, sur les développements de la musique dans les principaux pays; en France, musique guerrière avant tout, si bien adaptée aux mœurs d'un peuple appelé par nature au noble métier des armes; en Angleterre, musique raide, guindée, sombre comme l'atmosphère qui la vit naître, dépourvue de poésie, rendant des notes lourdes qui nous révèlent le perpétuel contact avec les boucault de cassonade, les colis de marchandises et les caisses de savon d'une nation grande et prospère, mais par trop empreinte du matérialisme de ce siècle de fer; en Italie, musique langoureuse, passionnée et brûlante comme son ciel de feu; en Allemagne, musique grandiose, mais idéale et nébuleuse comme la pensée du peuple qui l'habite; au Tyrol, musique hardie, accidentée, passant de la note la plus grave à la note la plus aiguë, créée par l'imagination de l'enfant des montagnes dont l'œil est habitué à contempler ces plaines qui verdoient au bas des cimes qui se perdent dans la nue; en Canada, musique gaie, sentimentale, variée, simple et naïve comme les mœurs de ses habitants, qui se distinguent entre tous par une exquise politesse et leur attachement aux institutions de leurs aïeux. Le conférencier nous parle ici avec beaucoup d'éloges de nos chants patriotiques, *Sol Canadien*, *Il dort ce héros dont la gloire*, indices infallibles de notre

sentiment national; il se donne bien garde en même temps de ne pas oublier nos chansons de table, voire même celles où vont si bien se nicher la galanterie et la coquetterie de nos campagnes, telles que :

Chère Emilie, tu connais pas mon cœur,
Tu connais pas de mon humeur.

Après avoir attribué à M. Ernest Gagnon tout le mérite que lui ont incontestablement conquis son grand talent d'artiste et le monument national qu'il a élevé aux muses canadiennes, il lui reproche assez vivement d'avoir laissé pénétrer dans son recueil de nos chants populaires un morceau aussi dénué de poésie que celui qui commence par les mots suivants :

A Bytown c'est une jolie place
Où il se ramasse bien de la crasse,
Où il y a des jolies filles et des jolis garçons ;
Dans les chantiers nous hivernerons.

C'est là, dit-il, une tache sur la littérature du pays; ces paroles, ni vers ni prose, étaient sans doute dirigées par leur auteur contre la population d'Ottawa; si l'on a voulu jeter de la boue, l'on a parfaitement réussi.

Le conférencier nous reporte ensuite aux sombres jours de Terreur pour nous prouver que les tendances d'un peuple se retrouvent invariablement dans ses productions artistiques. C'est ainsi qu'atteinte de frénésie, la nation française sut rendre en terme hideux les féroces inspirations qui la guidèrent pendant les carnages de la révolution. Pour la populariser l'on inventa ce chant fameux des

Lampions,
Pions, pions, pions.

A la lanterne ! à la lanterne ! crie la populace enivrée de sang en apercevant un humble prêtre que le devoir appel auprès du lit d'un mourant : « Eh bien, mes amis, menez-moi donc à la lanterne, si la chose vous plaît ; mais en verrez-vous plus clair pour tout cela ? »

Puis il évoque le souvenir de l'infortunée Marie-Antoinette ; il était écrit qu'en face de la pensée démocratique ; *Unité, indivisibilité, égalité, fraternité ou la mort*, sa tête devait bientôt tomber ; afin de préparer le peuple au régicide, d'apaiser les craintes qu'il éprouvait à l'idée du supplice que ses chefs destinaient à cette noble femme, une chanson réchauffée dans le sang ne tarda pas à lever ce qui restait de scrupules et de remords dans le cœur du Parisien :

La boulangère a des écus
 Qui ne lui coûtent guère ;
 Oui, elle en a, je les ai vus,
 J'ai vu la boulangère, j'ai vu,
 J'ai vu la boulangère.

Le 25 Vendémiaire la tête d'une reine roulait sur l'échafaud !

III.

Au moyen d'une transition inaperçue, le conférencier nous transporte subitement à Carpentras. Carpentras est la ville la plus béate de toute la France ; aussi les habitants de Carpentras sont-ils les plus heureux du monde ; l'esprit y court les rues ; en fait de progrès, d'améliorations, Carpentras est à mille coudées au-dessus de ses ambitieuses rivales ; n'eût-on pas découvert le nom de celui qui a inventé la poudre qu'à coup sûr Carpentras en aurait réclamé l'honneur. Voyons plutôt ; il s'agit de construire un pont ; grand bruit dans Carpentras ; le pont terminé, tout Carpentras insiste à ce que l'on y grave une inscription commémorative : voici donc ce qu'après mûre délibération les habitants de Carpentras font écrire en grosses lettres sur l'endroit le plus visible de cette merveille de l'architecture :

“ CE PONT A ÉTÉ BATI ICI.”

Carpentras possède une église superbe tout resplendissante des beautés artistiques de la localité ; entre autres choses, cette église possède des sièges réservés aux fidèles ; or, pour éviter toute erreur, les habitants de Carpentras ont fait inscrire sur ces sièges :

“ BANCS POUR S'ASSEOIR.”

A ce seul titre, Carpentras serait déjà la ville la plus célèbre de la France ; mais ce n'est pas tout. Dans Carpentras existe un artiste, un peintre que les habitants de Carpentras vénèrent et prisent aussi haut que Poussin, Watteau, ou David ou Flandrin. Un jour, Carpentras se décide à confier à son artiste l'exécution d'une peinture à l'huile destinée à frapper d'étonnement les étrangers qui venaient de plus ou moins loin visiter cette ville renommée ; sujet : “ le passage de la Mer Rouge ” — Naturellement notre homme est enchanté de la confiance que reposent en lui ses concitoyens ébahis ; puis que de beautés historiques à rendre sur toile ! Le passage de la Mer Rouge ; six cent mille Israélites qui prennent le chemin du désert, guidés par Dieu lui-même, enveloppés dans une colonne nébuleuse pendant le jour et dans une colonne de feu pendant la nuit, et poursuivis par Pharaon avec sa puissante armée ; Moïse qui étend sa main

sur la mer et en divise les eaux, ce qui permet aux Hébreux de la passer à pied sec ; puis Pharaon englouti avec toute son armée. Au jour dit, le tableau est livré au prix convenu, et les voyageurs affluent pour admirer cette œuvre incomparable. Accompagné d'un cicerone qui toujours s'empresse de vous diriger vers la peinture qui fait les délices de Carpentras, vous prenez votre lorgnon, l'appliquez à votre œil, et, examen fait, vous ne manquez pas d'adresser à votre guide la question bien naturelle d'ailleurs : " Mais où sont donc les Israélites ? " — " On ne les voit plus, monsieur ; ils sont passés depuis longtemps. " Alors vous cherchez Pharaon et son armée, mais pas plus de Pharaon que sur la main : " Disparu sous les flots avec son armée, monsieur. " — A bout de patience vous quittez la place, bien convaincu que le tableau n'est qu'une immense couche de peinture représentant des vagues, toujours des vagues, et que Carpentras est synonyme de bêtise. — Cette heureuse digression du conférencier, que nous ne faisons qu'esquisser bien hâtivement, a tenu l'auditoire dans une hilarité générale.

IV.

Le Révérend Père Oblat a également décrit avec beaucoup de verve l'influence de la musique sur les animaux en général, entre autres sur le chien qui s'enfuit en poussant des hurlements au son des fanfares militaires, sur le chat dont les poils se hérissent, et sur l'araignée qui se suspend à son fil et reste immobile tant qu'elle entendra les sons de la musique.

Puis il a terminé sa conférence en donnant de sages conseils aux jeunes filles, qui doivent éviter ces écarts ridicules dans lesquels elles ne manquent pas de tomber lorsqu'on les prie de jouer un morceau quelconque : un polka, une valse, une mazurka, et que sais-je enfin ? Un gros rhume, une névralgie, enfin ces mille prétextes frivoles qu'elles opposent invariablement comme fin de non-recevoir, devraient être à jamais bannis de la bonne société. La musique ne doit pas non plus être étudiée au détriment des autres sciences, car alors elle produirait une génération molle et efféminée qui n'aurait plus que la folle du logis pour la conduire à travers les sentiers épineux de la vie. Pour mieux démontrer ce danger, il s'est appuyé sur les sages conseils donnés à la jeunesse par Fénélon et Mgr. Duparloup.

—*Le Canada.*

. La colère est la franchise des personnes dissimulées.

. Ce que le mérite ne peut avoir, l'intrigue l'obtient.

. La danse est une excentricité ridicule qu'excuse seule la musique.

M^{LLE} FRÉDÉRIKA BREMER.

SES ROMANS DE LA VIE INTIME EN SUÈDE ET SES VOYAGES DANS
L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE.

Mademoiselle Bremer, morte récemment, est l'écrivain le plus populaire de la Suède. Il n'est pas sans intérêt pour nous d'étudier quelle place elle occupe dans le mouvement de renaissance qui a caractérisé la littérature contemporaine de son pays, mouvement qui s'est propagé dans tout le nord scandinave, en se donnant comme auxiliaire du mouvement de réforme politique.

Cette renaissance des lettres, dont la Suède est restée le principal foyer, date d'une soixante d'années. Elle ressemble beaucoup à la phase littéraire qui a rempli chez nous la première moitié de ce siècle. L'influence du goût français, excessive sous le règne de Gustave III, a été d'abord combattue par une nouvelle école nationale appelée "gothique," et par une autre école plus spécialement formée de poètes, que les Suédois ont désigné sous le nom de "Phosphoristes," du titre d'un recueil (*le Phosphoros*) dans lequel la plupart d'entr'eux s'étaient produits. Bientôt après, l'école moderne s'est constituée. A Atterbom et à Léopold, au poète Tegnér et à l'historien Geijger, actifs promoteurs de la réaction, ont succédé les poètes Joly, Nybom et Topelius ; le roman a formé une branche importante de la littérature, et a contrebalancé les productions étrangères mises à la portée de toutes les classes par des éditeurs peu scrupuleux. Nos plus détestables romans, ceux de Pigault-Lebrun, *les Mystères de Paris*, *les Mémoires du Diable*, tenaient un rang distingué dans cette "mauvaise littérature." Mais les scènes historiques de M. Mellin, les compositions gracieuses de madame Emilie Carlén et surtout les romans de famille de Mlle Frédérika Bremer, sont venus changer l'aspect de la littérature populaire ; tandis que M. Borjesson s'emparait du théâtre par ses drames, et que M. Fryxell écrivait une histoire nationale vraiment digne du noble peuple que l'on a appelé "les Français du Nord." Je serais incomplet et injuste si j'oubliais de nommer les deux prêtres les plus distingués de la Suède actuelle, M. Malmström et le Finlandais Runeberg.

Nous avons eu promptement le bénéfice de cette littérature créée contre nous, je veux dire créée, en premier lieu, contre l'influence de

notre littérature du XVIII^e siècle, et bientôt après contre l'envahissement du roman-feuilleton français. Des traductions ont naturalisé chez nous les productions des nouvelles écoles littéraires du Nord. Tout en rendant justice à quelques travaux de critique excellents qui ont appelé notre attention sur les écrivains de la Suède, de la Norwège et du Danemark, il faut surtout reconnaître que les belles et consciencieuses traductions de Mlle du Puget ont le plus largement contribué à faire nôtres, pour ainsi dire, ces œuvres du génie du Nord. Aujourd'hui, grâce à Mlle du Puget, nous avons les romans de Mlle Fr. Bremer, de Mme Carlén, de la baronne Knorring, de Carl Bernare, traduits du suédois ou du danois. Si l'on y ajoute *les Eddas*, les œuvres d'Isaïe Tegnér, *l'Histoire de Gustave Adolphe*, de Fryxell, précédemment traduites par Mlle du Puget, c'est toute une bibliothèque.

La Suède est, parmi les régions du Nord, le pays de l'épopée. A l'épopée poétique de Tegnér, est venu se joindre " l'épopée domestique," comme Goethe a appelé le roman quand il reste dans son véritable cadre. " C'est du Nord aujourd'hui que nous vient " le roman de famille, dont la règle généralement suivie a été de s'efforcer de dégager de la vie réelle ce qui est digne de la poésie ; de tracer le tableau des joies et des douleurs, des victoires et des luttes dont le foyer est le théâtre étroit et ignoré. Mlle Fr. Bremer se présente à nous comme le plus remarquable représentant de ce genre relativement nouveau, et mérite une attention toute particulière.

I

" Sol pauvre de la Suède, champ de bataille du besoin... glorieuse patrie où sont les tertres tumulaires de nos pères, rive couronnée de rochers élevés contre lesquels se heurte la vague fidèle ; joyeux foyer, rivage de la paix... " s'écrie le poète Malmsröin, dans son poème sur *la Patrie* ; " rivage de la paix, joyeux foyer," répétera après lui Mlle Bremer, cet autre poète de la patrie, de la famille, du foyer domestique.

Elle a de majestueux aspects cette terre froide qui accorde à peine un blé qui ne mûrit pas toujours, avec ses rocs de granit, ses pins sombres, son sol entrecoupé de lacs, ses rivages dentelés de golfes innombrables, ses vastes solitudes, ses nombreux et sévères châteaux, ses couvents en ruines, ses cabanes rouges s'élevant tristement au milieu des rochers déserts ; avec sa " Venise du Nord," comme on a justement appelé Stockholm ; avec son immense canal, " la ceinture bleue de la Suède," travail de douze générations d'hommes, qui unit la Baltique au Cattégat.

Les hivers y sont longs, les étés y sont courts. Mais voyez : le printemps s'avance, les bouleaux commencent à verdier, les moineaux construisent leurs nids, l'aubépine rougit dans les sentiers, les lilas mon-

trent leurs boutons, les abeilles bourdonnent et les arbres fruitiers se couvrent de fleurs, la belle saison est arrivée dans le Nord, et tous les hôtes de la ville sont invités à la fête de la campagne. La véronique, la stellaire ont tissé le magnifique tapis qui couvre la table du festin. Dans les champs éclairés par le soleil, chante joyeusement l'alouette. Elle semble appeler les citadins à la campagne ; les portes de la ville s'ouvrent ; tout le monde en sort. Voici la calèche du châtelain contenant toute la famille, les petits garçons et les petites filles sont entassés avec des paquets de toute espèce. Voici un véhicule plus modeste, la *trilla*, avec le père, la mère et le nouveau-né placé entre eux. Voici "le splendide carosse où sont le maréchal de la cour, la comtesse et le perroquet." Où vont-ils tous ? " Au château, à l'orangerie, à la faisanderie, à la distillerie." Mlle Bremer me fournit çà et là tous les traits du tableau : " Voyons un peu les piétons qui sortent de Stockholm pour jouir de la vie dans ses beaux environs. Là c'est une excellente famille d'artisans qui va étaler son paquet de vivres sur les verts gazons du parc. Plus loin deux amants qui vont cueillir des *ne m'oubliez pas*, écrire leurs noms sur les jambes d'une statue du parc de Drottningholm. Regardez cette élégante partie de famille ! Des dames aux petits parasols, des messieurs en frac, se tiennent avec des branches de lilas à la main, autour de la grande urne de Rosenda, regardant, et se demandant si la famille royale se montrera."

L'été se hâte de prendre place à son tour sur la scène. Les grands bois de pins sont maintenant égayés par les rayons du soleil qui " se glissent discrètement entre les hauts troncs d'arbres réguliers comme des colonnes," la brise incline les blés jaunis, le sol se couvre d'une mousse formant un doux tapis, les fleurs des champs, la *fleur de Linnée*, parfument l'air. " Le papillon d'Apollon avec ses larges ailes blanches tachetées de rouge, se joue dans les églantines qui ornent avec profusion les haies et les bois," tandis que la grive fait entendre son chant expressif.

Et avant l'hiver, il y aura encore de beaux jours au commencement d'octobre : l'été de sainte Brigitte, charmante arrière-saison. Les récoltes des champs ont été enlevées, " la gelée de la nuit, les grosses pluies, quelquefois la neige, ont ôté aux prés leur beauté ;" les feuillages des arbres, éclairés par les derniers soleils prennent mille couleurs inattendues. On voit " les grappes rouges des aliziers et des sorbiers, les brillantes fleurs des tournesols, les baies de myrtilles éclatantes dans les bruyères," et les oiseaux tournoient par bandes dans l'air vif, se cherchant pour émigrer vers d'autres climats.

Mais l'hiver inévitable est là. Les hivers de Suède sont singulièrement éclairés par un soleil incliné à l'horizon. Les arbres se dépouillent,

leurs troncs prennent des couleurs sombres, la surface des lacs se plisse sous les vents froids, et leurs vagues se figent glacées, mais les cœurs restent chauds ; on se serre autour du foyer. “ Le nord est froid et grave, dit Mlle Bremer, les arts n'y ont pas leur patrie, la saison des fleurs y est courte... Si tu veux voir la sainte terre du foyer domestique et de la famille, viens en Suède. Partout, au milieu des montagnes et des forêts, l'homme jouit d'une vie naturelle, ennoblie ; au milieu des relations saintes et délicieuses, se développent les vertus nationales des Suédois : la crainte de Dieu et la valeur.”

Mlle Bremer dit encore :

“ J'ai vu le foyer domestique dans la chaumière au milieu de la bruyère sablonneuse ; je l'ai vu dans le château princier ; je l'ai vu dans la demeure simple et commode du bourgeois ; dans tous les lieux où la vertu et l'amour formaient le nœud du lien de la famille, où son génie, la femme bonne et soigneuse, se montrait vigilante et active, j'ai eu les mêmes et amicales visions, entendu les mêmes et belles harmonies. La richesse et la pauvreté n'y mettaient pas de différence.”

Le peuple suédois est vigoureux et jeune. Il vit dans une atmosphère vive et pure qui donne la santé au corps et la sérénité à l'âme, peuple tout à la fois, comme on l'a remarqué, lent et plein de vivacité ; prompt dans la conception, lent dans l'exécution, instinctivement religieux et attaché à la royauté comme à un dogme. Ses femmes, sacrifiées naguère encore par des lois portant l'empreinte de la rudesse des temps barbares où la femme était la servante de l'homme, mais relevées de cette débécance par l'esprit moderne, ont été, comme compensation, largement honorées au foyer de la famille. Voilà le pays qui devait nous donner le roman de la vie intérieure. La scène est en effet bien choisie : voyons quel peintre elle a inspiré.

Mlle Frédérika Bremer est née en 1801 à Abo, en Finlande. Cette province appartenait alors à la Suède, qui ne l'a perdue que quelques années plus tard. Elle nous a appris elle-même qu'elle eut pour parrains plusieurs savants de l'Université d'Abo. Dans sa quatrième année on lui fit quitter la Finlande, dont il ne lui est resté qu'un mot, un nom puissant, le nom de Dieu : Jumala, pour tout souvenir. “ Durant les ténèbres du paganisme, le peuple finnois le prononçait avec crainte et amour ; il le prononce de même aujourd'hui, mais ces sentiments sont ennoblis par le christianisme. Je crois souvent, dit Mlle Bremer, entendre ce nom dans la foudre qui roule au-dessus de la terre tremblante, ou dans le vent doux qui la rafraîchit et la ranime.”

Le père de Mlle Bremer avait vendu ses usines de Finlande et acheté une petite propriété en Suède. C'est là qu'il faut suivre la jeune fille. “ Si tu viens avec moi en Suède, a dit Mlle Bremer à son lecteur, je ne

te fatiguerai point par le récit détaillé de mon enfance, de ma jeunesse, avec sa pauvreté extérieure et sa richesse intérieure, véritable chaos ; mais je te montrerai seulement en passant le tableau peu intéressant d'une famille qui monte dans des voitures fermées pour se rendre tous les automnes de sa résidence des champs dans la capitale, et tous les printemps de la capitale à la maison des champs. Dans l'intérieur de la famille, les jeunes filles jouent des sonates, chantent des romances, dessinent à la pierre noire, et jettent des regards pleins d'impatience dans l'avenir pour y voir et faire des prodiges ; les miens étaient inouïs : il ne s'agissait de rien moins que d'exploits guerriers. Veux-tu maintenant jeter un coup d'œil dans le cercle domestique de cette famille ? Il faut la voir réunie dans une des grandes salles de sa maison à la campagne, pendant une soirée d'automne. Le père de famille lit à haute voix ; les garçons font des malices ; les filles travaillent et écoutent. L'une d'elles, plus attentive, cache à peine l'impression profonde que les étoiles littéraires de l'Allemagne font sur elle. Oh ! si les émotions de l'âme produites par un livre pouvaient faire mourir, elle n'aurait pas manqué de s'évaporer en flammes de gaz ou de se dissoudre en un torrent de larmes pendant la lecture de la *Jeanne d'Arc* de Schiller. ”

On a cru reconnaître Mlle Bremer enfant, dans le portrait qu'elle a fait dans *le Foyer domestique* d'une des filles du colonel Frank. Voici ce portrait ; il montrera à la fois la personne de l'auteur et sa manière de peindre les acteurs de ses petits drames intimes.

“ Nous sommes tous un peu parents du chaos, mais la parenté de Pétréa avec lui était fort rapprochée. Quelques instants de clarté et de longues périodes de confusion alternaient chez elle... Pétréa déchirait, perdait, donnait sans nécessité ni discernement, était connue de ses sœurs pour le mauvais état de ses affaires. Elle n'avait aucun esprit de propriété, mais en revanche elle possédait un esprit artistique véritable. Elle était constamment occupée de créations musicales, poétiques, qui, à quelques exceptions près, étaient ce qu'on est convenu d'appeler du barbouillage. Pétréa écrivit son premier roman à douze ans. Annette et Bélis s'aimaient tendrement ; leur amour éprouva des traverses, mais ils finirent par se marier et s'établirent dans une cabane délicieuse entourée d'une haie de rosiers. Ils y eurent huit enfants en un an, c'est ce qu'on peut appeler un début fort honorable. Un peu plus tard elle commença une tragédie intitulée *Gustaf-Adolphe et Ebba Brahé*. Soit qu'elle n'ait pu trouver du papier assez large pour suffire à la longueur toujours croissante de chaque vers, soit qu'un autre obstacle ait arrêté la composition de sa pièce, Pétréa en resta au début. D'autres vers dans le genre badin, et destinés à rivaliser avec la muse enchanteresse de madame Lenngren, eurent le même sort.

“ Pétréa s'occupait d'un poème intitulé *la Création*. Il commençait par le chaos; mais dès le dixième vers *la création* ne marchait plus et fut condamnée à ne jamais sortir du chaos par l'intermédiaire de Pétréa. Elle avait en général une grande disposition pour les entreprises et y échouait. Ce malheur, quand il la frappait, l'affligeait amèrement, profondément; mais l'instant après, un courage dont rien ne pouvait réprimer la vigueur reprenait son empire sur Pétréa, l'élevait au-dessus de l'échec subi et l'engageait à tenter de nouveau fortune. Le sang se précipitait vers sa jeune tête, y faisait fermenter une foule de pensées, de fantaisies et d'inventions incomplètes; son âme et son esprit étaient remplis de trouble... Pétréa avait quelquefois et avec force le sentiment du chaos qui régnait dans son esprit; mais elle pressentait en même temps que tout cela se réglerait un jour, et qu'alors elle ne serait pas une chose commune. Dans ces moments là, elle avait l'habitude de dire à ses sœurs, moitié riant, moitié sérieusement: “ Vous verrez que je me distinguerai.” De quelle manière? C'était une énigme pour tout le monde, et surtout pour Pétréa... On pourrait dire de son extérieur qu'il réfléchissait l'état de son âme, car il était très-varié et avait aussi ses lubies; cependant un trait de lumière traversait également ici le chaos. Quand le teint de Pétréa était brouillé, son nez rouge et gonflé, il lui arrivait d'être fort laide; mais dans ses moments de fraîcheur, il y avait des instants où elle était jolie.”

“ Il y avait des instants où elle était jolie; ” mais ce nez “ rouge et gonflé ” a dû faire le désespoir de l'enfant et plus tard de la jeune fille. Mme la comtesse Ida de Hahn-Hahn a connu en Suède Mlle Bremer et l'a ainsi dépeinte: “ Ses yeux sont pleins d'expression, son front est clair et large, sa figure petite, mais pleine de charme, ” rien du nez. Mais la photographie, qui n'a point d'indulgence, même pour le talent, nous montre que ce soin que met toujours Mlle Bremer à décrire cette partie du visage, des phrases comme celle-ci qui lui échappent: “ Mon nez salue Gabrielle, ” ou encore ce titre de chapitre: “ le nez de... ” semblent indiquer une préoccupation constante de l'auteur à l'endroit de l'accessoire physique dont elle avait été trop généreusement dotée.

Dès l'âge de huit ans, Mlle Bremer composait des vers dans sa langue maternelle et en français. Ses travaux littéraires ont commencé par des vers à la lune. Elle débutait ainsi en s'adressant à notre satellite:

“ O corps céleste de la nature,
 “ Consolatrice des malheureux ! ”

“ J'ai continué pendant ma jeunesse, dit Mlle Bremer, à écrire sur ce ton élevé beaucoup de choses dont je n'imposerais pas la lecture même à un ennemi, si j'en avais. ”

Nous avons vu quels chefs-d'œuvre créait Pétrée.

Mais la jeune fille apprit bientôt à connaître la douleur et à pleurer, non plus sur les tragédies de Schiller, mais sur ses propres peines.

“ Une pesante réalité * ne tarda point à étendre insensiblement son voile sur les rêves brillants de sa jeunesse ; un crépuscule prématuré surprit la jeune voyageuse dans sa course ; elle essaye de s'y soustraire par des efforts désespérés ; mais c'est en vain. La neige tombe de plus en plus épaisse... Les ténèbres augmentent, il est nuit, le froid devient plus mordant, les membres se roidissent et s'affaissent dans cette longue nuit d'hiver sans fin ; elle entend des voix plaintives à l'Orient et à l'Occident, les voix de la nature mourante, de l'humanité désespérée ; elle voit la vie avec toute sa douleur, son amour, ses espérances, sa prière, enterrée vivante dans la neige, sous des couches croissantes de glaces. Le ciel est sombre, nulle part un cœur, un regard. Tout meurt, ou plutôt tout est mourant, excepté la douleur. ”

Quelles tempêtes s'abattaient sur cette âme sensible ? Peut-être toutes ces images de la tourmente, inspirées par la nature sombre du Nord, doivent-elles signifier qu'un trop grand calme régnait autour de la jeune fille à l'imagination ardente. Elle s'était préparée à l'onction, à la lutte, à la vie enfin, et l'occasion de montrer sa vaillance ne se présentait pas. Mlle Bremer exerça pendant plusieurs années les fonctions d'institutrice dans un pensionnat. Il dut arriver que les forces qu'elle avait accumulées pour un combat romanesque, laissées sans emploi, se retournèrent contre elle-même. Le nez “ rouge et gonflé, ” don fatal ! me revient ici à la pensée. Oui, malgré la discrétion de l'auteur, de la femme, devrais-je dire, je crains bien que les rêves de la jeune fille ne se soient heurtés à la réalité froide et positive.

Je suis confirmé dans ma supposition par une apostrophe à ses jeunes lectrices que je rencontre au beau milieu d'un roman de Mlle Bremer, *les Voisins* :

“ Vous qui n'avez récolté jusqu'ici que dans le pays du roman votre connaissance de la vie et des hommes, vous qui, à votre entrée dans le monde, attendez avec une sorte de gaieté sinistre que le monde s'occupe de vous, comme le papillon de la rose, ou comme l'araignée du moucheron, je vous adresse quelques mots :

“ Soyez calmes, le monde n'est pas si dangereux qu'on le dit ; l'espèce humaine est trop préoccupée de son ménage, et vous pourrez faire l'expérience qu'elle ne s'inquiète pas plus de vous que de la lune, et quelquefois encore moins. Vous vous préparez, jeune fille de dix-sept ans, à résister aux tempêtes de la vie ; hélas ! vous aurez probablement à lutter davantage contre son calme. ”

* Préface des *Voisins*.

Dans sa préface des *Voisins*, Mlle Bremer poursuit ainsi ses confidences presque involontaires :

“ Des années, dit-elle parlant d'elle-même, se sont écoulées, et un grand changement s'est opéré en elle. Ses yeux longtemps obscurcis brillent maintenant d'une félicité inexprimable, elle est pour ainsi dire ressuscitée à une nouvelle vie. D'où provient cette métamorphose ? Les rêves de la jeunesse se sont-ils réalisés ? Est-elle devenue une héroïne ? A-t-elle joui du triomphe de la beauté, de l'amour ou de la gloire ? Non, les rêves de l'enfance se sont dissipés comme le mirage sur l'océan ; la jeunesse est passée pour toujours, et cependant elle est jeune de nouveau ; son âme est sortie de la tombe, et sur sa nuit a été prononcé un “ que la lumière soit !... ”

“ La nuit du découragement est passée pour toujours. Oui, elle est passée, mais ses fruits restent. Comme ces fleurs qui s'ouvrent seulement la nuit, c'est aussi durant les heures de l'obscurité ou d'une grande douleur, que l'âme de l'homme s'ouvre véritablement à la clarté des étoiles éternelles.”

Il y a quelque part, dans les livres de Mlle Bremer, la justification des nombreux emprunts que je fais à ses ouvrages : “ Les écrits d'un auteur, dit-elle, sont des parties de sa biographie, qu'il le veuille ou non. ” Et elle en est si bien persuadée, qu'elle dit encore en parlant des changements que font les auteurs à leurs livres, en vue de les rendre meilleurs : “ Pour moi, je n'en ferai jamais aux miens, même en y voyant des défauts qu'il me serait facile de corriger ; car lorsqu'un auteur vit et écrit pendant une longue suite d'années, ses ouvrages composent une histoire de son propre développement, à laquelle il ne faut pas toucher, et qui est toujours destructive pour lui, comme pour les autres. ”

Mlle Bremer avait une trentaine d'années quand elle publia le premier volume des *Tableaux de la vie quotidienne* (*Teckningar ur Hvardagslivet*), bientôt suivi par une deuxième série d'études du même genre. L'écrivain suédois, en outre de ses romans, a donné quelques intéressantes relations de voyages. En 1849, elle partit seule pour les Etats-Unis, où elle devait séjourner deux ans. Après quelques années passées dans le deuil, — la sœur de Mlle Bremer était morte un peu avant le retour de celle-ci en Suède, — Mlle Bremer entreprit de nouveaux voyages dans le midi de l'Europe et de l'Orient. Elle se reposait au milieu des travaux intellectuels de ses nombreuses pérégrinations dans l'ancien et le nouveau monde, quand la mort est venue arrêter sa pensée et glacer sa main, il y a quelques mois à peine.

Tous ceux qui ont connu personnellement Mlle Bremer, ou qui par une lecture assidue de ses livres ont appris à la deviner, aiment dans cette femme, au génie essentiellement féminin, chose rare dans notre temps, la

sensibilité exquise, l'expérience de la raison et du cœur, et l'enjouement perpétuel. Elle avait une singulière fermeté de caractère. Ses voyages à travers les mers, dans les contrées de l'Amérique non encore conquises à la civilisation, en Asie, le prouvent bien. Ce n'était point du reste par une curiosité frivole qu'elle se mettait en route à un âge où le repos l'attirait : elle voulait acquérir de plus solides connaissances afin de pouvoir ainsi être plus utile à la cause de l'émancipation de la femme, et particulièrement de la femme suédoise, pour laquelle il y avait vraiment beaucoup à faire.

Les romans de Mlle Bremer les plus lus en France, sont les suivants : *Les Voisins, le Foyer domestique, les Filles du Président, la Famille H....., un Journal, le Voyage de la Saint-Jean, Guerre et paix.* Ces romans ont été traduits par Mlle du Puget. Le dernier a aussi été traduit par M. Cohen en 1847, et par M. Villeneuve en 1849. A ces ouvrages il faut ajouter les suivants, moins connus ou non traduits encore : *Hertha*, dont nous devons à M. Geoffroy une traduction élégante, *Nina, en Dalécarlie, la Vie Fraternelle, le Réveil-matin.* Les voyages forment une partie importante de l'œuvre de Mlle Bremer, ce sont : *la Vie au Nord* (1849), *le Voyage au milieu de l'été, la Vie de Famille dans le nouveau monde* (3 vol. traduits par Mlle du Puget,) et les relations des *Voyages en Suisse, en Palestine, en Turquie et en Grèce.* De ces relations il n'a paru jusqu'ici que quelques parties. Encore est-ce un abrégé. Espérons qu'après nous avoir fait largement goûter le charme des œuvres d'imagination de Mlle Bremer, on nous permettra de la bien connaître comme voyageuse, de lui assigner comme telle une place à côté de Mme Pfeiffer, de Mme Hommaire de Hell, et de Mesdames Tinné.

—*Le Contemporain.*

(A continuer.)

COURAGE ET CONSOLATION

DE FEMMES ET DE MÈRES CHRÉTIENNES.

(Voir page 193.)

Elles doivent être fières aussi, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, ces femmes courageuses qui sont allées à Rome se dévouer au service des blessés et des malades.

La Belgique a la gloire de n'être pas restée en arrière de la France

dans cette pléiade de généreuses infirmières. Mme la comtesse de Limminghe, fille de M. Barthélemi Dumortier, membre de la Chambre des Représentants, était partie pour Rome au commencement des hostilités, accompagnée de son mari, M. le comte Léon de Limminghe, frère du comte Alfred qui fut blessé à Castelfidardo et ensuite lâchement assassiné à Rome.

On écrivait de cette ville, le 18 novembre dernier, au *Journal de Bruxelles* : " J'avais bien raison de m'écrier, il y a quelques jours, que nous vivions dans une atmosphère tout inondée de clartés célestes. Hier soir, une de vos compatriotes, Mme la comtesse de Limminghe, qui, depuis qu'elle est à Rome, passe sa vie au chevet des blessés comme l'ange de la consolation et de la charité, a eu une audience du Pape. Elle lui a raconté la mort du zouave Lalande, de Nantes, à laquelle elle venait d'assister, mort sainte et édifiante comme celle de la plupart des volontaires pontificaux. Pie IX l'a écoutée avec une émotion qu'il laissait déborder de son âme, s'est enquis de l'état des blessés et lui a remis pour eux des chapelets, des médailles et des livres. Et comme la comtesse ne se retirait pas : " Ma fille, lui a dit Sa " Sainteté, vous avez encore quelque chose à me demander ? — Oui, " Saint-Père, quelque chose qui me tient encore plus fortement à cœur. " Il y a à l'hôpital militaire un carabinier suisse qui se dit protestant, " qui déclare avoir promis à son père, en s'engageant, de vivre et de " mourir protestant, et qui refuse obstinément de se convertir. Les " Sœurs et les aumôniers ont épuisé toutes leurs supplications, mais en " pure perte. Saint-Père, priez, et Dieu exaucera votre prière ! " Le Pape, à ces mots, a levé les yeux au ciel et a prié. Son visage était comme transfiguré par l'extase... Puis, abaissant ses regards sur Mme de Limminghe, qui s'était agenouillée, il lui dit : " Allez, ma fille, " Nous avons prié. Dieu fera le reste. " Et, en effet, le carabinier est mort, cette nuit, après avoir demandé lui-même à abjurer le protestantisme et reçu les sacrements. Je raconte ce que des personnes graves, dignes de foi et très bien informées, ont raconté elles-mêmes. Toute la ville s'entretient de cet événement. Sans me prononcer sur le rapport qu'il peut y avoir entre la prière et la conversion du carabinier, je puis vous dire, ce me semble, que c'est là un fait *bien extraordinaire*.

Une fois Nérola reconquis aux cris de *Vive Pie IX* ! les troupes se sont répandues dans le village. Des zouaves, passant devant une maison fermée, ont frappé à la porte ; et, comme on tardait à répondre, ils ont frappé plus fort. Quel a été leur étonnement, en voyant paraître sur le seuil une dame à la taille élancée, vêtue de noir et d'une rare beauté, de cette beauté que donne la vertu unie au courage chez la

femme. Il ne manque pas un seul trait de grandeur et de sainteté au tableau de ce qui se passe aujourd'hui sur ce lambeau de terre disputé au Vicaire de Jésus-Christ. "Que voulez-vous, messieurs ? a demandé cette dame. Il n'y a ici que vos camarades blessés ; on a bien voulu les confier à mes soins." C'était Mme Stone-Bidulph ; c'était la charité catholique sous la figure la plus aimable, sous le vêtement de la femme du monde, cette charité qui surmonte les fatigues, brave les périls, s'élève au-dessus des timidités et des faiblesses du sexe, ou, toujours digne d'elle-même, sait voir Jésus souffrant partout où un homme souffre.

"Après le combat sanglant de Monte-Libretti, où 31 zouaves sur 96 ont été mis hors de combat, Mme Stone, ayant su que les garibaldiens, dans leur fuite, avaient emporté quelques-uns de nos blessés à Nérola, était accourue seule au camp des garibaldiens. Elle s'était présentée aux deux fils de Garibaldi, Menotti et Ricciotti, avait obtenu d'eux de rester seule au camp auprès des zouaves, de faire venir un médecin ; mais cela ne suffisait pas : il fallait un prêtre. Menotti montra la plus grande condescendance et finit par promettre. "J'ai besoin que vous juriez," avait dit Mme Stone. Et Ricciotti le jura, et expédia à Monte-Rotondo un exprès chargé de télégraphier la demande à Rome.

"Les Italiens ont été moins condescendants et moins polis dans leurs procédés à l'égard de cette femme énergique. Menotti Garibaldi ayant fait un mouvement, Mme Stone voulut tenter d'opérer sa retraite, et, pour abréger sa route, traversa un bout du territoire italien. Elle fut reçue aux avant-postes par les soldats italiens avec force injures dégoûtantes, et ses blessés furent grossièrement insultés. On voulut la retenir prisonnière, et, comme elle est fort énergique, elle excipa de sa qualité d'Anglaise, menaçant des consuls et de l'ambassadeur anglais. Cette menace réussit ; mais les blessés furent dépouillés de leurs montres et effets, indépendamment de leurs mauvais traitements. Cela n'a pas besoin de commentaires ; un peuple qui commet de pareils actes est condamné d'avance par l'opinion publique, et se place lui-même au ban de l'humanité.

"Ricciotti a adressé à Mme Stone-Bidulph une lettre très polie, dans laquelle il supplie l'héroïque dame anglaise de lui envoyer les noms et l'état des blessés garibaldiens en cure dans les hôpitaux de Rome. Ces blessés étaient nombreux et répartis dans divers établissements de la ville.

"Le Saint-Père a envoyé à Mme Stone-Bidulph un magnifique tableau, en témoignage de sa haute satisfaction pour le dévouement dont elle a fait preuve dans toutes les rencontres récentes. On a vu

sans cesse cette femme chrétienne demeurer impassible au milieu du feu, tout occupée à relever les blessés et les morts."

L'*Univers* a extrait ce qui suit d'une lettre écrite de Rome, le 13 novembre, par l'une des généreuses dames chrétiennes qui se sont vouées au service des blessés :

" Quant à moi, Dieu merci ! j'ai pu m'engager, et je savoure un *parfum de Rome* que vous ne connaissez pas. Je suis infirmière. Je passe mes journées, de huit heures du matin à quatre heures et demie du soir, à l'hôpital. Nos blessés sont admirables là comme à la bataille, Ils m'appellent *ma sœur*, et ils ont bien raison. Je n'aimerais pas davantage mes frères.

" Les blessures sont horribles ; il faut faire beaucoup d'amputations qui ne préviennent pas toujours la mort. Je viens de quitter avec regret un pauvre Suisse à qui une balle a traversé le poumon. Il ne sera plus là demain. Il me disait : " Le ciel, *ma sœur*, le ciel !..." Et avec quel accent de foi !

" Un autre, qui est administré, n'a pas encore parlé depuis qu'il est à l'hôpital. On le soutient avec un peu d'eau et de vin. Hier, après l'avoir cru mort, il me parut faire effort pour dire quelque chose. J'approchai mon oreille, et je distinguai quelques mots de l'*Ave Maria*. Sauf en cette occasion, il n'a remué les lèvres que quand j'y ai posé le pied du crucifix. Je pourrais remplir une longue lettre de traits semblables.

" Le Saint-Père est venu ; il pleurait à chaudes larmes près de ces deux martyrs. L'un d'eux me disait : " *Ma sœur*, malgré mes deux blessures, je courrais dans le feu pour lui." Je voudrais vous peindre cette bienfaisante douleur, ces élans, ces frémissements sacrés, cet amour. Le Saint-Père a visité aussi quatre blessés garibaldiens, qui sont au rez-de-chaussée. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas donné une marque de regret ni de respect ? Le bon Saint-Père les a bénis, plus affligé de leur dureté que des nobles blessures de ses enfants fidèles.

" J'ai vu l'hôpital des garibaldiens. Quel spectacle différent ! Il y en a de qui l'on peut espérer quelque chose, de pauvres aveuglés ; mais beaucoup ont bien l'air d'être la descendance directe du mauvais larron. Ne comprenant même pas la charité chrétienne, plusieurs s'imaginaient qu'on leur montrait de l'intérêt par sympathie pour leurs opinions. L'un d'eux le fit voir en répondant à un visiteur particulièrement affectueux. " Vous vous méprenez, lui dit son visiteur ; " je suis un curé de Rome." Le malheureux venait de dire qu'il aurait voulu tuer tous les curés de Rome. Il est resté tout saisi. D'autres disent qu'ils n'en veulent pas au Saint-Père et qu'ils ne se sont battus que

pour l'*Italia una* ; ce sont les politiques ou les illuminés ; mais le gros est de franche canaille, comme les actes l'ont assez fait voir.

“ A-t-on bien loué les Hollandais ! Ce sont de solides catholiques et de solides soldats, et qui n'ont pas l'air de s'en douter. L'un d'eux, à Mentana, reçut presque au même instant trois balles dans la poitrine ; il posa son doigt sur le premier trou et dit : *Au nom du Père !* sur le second trou : *Au nom du Fils !* sur le troisième : *Au nom du Saint-Esprit !* et il mourut. Le voyez-vous entrant dans le ciel, voyez vous les anges saluant ses plaies et adorant la divine Trinité ainsi écrite sur cette poitrine rayonnante !

“ Vous savez comme Garibaldi a filé ; vous n'en avez pas été bien surpris. Vous savez leurs méfaits, leurs sacrilèges, leurs profanations brutales et bestiales qui ne se peuvent dire. Pauvre civilisation, si fière, et qui nourrit de telles hordes ! Garibaldi a été obligé d'en faire fusiller plusieurs. On dit qu'il en a tué un de sa main, et que c'est à ce prix qu'il a pu dompter une indiscipline qui l'épouvantait pour lui-même.

On frémit à la pensée de ce que serait devenue Rome dans la main de ces possédés. Les Romains l'ont bien senti ; c'est pourquoi rien ne peut donner une idée des transports de joie et de reconnaissance qui ont salué la rentrée des troupes victorieuses. C'était vraiment la paix qui rentrait dans ces murs effrayés. On respire, on prie, on est heureux. Je vous laisse à penser si les zouaves sont contents, et si l'esprit français s'en donne. Du reste, il n'a pas cessé. A l'embarcadère du chemin de Rome à Tivoli, on criait, en français : “ Messieurs les voyageurs “ pour l'autre monde, en voiture !”

“ Tout n'est pas fini, cependant. On sent quelque chose dans l'air. Trop de preuves de perversité féroce ne permettent pas de croire que les méchants soient convertis. On parle d'hommes déjà pardonnés plusieurs fois, qu'il a fallu arrêter de nouveau ; on découvre tous les jours quelques traces de la machine infernale qui était disposée pour faire sauter en quelque sorte Rome tout entière.

“ Avez-vous remarqué que l'explosion de la caserne Serristori a tué plus d'hommes que les garibaldiens n'en ont fait tomber dans toute la bataille ? Encore ça été un coup manqué ! On devait faire sauter la caserne des Antibiens, le cercle des officiers, d'autres lieux de réunion encore. Il est affreux de penser que de telles choses sont révélées, et que le monde ne pousse pas un cri d'horreur. J'ai vu les armes que l'on a découvertes ; il y en a de terribles et en quantité, des baïonnettes à quatre lames, d'ignobles coutelas de boucher, des bombes à mettre dans les fusils et dont l'effet doit être de disperser en morceaux le corps qu'elles atteignent.

“ C’est bien le propre de l’enfer de chercher à faire d’inguérissables blessures et de dégrader le combat à n’être plus qu’un assassinat immense. Il y a des gens qui font cela et qui élèvent leurs enfants pour le faire. Lorsqu’on a dit aux petits enfants de la femme du Transtévère que leur père et leur mère étaient tués, ils ont répondu : “ Ma mère nous a toujours dit qu’il vaut mieux mourir le stylet “ que le chapelet à la main !... ”

“ Oh ! quelle fortune d’être du côté de la croix ! ”

Nous pourrions citer d’autres faits encore. A ces héroïnes de la foi et du dévouement, nous joindrons surtout la comtesse Bernardini, dont il sera fait mention dans un autre article.

Après avoir considéré le courage et la consolation de ces femmes et de ces mères chrétiennes, nous dirons avec Mgr. Landriot, évêque de La Rochelle * : “ La piété seule peut enseigner cet esprit d’abnégation et de sacrifice qui s’immole au devoir, et qui rend tellement heureux en s’immolant, que le devoir le plus difficile semble ne pas coûter. Faites les plus beaux calculs inspirés par la raison, lisez les plus beaux romans sur les plus nobles caractères de femme, puis mettez-vous à l’œuvre, vous retrouverez la nature, et avec elle l’égoïsme, la vanité, l’amour-propre, et, par conséquent, l’oubli des autres, la susceptibilité, l’aigreur et l’irritation. ” — Précis historique.

— *Précis Historiques.*

L’ART INDUSTRIEL

ET

LE MOBILIER MODERNE.

L’homme, arrivé à un certain degré de civilisation, s’est appliqué à réunir autour de sa personne des objets créés en vue de ses besoins, façonnés selon ses goûts et destinés à suppléer à l’imperfection relative de ce corps auquel il a sans doute été refusé une protection et une défense suffisantes, mais qui a obtenu la plus magnifique compensation, l’intelligence. Chaque âge a eu ses meubles propres, chaque époque a imprimé aux produits de cette intelligente création un caractère utilitaire et artistique indélébile. Ces meubles, rares aux premiers âges et limités aux objets qu’exigeait la plus stricte nécessité, se sont bientôt,

* *La Femme pieuse*, t. II. p 110.

sous l'influence toujours croissante de la civilisation, développés comme nombre et comme importance pour arriver enfin, sous le nom moderne de mobilier, à une variété telle que l'énumération et la description en deviendraient difficiles. Leur caractère utilitaire a dès lors cédé le pas à l'agrément de l'aspect; la forme a primé le fond; l'industrie s'est bientôt soumise à l'art. De nos jours mêmes, cette branche importante de production, décorée du nom d'industrie artistique, a échangé ce nom contre celui d'art industriel.

C'est au point de vue exclusif de l'art que nous nous proposons, dans cette rapide étude, de considérer le mobilier moderne. Et par l'expression de mobilier, nous n'entendons pas signaler ces meubles de luxe, précieux dans la matière, rares dans l'exécution, accessoires obligés de somptueux palais ou de riches demeures, souvent même spécimens coûteux et improductifs appelés à briller au premier rang dans les splendeurs éphémères d'une exposition pour aller bientôt après s'enfouir dans les magasins du producteur. Notre intention est de nous occuper surtout de ces objets usuels, compagnons du foyer domestique, accessoires intimes du ménage, qui nous entourent et nous servent, riches ou pauvres, dans notre vie de chaque jour, et qui, mieux que tout autre historien, dévoilant avec tant de vérité le caractère artistique et moral de leur époque, ont offert de tout temps, et surtout de nos jours, un curieux et fécond objet d'étude. Cuvier, avec une seule vertèbre, ou un os infime provenant d'un animal de l'époque quaternaire, pouvait reconstruire l'animal en entier et déduire de cette reconstruction idéale l'état des terrains, de la flore, du milieu dans lequel il avait été appelé à vivre; de même l'on retrouve plus facilement le sens artistique d'une époque par l'examen des modestes objets usuels répandus chez tous, que par la vue de ces objets de luxe, rares curiosités formant l'apanage d'une partie bien restreinte d'une société. Créés par la fantaisie et la mode, ils ne pourraient nous donner, le plus souvent, qu'une idée fausse ou erronée du niveau auquel était arrivée la diffusion de l'art dans une telle société.

Choisissons donc de préférence les objets les plus usuels, afin de découvrir tout d'abord comment les anciens les traitaient, comment la Renaissance les a compris à son tour; comparons avec nos productions modernes toutes ces richesses que les musées, aussi bien que les collections particulières si répandues de nos jours, nous ont précieusement conservées, signalant quand nous les rencontrerons les causes de dégénérescence du goût comme les remèdes qu'il faudrait employer pour ramener au niveau de l'antiquité ou de la Renaissance, niveau déjà atteint par certains meubles de luxe, une production industrielle si intimement liée au goût et à l'art.

I

Nous parlions de l'art et du goût. Est-il juste tout d'abord de confondre, comme on le fait aujourd'hui, deux expressions si distinctes ? Une œuvre de goût est-elle nécessairement une œuvre d'art ?

L'art a un caractère indélébile, universel : il a été pendant les âges passés ce qu'il sera encore dans l'avenir, le résumé des règles sous lesquelles l'homme, arrivé au plus haut degré de civilisation, a cru devoir faire rentrer toutes les productions de l'esprit et de l'intelligence. Il est de tous les pays, prenant les formes les plus diverses, les plus multiples. Mais tout en se développant au milieu des modifications de détail les plus variées, il s'astreint à des règles générales invariables et infranchissables. Ces règles consistent, par exemple, dans l'unité générale du sujet ; dans des oppositions de détail savamment conçues, de manière à mettre en relief le point important, à éteindre, à voiler au contraire la partie qui doit moins attirer les regards ; dans la subordination des accessoires au principal ; dans une concordance enfin de toutes ces parties opposées qui fait qu'au milieu de cette diversité, de ces oppositions si indispensables pour éviter la monotonie, l'unité loin d'être rompue, est au contraire reliée par l'idée que tout grand artiste laisse planer sur son œuvre entière. Unité de conception, diversité de détails, concordance, équilibre de toutes ces parties entre elles, voilà déjà une portion des règles générales élémentaires qui constituent l'art.

Le goût, au contraire, est aussi fugitif que l'art est immuable. Le siècle, l'année, l'heure même, la disposition des esprits, ou les événements ambiants, donnent naissance à l'actualité, à la mode d'un jour, bientôt abandonnée pour reparaitre plus tard avec toutes les modifications que la folie elle-même, la marotte multicolore en mains, impose à nos ajustements, à notre mobilier, aussi bien qu'aux œuvres d'art elles-mêmes, qui ne peuvent échapper au torrent. A la place de règles fixes, de données invariables, la fantaisie et la mode imposent seules leurs règles fugitives à l'œuvre de goût. Un pas de plus encore dans cette voie d'exagération, et l'œuvre de goût prend le nom de sa marraine ; elle devient la *fantaisie* : bizarre et incohérent assemblage de lignes ou de couleurs diverses, qu'un jour de l'année a vu naître, et qui, déjà passée le soir, ne sera plus le lendemain qu'une vieilleries reléguée aux gémonies de la mode.

Cette distinction apparaît même dans les œuvres magistrales des maîtres. En sculpture, l'art se décèle complet dans les marbres que nous a légués la Grèce ou Rome, tels que les *athlètes*, le *Gladiateur*, la *Vénus*, le *Laocoon*, l'*Apollon* ; ou les œuvres de la Renaissance, tels que *Moïse* ou les tombeaux de Médicis. Le goût, au contraire, produit cette

marqueterie des marbres colorés du Bas-Empire, ou les statues du Bernin sur le pont Saint-Ange et la place Navone à Rome, statues dont les mouvements désordonnés et les draperies voltigeantes sortent de tous côtés de leur base.

En peinture, le divin Raphaël conserve cette savante unité de composition dans toutes ses œuvres, aussi bien dans ses *Vièrges* immortelles, dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, dans son *École d'Athènes*, dans sa *Transfiguration*, que dans les plus petits tableaux de chevalet — la *Création du monde* du palais Pitti. — Il atteint aux sommités de l'art. Rembrandt, dans un autre ordre d'idées, trouve dans la magie de sa palette éblouissante, et le secret du clair-obscur — comme dans la *Ronde de nuit d'Amsterdam* — le grand art de l'unité, arrivant ainsi à produire une œuvre d'art dans un genre et au milieu d'une école secondaire. Dans cette même école hollandaise, Jean Breughel oublie l'unité dans la diffusion microscopique des accessoires. Rubens sacrifie la composition à la prodigieuse fécondité de son pinceau : son *Jugement dernier* de Munich s'écarte déjà du grand art. L'école espagnole, et Murillo en tête, dans la *Cuisine des anges*, par exemple, arrive à un oubli de tout sentiment religieux et artistique par l'absence d'unité et surtout par l'abus de la religion s'appliquant aux détails les plus matériels de la vie. Citerons-nous enfin l'école vénitienne, si admirable cependant de coloris ? Le luxe des ajustements et des étoffes de brocart et de soie fait une telle irruption dans les ateliers des Titien, des Tintoret, des Paul Véronèse, le sentiment du grand art est tellement émoussé que ces grands artistes sacrifient au goût et à la mode. Nous ne parlerons pas de cette singulière *Piscine probatique* de Venise, mais simplement des *Noces de Cana*, contenant au milieu d'une diffusion générale de lumière, tous les ajustements du quinzième siècle, et même les nains et les fous, ornements obligés de toute cour qui se respectait. Ces grands artistes faisaient un tel sacrifice au goût, à la mode, qu'ils sortaient presque du domaine de l'art.

Pour les objets usuels eux-mêmes, nous retrouvons ces mêmes distinctions. Pour les vases de poterie, par exemple, la forme la plus parfaite est celle de la coupe grecque, et son imitation de la grande Grèce, telle que les tombeaux d'Italie nous en ont légué de si gracieux spécimens. La valve surbaissée, évasée, à galbe gracieux, s'appuyant sur un pied svelte et léger, brille par la seule pureté de sa forme. Nous voyons au contraire, sous Louis XV, l'art céramique recourir, pour trouver une nouveauté, au renversement des principes antiques et créer, dans ce but, des vases pansus, à courbe disgracieuse, à pieds lourds et bas, cherchant par une recherche extrême d'ornementation à voiler la forme elle-même. L'œuvre de goût s'est ici éloignée de l'œuvre d'art.

Bien qu'il puisse peut-être paraître étrange, exagéré même de recourir, comme nous venons de le faire, aux exemples de Phidias ou de Raphael pour juger un simple vase, nous croyons, dans une question où l'art est un, aussi bien pour les œuvres qui resplendent au sommet que pour celles qui se groupent modestement à la base, qu'il est utile au contraire de bien signaler l'erreur dans laquelle on tombe lorsque l'on confond l'œuvre éphémère de goût, avec l'œuvre d'art, toujours vraie, toujours belle. Mais, dira-t-on, n'est-ce pas là une exagération appliquée à des meubles ? Qu'importe même que nos objets usuels soient grossiers, si nos meubles d'apparat, offerts seuls à la vue de visiteurs, satisfont le goût ? Est-il donc si nécessaire de faire d'une question d'ébénisterie, de serrurerie ou de vaisselle, une question d'art ? La question a, au contraire, son importance, car elle dénote une aspiration générale vers le beau, une vulgarisation de la forme, de la couleur, qui ouvre l'esprit d'une nation à la compréhension des chefs-d'œuvre décoratifs. Quelles sensations peut éprouver l'homme vivant sous la tente primitive, entouré d'objets usuels grossiers, l'Arabe, par exemple, pour prendre un des types les plus élevés de la race humaine, transporté devant un chef-d'œuvre de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphael ? Nulles, sans aucun doute. Devant les merveilles de l'art aussi bien que de notre industrie mécanique moderne, il reste froid, impassible. Serait-ce qu'il se renferme, comme on le dit fréquemment, lui homme libre du désert, dans un hautain et orgueilleux mépris de la civilisation ? Nullement ; la raison de cette impassibilité, c'est que son esprit, non préparé à l'intelligence des productions inconnues, ne saisit ni la grandeur du but, ni la beauté de l'œuvre. Nous ajouterons que les hautes questions d'art dominent toutes les productions de l'art industriel. Croit-on, par exemple, que pour arriver à produire un de ces précieux cabinets sculptés qu'on admire au musée de Cluny, il ne soit pas nécessaire d'être architecte pour concevoir le plan d'ensemble, l'harmonie des lignes, l'équilibre des proportions ; statuaire pour inventer et modeler ces charmantes figurines et savoir faire ressortir leurs élégantes proportions au moyen d'une ornementation qui, sans les écraser, leur serve de cadre élégant ; sculpteur pour les exécuter et les entourer de ces fins ornements ; peintre enfin, pour avoir le sentiment du coloris et harmonieusement mélanger les marbres, l'ivoire et l'ébène au ton uniforme du chêne. Le producteur d'une telle œuvre ne peut être qu'un grand artiste, et le possesseur d'un tel meuble doit être un amateur éclairé des arts, apte à reconnaître et à apprécier tout autre chef-d'œuvre.

Transportons-nous donc dans le musée de Naples, si riche en dépouilles de Pompéi, d'Herculanum et des tombeaux d'Étrurie, con-

tenant à lui seul neuf mille objets usuels en verre ou terre cuite, et plus de treize mille petits bronzes ; visitons le musée du Vatican, véritable sanctuaire du mobilier antique ; ne dédaignons pas même de fouiller le mont Testaccio, accumulation des terres cuites brisées chez les potiers de la Rome antique ; arrêtons-nous enfin à notre musée du Louvre. Nous y voyons les bronzes et les poteries les plus divers. Parmi les bronzes, choisissons deux genres : les plats ou bassins et les objets culinaires. Comme composition d'abord, quelle recherche, quel choix d'ornements dans ces bassins entourés de perles en relief ou d'enroulements gracieux, dans ces volutes qui accompagnent la naissance de l'anse ou du manche sur la surface ronde du bassin, dans ce manche lui-même terminé presque généralement par une charmante figure de cariatide, homme ou femme, quelquefois hermaphrodite, dont les bras élevés au-dessus de la tête servent d'accompagnement, comme de point de jonction à la courbe du bassin avec la ligne droite du manche. Cette balance encore, dite *romaine* qui sert à peser la nourriture, est artistique dans toutes ses parties : admirons ces chaînes fines et régulières, cet ornement terminal du fléau, ce poids lui-même qui se transforme en une charmante figurine d'un modelé fin et délicat. Pour les cuillers, même préoccupation artistique : une tête de bélier forme l'extrémité du manche, sur lequel court un ornement décroissant de perles, entouré de filets délicats ; voilà pour la composition. Quant à l'exécution, la ciselure est à la hauteur du modelé. On ne sent pas le surmoulé. Tout est fin, fouillé, comme pour la ciselure d'un bijou. Parlerons-nous même du simple cortina, du chaudron au profil élégant, aux anses et attaches si bien dessinées et terminées en cols de cygnes ; ou encore du modeste ustensile de cuisine (*trux*) destiné à recueillir l'écume de l'ébullition en laissant filtrer le liquide, et dont les trous tracent de charmantes étoiles entourées de grecques élégantes ; des moules à pâtisserie, enfin, avec des figures de lièvres, de poules finement repoussées ? Partout ce sentiment et ce goût de l'art si naturel aux anciens se manifeste jusque dans ces modestes ustensiles ; partout, jusqu'au plus infime degré de cet usuel mobilier, nous trouvons, suivant l'expression d'Homère, "... l'airain qui, sans le secours du feu, s'arrondit et se forme sous le marteau, d'après tous les principes de l'art."

Des bronzes, passons à la céramique, aux amphores élancées contenant le vin ; aux patères, vases de libations ou des funérailles, armées d'un manche au fin modelage ; aux calices des festins surtout à ces délicieuses coupes au pied léger, au galbe distingué, invention de la Grèce modelée sur le sein même d'une vierge royale, d'un grain d'argile très-fin, sans autre ornement qu'un brillant vernis, et dont l'élégante

simplicité fait encore ressortir la beauté de la forme. Voici, enfin ces innombrables poteries et figurines et à forme essentiellement artistiques, auxquelles on a indistinctement donné le nom d'étrusques : œuvres de simples potiers de la Sabine, de la Grande-Grèce ou de Campanie ; ces vases de Nola, entre autres, dans lesquels on ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou de la pureté ou de l'élégance de la forme, ou de la sûreté du pinceau ou plutôt de la pointe qui traçait d'un trait si vivant, si ferme, si savant de la forme humaine, ces nombreuses scènes tantôt héroïques tantôt bouffonnes qui s'enroulent autour des modestes coupes de terre, sachant même, chose rare dans les tableaux antiques, rendre à main levée la science des raccourcis. L'art, on le voit, en Grèce comme en Italie, n'était étranger à aucun des objets les plus usuels.

Le moyen âge, qui comprend à la fois un sommeil léthargique de plus de cinq cents ans et une renaissance carlovingienne qui, lente à sa naissance, brille du treizième au quinzième siècle d'un éclat précurseur de la véritable renaissance italienne, vient encore nous fournir, en dehors du mobilier si remarquable qui ornait toutes nos églises, de précieux mais trop rares modèles d'ameublement actuel.

De la période léthargique, nous n'avons rien à dire. La barbarie vivait des débris de la civilisation. Le neuvième siècle voit éclore la période romane. Le mobilier suit pas à pas les lignes de l'architecture religieuse. Les précieuses peintures sur vélin de nos manuscrits—qu'on ne saurait trop consulter dans nos bibliothèques—et quelques rares bronzes échappés par miracle à la destruction, sont aujourd'hui les seuls témoins d'un mobilier somptueux dans sa massive structure.

Les traditions byzantines, jointes aux spécimens apportés d'Orient par les Vénitiens, communiquèrent aux meubles des formes épaisses ornées d'incrustation d'ivoire ou de métaux précieux. C'est la belle époque des émaux cloisonnés pour les petits meubles, les miroirs, etc... Le sentiment du coloris et l'harmonie des teintes y est remarquable. L'ameublement de luxe que venaient enrichir, dès l'an 1000, les somptueuses tapisseries de haute lisse dues au travail des moines de Saumur et de Poitiers, devait briller déjà d'un vif éclat. Quant au mobilier usuel, dont nous nous occupons, il était encore dans la plus grossière barbarie. N'était-il pas, du reste, l'image de l'époque ? Qu'avaient donc besoin d'ustensiles recherchés cette noblesse toujours guerroyante et cette haute bourgeoisie en crainte perpétuelle de meurtre et de pillage ? Quelques solides escabeaux, un *foaudesteul* pliant, l'indispensable *bahut*, meuble multiple, tour à tour armoire, table, banc et même lit, des tissus enfin transformant sans peine la pièce principale d'habitation en plusieurs chambres, composaient seuls un mobilier facilement transportable. Q'était-il besoin de luxe recherché à des seigneurs buvant aux

mêmes de vastes bouteilles, coupant sur la table la viande disposée sur les *trancoirs*, larges tranches de pain rôti qui servaient d'unique vaisselle, méprisant enfin complètement l'usage des fourchettes. Il faut arriver presque au quinzième siècle pour voir les convives se servant d'une écuelle... à deux.

Le style roman va disparaître. Le nouveau style ogival entraîne la modification du mobilier. L'ogive apparaît aussi bien aux arceaux des cathédrales qu'aux arcatures des bahuts, des lits ou des dressoirs. Les dentelles de pierre du portail se traduisent en broderies de bois sur la surface de tous les meubles : la rosace qui s'épanouit au-dessus de la porte du temple sert de modèle presque uniforme à la décoration des crédences, bahuts, armoires-retables et sièges que cette époque a produits à profusion. Dans ce genre, le musée de Cluny nous conserve de précieux spécimens de cet art remarquable. Le magnifique dressoir du quinzième siècle (n° 558) peut servir de type à ce genre de meubles. La chaise magistrale au dossier élevé (n° 533) et les coffres divers (n° 611, 612) sont de même époque et de même ornementation ; style religieux appliqué au mobilier usuel. Comme plan, ces meubles rappellent les belles lignes architecturales du style ogival ; comme ornementation, la finesse d'exécution répond à la richesse de composition : la flore de nos jardins, au milieu des rinceaux et des nervures enchevêtrées à plaisir, s'épanouit en mille ornements capricieux et charmants. L'art ornemental, de traditionnel et byzantin qu'il était, se fait nouveau et réaliste : la Renaissance est proche, mais le grand style fait encore défaut. La figure humaine semble honteuse de se montrer : si elle se risque, ce n'est qu'à titre d'accessoire et sous le couvert religieux retraçant timidement et sans aucun art soit un profil en demi-relief, soit un personnage soigneusement dissimulé sous les plis d'un costume monacal, soit enfin quelque scène tirée du Nouveau-Testament *. La figure humaine ou bestiale apparaît encore à titre de caricature réaliste, virulente satire convenant à l'âpre esprit de l'époque. Les sculpteurs de nos magnifiques portails en donnaient les premiers l'exemple, qu'allaient bientôt imiter Michel-Ange lui-même dans son *Jugement dernier* ; comment de modestes *huchiers* du quatorzième et du seizième siècle n'eussent-ils pas fait de même ?

En dehors de la figure satirique, la figure religieuse concourait donc

* Inutile de faire remarquer que s'il se présente par hasard quelque figurine d'un art achevé, elle n'est le produit que d'une interpolation. Ce dressoir, n° 558, par exemple, que nous venons de citer, contient une élégante statuette de Mercure : or, c'est là une œuvre de la Renaissance, simple morceau rapporté au dix-septième siècle, résultat d'une intelligente restauration qu'il serait désirable aujourd'hui de faire disparaître d'un meuble précieux destiné à servir de modèle.

seule à l'ornementation. Rien de plus curieux sur ce point qu'un moule à oublies du treizième siècle (n° 2481) portant, avec la figure du Christ et celles des apôtres, les sujets de la Cène, du Calvaire, de la Résurrection. Mais, répétons-le, le dessin de tous ces sujets est presque toujours d'une regrettable nullité : bien différents, en cela, de la remarquable sculpture religieuse de cette époque, si simple et si *croyante*, telle que nous la révèlent, par exemple, les Vierges sages et les Vierges folles de Strasbourg ou encore la Vierge du petit portail de Notre-Dame de Paris. Même observation pour la serrurerie. Conception remarquable, dentelle d'exécution lorsqu'il s'agit d'ornements, profonde ignorance lorsque le fer a la prétention de traduire la forme humaine. Si nous passons maintenant aux belles tapisseries de haute lisse de Beauvais et des Flandres qui, aux douzième et quatorzième siècles, s'étaient avec une profusion incroyable sur les carrelages ou contre les lambris d'habitations telles que Coucy ou Pierrefonds, nous y voyons le dessin et la peinture traduire la forme humaine habillée avec un rare bonheur de style et de mouvement. Pour ces tissus comme pour les belles étoffes orientales sur lesquelles l'or, l'argent et la soie traçent de brillantes arabesques, le musée de Cluny nous offre encore de précieux vestiges (n° 24' 5-2422).

Quant au service de table, en dehors des palais dans lesquels les vaisselles d'or et d'argent s'exposaient sur des dressoirs à trois étages, il ne présentait encore que quelques rares mais intéressants ustensiles. Pas de fourchettes, il est vrai ; des cuillers et couteaux assez informes ; les *tranchoirs* de pain encore en usage ; quelques rares écuelles d'étain dont l'usage, sinon la forme, rappellent un peu trop la gamelle de nos soldats ; mais déjà quelques plats de faïence à reflet métallique commençaient à faire leur apparition : les verreries de Venise, enfin, fabriquaient déjà de belles et grandes coupes à pied, couvertes d'arabesques en émaux de couleur (n° 2425), travail gracieux et artistique cherchant à reproduire le genre d'ornementation à émail multicolore de l'art limousin dont nous allons parler ; elles fabriquaient encore ces verres, gobelets et écuelles de verre que les galères apportaient en 1394 jusqu'au pays de Flandre, au duc de Bourgogne. C'est aussi du treizième au quatorzième siècle que brillent les émaux à taille d'épargne de Limoges, œuvres que la France, en dehors même des objets religieux si remarquables, ne saurait trop réclamer comme invention nationale ; art remarquable, précurseur, à trois cents ans d'intervalle, de la renaissance italienne. A défaut de la vaisselle d'or et d'argent réservée à la haute noblesse dont elle constituait les véritables trésors, à défaut de la faïence non encore inventée, la société du temps avait recours, pour les bassins à laver (n° 961, 962, 963), pour les chandeliers (n° 982) et

pour les divers accessoires décoratifs, au modeste cuivre rendu pratique et ornemental par maître Jean et autres artistes *limousins*. Dans la première époque, cet art est tout byzantin, mais bientôt il s'attache à la reproduction ornementale de la forme humaine drapée. Comme coloris des émaux et invention des dessins d'ornemens, il y a de beaux modèles de cet art essentiellement français, en dehors même des émaux de basse-taille doublement précieux et par la matière d'or, et par le travail de sculpture, véritables objets d'orfèverie.

Restait à la Renaissance la gloire de donner aux arts la plus vive impulsion, et de retremper les talents et l'inspiration de l'artiste à la source vivifiante de l'antiquité. La figure humaine allait reprendre sa place dominante.

Du moyen âge, passons à la Renaissance. Les deux expositions rétrospectives de 1866 et 1867, le musée de Cluny et le musée du Louvre nous montrent, en fait de bronzes et de faïences, des trésors dans lesquels l'art de la composition, du dessin, de la ciselure et de la couleur arrive à une perfection rare. A l'aide de ces précieux spécimens reconstituons, en ne prenant toujours que les objets les plus ordinaires, l'ameublement d'un simple bourgeois du Limousin ou de l'île de France. A la porte d'entrée notre attention est déjà éveillée. Admirons ce marteau sur lequel Vénus, au torse élégant, aux fines extrémités, appuie ses pieds délicats sur une conque servant de heurtoir, et supportée de chaque côté par deux dauphins, dont les queues vont, en s'élevant, s'enrouler au-dessus de la tête de la déesse. Quel art et quelle grâce dans une telle composition. La porte voit ses ais vigoureux reliés par des peintures qui, concourant à l'ornementation générale, font bientôt oublier leur but utile, pour n'apparaître à l'œil que sous l'aspect charmant d'enroulements et d'arabesques, luxuriante végétation de fer qui vient s'épanouir sur le bois qu'elle protège. Jusqu'aux clous eux-mêmes qui portent les empreintes artistiques et rapides d'un habile ciseau. Pénétrons dans ces salles aux poutres saillantes rehaussées de riches couleurs, sans nous arrêter aux crédences, aux fines sculptures; ne réservons notre attention que pour ces verrous composés de reliefs si purs, pour ces clefs dont l'anneau formé de chimères parallèles s'enlacent dans des ornemens d'orfèverie plutôt que de serrurerie, pour ces vastes chenets italiens, pyramidant avec tant d'art devant l'âtre de cette monumentale cheminée, sur le chambranle de laquelle se joue toute la flore de nos vergers: leur sommet est couronné par un énergique Vulcain aux membres athlétiques, et une charmante Vénus aux formes élégantes, emblématique fiction du feu sous toutes les formes. Voici la salle des repas, au carrelage vitrifié multicolore. Admirons au premier rang, sur ces dressoirs sculptés,

au-dessus de ces sièges dont le dossier élevé rappelle encore la figure humaine accompagnée de riches volutes et de fines sculptures ornementales, simple bois de chêne transformé par le ciseau du sculpteur, ces innombrables plats de faïence d'Oiron, aux fins damasquinages, de Venise aux reliefs élégants, de Castelli aux savantes copies des peintures en renom, de Nevers, chefs-d'œuvre du genre sur ces magnifiques fonds bleus au grand feu, de Rouen aux arabesques si variées. Les émailleurs, à l'exemple des potiers antiques, livraient toutes ces œuvres, avec profusion, à tout habitant, au roi Henri II comme au plus humble bourgeois, en variant dessins et couleurs à l'infini, suivant la fantaisie de son inventif pinceau. Au milieu de cette vaisselle se dresse, svelte dans sa forme, riche dans sa résille d'ornements la belle aiguière du seizième siècle, fièrement campée sur l'ombilic relevé de son brillant plateau. Près d'elle, à ses côtés, s'étaient de beaux plats : l'un du Limousin Léonard reproduisant un dessin de Raphaël, l'autre l'Agénois Palissy tout décoré de ses "rustiques figurines" en relief. Ces merveilleux ustensiles sortaient des ateliers de Limoges, que nous avons vus dès le treizième siècle produire déjà les brillants émaux à taille d'épargne. Cet art français, après avoir été le plus brillant précurseur de la Renaissance, suivait alors l'énergique impulsion de l'Italie ; et les Pénicaut, les Léonard, ces grands artistes limousins transportaient sur les plats, sur les aiguières, sur les coupes des festins (Louvre, n^{os} 183, 187, 188, 263, 264, 411), toutes les riches nudités de l'Olympe païen, ainsi que les compositions raphaéliques de la Farnésine.

Voici encore des salières (Louvre, n^{os} 325, 370) ornées de sujets de l'*Énéide*. Que nous sommes loin déjà des salières de pain du siècle précédent !

Pouvons-nous passer sous silence, dans ce genre de travail, ces beaux chandeliers en grisaille retraçant l'histoire de Ruth et de Booz, au milieu de laquelle se confondent les torses de Neptune et d'Amphitrite ; tant était irrésistible pour l'artiste, cette tentation de s'attaquer à l'Olympe païen ! (n^{os} 320, 321). Puis viennent les couteaux et cuillers comme cette époque savait seule les produire, non en or ou en argent, mais en matière plus simple, en ivoire, en buis ou en fer. Quel art dans ces lames niellées, dans ces manches terminés, non par des têtes de béliers ou des personnages complets, comme à Pompéi, mais par la chimère ou la sirène traditionnelle. Y a-t-il encore rien de plus gracieux, de mieux conçu que cette tête ornementale, base du manche d'une prosaïque cuiller de buis, dont la barbe, comme l'acanthé antique vient enserrer la valve d'enroulements réguliers. Ce n'était pas par la splendeur du métal, mais bien par le génie de la composition et la perfection du travail, que l'artiste cherchait, dans un si modeste moule, à

attirer l'œil du connaisseur.

Ne sortons pas enfin de cette demeure sans remarquer, en passant, devant ce fusil à rouet aux incrustations d'ivoire et aux damasquinages argentés du canon, cette poudrière suspendue à côté : la section d'un bois ramifié de cerf en compose toute l'économie ; mais comme l'artiste a su, par un savant bas-relief, dans lequel Mars, dieu du combat, ressort au milieu d'ornements délicats, dans toute la beauté d'un nu puissant, donner une valeur artistique de bon aloi à une matière si commune, à une forme si primitive.

Nous ne pouvons nous dispenser, tout en l'excluant, de jeter un coup d'œil furtif sur le grand mobilier de luxe. Il était simple chez les anciens. La matière dominante et presque exclusive était alors le bronze savamment ciselé. Tels étaient les lampes, les trépieds, les tables, les sièges, les lits, les miroirs. L'artiste savait allier à une élégante simplicité des ornements d'un goût parfait concordant tous à l'ornement uniforme du meuble. Peu de tissus, pas de draperies sur

murs, mais des fresques artistiques, simples, peintures décoratives dont le sujet principal était toujours la figure humaine et même héroïque, s'élevant par la beauté du dessin et du style—telles que les treize danseuses de Pompéi, le Marchand d'Amours, Briseïs enlevée à Achille—à une haute perfection dans l'art. Comme cadre à ces peintures, des tons éclatants sur lesquels couraient des ornements tantôt à plat, tantôt en relief ; ornements que la Renaissance a si heureusement restitués, et auxquels Raphaël lui-même, aidé de Jean d'Udine et de Pierino del Vaga, a emprunté ses charmants *grotteschi* en stuc des loges du Vatican.

L'art, à l'époque de la Renaissance, après un oubli de plus de dix siècles, exhuma tous ces trésors antiques. Il s'inspira par tous les bronzes, par toutes les sculptures des exemples retrouvés, prenant toujours la figure humaine comme objectif essentiel. A la différence toutefois de l'antiquité le bois fut presque partout substitué au métal, soit à l'état naturel, soit embelli d'incrustations de cuivre, d'ivoire ou de marbre. Les étoffes de soie, les damas, les lampes, les tapisseries de haute lisse vinrent meubler les murailles. Les boiseries s'abaissèrent pour leur laisser plus de place. Les sculptures coururent sur les lambris comme sur les plafonds. Les glaces de Venise chargées elles-mêmes de peintures qui en masquaient les joints nombreux, remplacèrent le métal poli des anciens et vinrent, en s'étalant aux murailles, doubler tout à la fois l'étendue des perspectives, le plaisir de la parure et le développement du luminaire que du haut des plafonds décorés et dorés projetaient ces vastes lustres de cuivre aux volutes enlaccés, ou de cristal multicolore imitant feuilles et fleurs de nos parterres, que les

Flandres, la Hollande et Venise avaient le privilège de produire. Tous les meubles, lits à baldaquin, bahuts, dressoirs, crédences, cabinets, guéridons, sièges se couvrirent de sculptures fouillées en plein bois. La mode, il faut l'avouer toutefois, imprima son cachet malsain à quelques œuvres, et trop souvent, au milieu des créations merveilleuses de goût, de dessin, de modelé, l'œuvre d'art se dénatura, pour devenir œuvre de goût passager, perdant ainsi son caractère par la richesse de l'apparence et l'absence de sobriété et de concordance entre ces ornements accessoires et le plan principal.

(*A continuer.*)

LE COUSIN GABRIEL.

I

Par une claire et radieuse soirée de septembre, un jeune homme descendait la rue principale d'une ville située sur les bords du Rhin, et célèbre par les charmes de ses filles. Il marchait d'un pas rapide, les yeux fixés sur une maison d'apparence élégante, mais ce n'était pas la somptuosité de l'édifice qui attirait ses regards ; là demeurait Cornélic H., la belle des belles, celle à qui, de l'aveu de tous, appartenait la palme de la grâce.

Il venait de débarquer du bateau à vapeur qui remonte le fleuve, et, dans son impatience, il s'était élancé à terre avant tous les autres passagers. Malgré le vent frais du soir, il tenait à la main son chapeau de paille garni d'un crêpe ; les derniers rayons du jour tombaient sur son visage encadré d'une barbe blonde, et empourpré par une animation extraordinaire ; sa cravate flottante semblait encore gêner sa respiration ;

* L'auteur de la nouvelle que nous reproduisons, M. Paul Heyse, a conquis en Allemagne une brillante réputation comme poète et comme romancier. A une imagination riche et féconde, à un rare talent d'intéresser, de tenir la curiosité sans cesse en éveil, non par les procédés mécaniques du roman à sensation, mais par la vérité des situations et des caractères, il joint la sobriété, la netteté, la vivacité française. Sous bien des rapports, il rappelle l'admirable talent de Mérimée. M. Paul Heyse a déjà publié un grand nombre d'œuvres qui jouissent d'une grande vogue de l'autre côté du Rhin. *Le Cousin Gabriel*, l'une des plus récentes, pourra donner aux lecteurs du *Correspondant* une idée de ce talent souple et flexible, si nous avons réussi à rendre la finesse et la grâce de l'original.

il prononçait des paroles sans suite, s'arrêtait tout à coup dans sa course précipitée comme pour reprendre haleine ; en un mot, ses allures étaient si étranges, que plus d'un passant le soupçonnait d'avoir expérimenté avec trop de zèle la qualité des crus des environs. On lui faisait tort ; s'il était enivré, ce n'était pas de vin nouveau, c'était d'un vieil amour, son premier, son unique amour, né en lui pendant les jours insoucieux de l'enfance, et dont le temps avait augmenté la force et la douceur. Mais différentes circonstances avaient contrarié cette tendresse, et le lecteur ne s'étonnera pas de l'émotion du jeune homme quand il saura que, depuis trois ans, quoique son vignoble fût à peine à quatre lieues, il n'avait pas mis le pied dans la rue de son amie.

Arrivé rue du Rhin no. 27, devant la maison qu'il connaissait si bien, il s'arrêta pendant cinq minutes, ayant de trouver le courage de franchir les marches de granit qui conduisaient à la haute porte sculptée. Il considérait les têtes de lion des lourds marteaux de bronze, comme si leurs gueules eussent pu s'ouvrir pour rendre des oracles. Puis, il regarda le balcon, dont la balustrade dorée était couverte de plantes grimpanes. Que de fois il s'y était appuyé ! Il lui semblait, tant ces souvenirs demeuraient vivants dans son cœur, que c'était hier qu'il avait jeté aux enfants réunis devant la maison, des fruits et des gâteaux pris sur la table de famille où l'on célébrait l'anniversaire de la belle Cornélie. Elle avait alors dix-huit ans. " Que fais-tu là, cousin ? lui avait-elle dit en mettant la main sur son épaule. Toujours des folies ; si mon père te voyait ! " — Et il avait répondu : " Les pauvres qui passent ne doivent-ils pas avoir part à notre joie, en ce jour où tu es venue au monde, cousine ? " Elle s'était laissé gagner à son tour, avait pris sa bourse et en avait vidé le contenu sur la foule ; puis, tandis que des acclamations bruyantes sortaient de toutes les bouches, elle avait considéré le tumulte de l'air que prend une reine à son avènement. Pour lui, fier comme un roi, il se tenait auprès d'elle, et l'arrivée du père de la jeune fille, du sévère négociant qui, malgré la fête de ce jour, l'envoyait dans les bureaux pour écrire une lettre pressée, n'avait pu troubler sa joyeuse humeur. Ce n'était pourtant qu'un pauvre commis, qui vivait des libéralités d'une vieille parente ; si Cornélie l'appelait cousin, il n'avait pas le droit de nommer le maître du logi son oncle. La tante qui l'avait élevé n'était pas la sœur du riche marchand, elle ne tenait même à sa famille que de fort loin, et lui, neveu de la bonne dame, était toléré dans la maison pour son zèle et son intelligence, nullement à cause de sa lointaine parenté ou de l'affection visible de sa jeune cousine ; ces deux raisons au contraire l'eussent plutôt fait exclure. Cependant sa gaieté, son air de distinction, ses manières franches, avaient fini par lui gagner même les bonnes grâces de son patron, qui

par-dessus ses lunettes d'or, jetait quelquefois sur lui un regard bienveillant. Grande fut donc la surprise de chacun quand éclata entre eux une rupture aussi soudaine que violente.

Le jeune homme n'avait pas oublié ce triste jour, mais l'amertume en était maintenant noyée dans le flot d'espérances joyeuses qui remplissait son cœur. Il salua le concierge qui le regardait d'un air étonné, puis il monta aussi rapidement qu'autrefois l'escalier où le bruit de ses pas était amorti par un tapis moelleux ; au premier palier, il dut s'arrêter pour reprendre haleine. Un magnifique laurier rose, placé au milieu de plantes des tropiques, répandait un doux et suave parfum ; il s'en approcha, cueillit une fleur, et la mit à la boutonnière de son habit. Dans ce mouvement, ses yeux rencontrèrent une bague ornée d'une superbe émeraude, qu'il avait au petit doigt. Il la portait pour la première fois, et ne pensait pas la garder longtemps, car il la destinait à une main bien chère. Il tourna et retourna le chaton, comme si c'eût été un talisman doué du pouvoir d'évoquer un génie secourable ; mais rien de merveilleux ne venant à se produire, il tira de sa poche un petit peigne pour lisser les épaisses mèches de cheveux qui tombaient en désordre sur son front. Une grande glace, placée derrière les fleurs réfléchissait sa forme élégante et fière, et semblait dire à sa façon qu'un jeune homme de si bonne mine n'avait pas besoin de l'aide des esprits surnaturels.

Il allait gravir les dernières marches, quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser sortir une jeune fille enveloppée d'une mantille de soie et coiffée d'un chapeau. On ne pouvait voir son visage, car elle était tournée vers une femme de chambre à qui elle donnait un ordre. Mais lors même que le jeune homme n'eût pas entendu la voix, cette taille et cette démarche étaient profondément gravées dans son cœur. D'un bond ; il fut en haut de l'escalier :

— Cousine, s'écria-t-il, ne me reconnais-tu pas ?

Elle le regarda et fit un pas en arrière, comme épouvantée par la vue d'un fantôme.

— Mon Dieu, dit-elle, est-ce toi ?

— Mais Oui. Ma chétive personne n'a rien de bien effrayant, je pense ; voyons, rassure-toi, cousine.

En disant cela, il s'efforçait de sourire ; mais sa gaieté disparut bientôt, car, malgré l'obscurité qui commençait à se répandre, il s'aperçut que le visage de la jeune fille était devenu d'une pâleur mortelle, et qu'elle s'appuyait défaillante contre la porte.

Ils demeurèrent quelques instants immobiles en face l'un de l'autre, cherchant une phrase qui pût renouer le fil brisé des entretiens interrompus depuis si longtemps.

—Pauvre cousine, reprit-il enfin, on dirait que tu es prête à te trouver mal! J'ai eu tort de te surprendre ainsi. J'aurais dû me faire annoncer. Mais je ne prévoyais véritablement pas l'impression désagréable que te causerait ma présence.

—Ce n'est rien, répondit-elle, c'est déjà passé.

Cependant sa respiration semblait pénible, et ce fut d'une voix entrecoupée qu'elle continua :

—Je m'attendais si peu à te revoir... Il y a bien longtemps que tu n'es venu... je songeais à toute autre chose... Et puis, je suis maintenant un peu nerveuse... ; j'ai été si effrayée quand les voleurs se sont introduits dans la maison... tu as dû entendre parler de cela. Pardonne-moi, cousin, de ne t'avoir pas mieux reçu. C'est bien gentil de ta part d'avoir pensé à nous.

Elle se tut et poussa un long soupir. Mais il attendit vainement qu'elle lui donnât la main.

—Cornélie, dit-il, tu allais sortir, je ne veux pas te déranger, je reviendrai un autre jour.

Il s'inclinait déjà et se disposait à descendre. En voyant ce mouvement, la jeune fille s'efforça de dominer son émotion ; une petite main gantée se tendit vers lui :

—Que veux-tu faire ? s'écria-t-elle. Tu n'as sans doute pas l'intention de partir sans avoir vu mes parents ; ils sont sortis, mais ils ne tarderont pas à revenir. Quant à moi, j'allais seulement chercher une partition chez le marchand de musique ; cela ne presse pas, j'irai aussi bien un autre jour. Entre, cousin, car voilà un siècle que...

Gabriel n'eut pas la force de résister ; quoique sa main n'eût pressé que faiblement celle de Cornélie, il se sentait comme autrefois attiré vers elle par un charme irrésistible. Rien n'était changé dans le salon. Le grand piano occupait sa place habituelle ; les deux palmiers élevaient leurs larges feuilles de chaque côté de la porte du balcon ; le perroquet, juché sur son perchoir, répétait d'une voix retentissante son éternelle refrain : " Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va pleuvoir aujourd'hui ? " Au-dessus du divan de soie était appendu le vieux tableau, représentant une vue des Alpes ; les regards du jeune homme avaient erré bien des fois sur ses gazons d'un vert bleuâtre, ses troupeaux de moutons, et surtout sur la splendide Jungfrau, dorée des rayons du soleil, qui se dressait à l'arrière-plan. Tout, jusqu'aux moindres objets, avait gardé son ancienne place, mais celle qui était l'âme de cette maison, Gabriel ne la reconnaissait plus. La sérieuse jeune fille assise près de lui, et qui, d'un air rêveur, promenait sur les dessins du tapis le bout de son ombrelle, était-ce bien cette cousine avec qui, dans ce même salon, il s'était livré aux jeux les plus enfantins ! Leurs rires étaient si joyeux

alors, leur course si folle, que l'air ébranlé faisait trembler les palmiers sur leur tige et que le perroquet redoublait ses cris. Trois ans, il est vrai, s'étaient passés depuis qu'il avait vu Cornélie, combien de choses avaient pu arriver pendant cet intervalle ! Si elle avait gardé le souvenir de leur amour, pourquoi montrait-elle tant de froideur, pourquoi y avait-il sur son beau front plus de glace que sur les sommets de la Jungfrau, dont nul soleil ne peut fondre les neiges ?

Déconcerté par cet accueil, il ne trouva rien à lui dire que les choses les plus banales ; il s'informa de sa santé, de celle de ses parents, lui demanda si elle avait voyagé, si elle faisait encore de la musique, enfin si Blanche, sa petite levrette, était toujours aussi friande de biscuits. Cornélie répondait avec l'indifférence polie que l'on a pour un étranger ; à son tour, elle lui adressa plusieurs questions sur la maladie de sa vieille tante, morte trois mois auparavant ; elle n'avait eu aucun détail, car une lettre lithographiée, bordée de noir, lui avait seule appris ce malheur de famille. Alors il lui dit combien il avait passé de tristes heures auprès de sa pauvre parente presque sourde, et qu'il n'avait pu quitter un seul jour pendant la dernière année de sa vie. Après avoir exprimé en paroles touchantes la douleur sincère que lui avait causée la perte de sa bienfaitrice, il aborda de moins pénibles souvenirs, et dépeignit l'existence qu'il avait menée, seul avec la bonne dame ; il raconta la partie de cartes que tous deux faisaient chaque soir, la passion de sa tante pour l'art culinaire, la fertilité d'imagination avec laquelle sans cesse elle inventait les mets les plus singuliers, qu'elle s'obstinait à trouver excellents, malgré les protestations de son neveu, et qu'elle décrivait longuement dans un livre de cuisine de sa composition ; il parla de sa générosité inépuisable envers des mendiants avides et rusés, qui avaient soin d'épier l'heure de son absence, à lui Gabriel ; enfin il vanta sa connaissance approfondie de la culture de la vigne, où elle égalait le savant le plus expérimenté du pays.

— Elle avait, dit-il en terminant, une grande affection pour moi, quoiqu'elle n'aimât pas à rire et ne pût supporter la moindre plaisanterie. Elle m'a fait étudier la chimie pendant toute une année pour connaître à fond les principes de la viticulture, et quand elle m'a chargé, sous sa direction, d'avoir soin de ses terres, j'ai dû subir un examen qui, je t'assure, Cornélie, aurait embarrassé plus d'un professeur. Pauvre chère tante ! Elle est morte au moment de la floraison de la vigne, cependant elle prévoyait déjà l'excellence de la récolte. “ Je suis sûre, me disait-elle, que le vin de cette année l'emportera sur tous ceux de la Comète. ” Ce fut sa dernière joie. Elle n'a pas eu la satisfaction de voir ses paroles si bien confirmées.

Il se tut, et la jeune fille ne parut nullement disposée à le distraire

de ses pensées mélancoliques. Le perroquet seul rompit le silence : d'une voix stridente, il répéta deux fois sa monotone exclamation : " Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va pleuvoir aujourd'hui ? "

Gabriel se leva, essuya son front sur lequel perlaient la sueur, et fit plusieurs fois le tour du salon, avant de revenir près du divan.

—Cousine, reprit-il en rassemblant tout son courage, ce que nous dirons ne servira de rien tant que nous ne nous serons pas expliqués franchement. Tu es fâchée contre moi, n'est-il pas vrai ?

—Moi ! répondit-elle avec effort, tandis qu'elle roulait machinalement dans ses doigts une carte de visite. Pourquoi serais-je fâchée ! Quel mal m'as-tu fait ?

—Ainsi, tu ne m'en veux pas ? Il n'y a rien de changé entre nous ? s'écria-t-il. Et il se rapprocha joyeux.

—Qu'y avait-il donc entre nous qui puisse être changé ? répliqua-t-elle d'une voix tremblante. Tu as été longtemps sans venir, tu avais autre chose à faire ; maintenant, te voilà, tout est pour le mieux.

—Non, cousine, tout n'est pas pour le mieux, car je porte encore la peine de ma folie. Quand maintenant je pense, qu'au lendemain de ce bal, j'ai eu l'audace de me présenter chez ton père pour lui demander ta main, je ne sais si je dois rire ou m'arracher les cheveux de colère et de honte. Qu'étais-je alors ? Le plus jeune des commis de la maison, un pauvre diable qui, sans la générosité d'une bonne vieille tante, n'aurait pu payer les mémoires de son tailleur. Et dans une situation pareille, j'ai osé prétendre à la jeune fille la plus belle, la plus riche de la ville, j'ai été la demander à un homme qui n'avait pour moi que du dédain, qui me trouvait trop honoré de m'asseoir à sa table, les jours où on ne savait qui prendre pour n'être pas treize ! J'aurais dû me couper la langue plutôt que de me présenter le cœur plein d'amour, mais les mains vides, devant ce père dont l'esprit ne rêvait que comtes et barons. Avoue-le cependant, Cornélie, si j'ai été coupable, il y avait un peu de ta faute. Je t'avais déjà dit que cette robe vert de Chine me faisait perdre la raison, pourquoi l'avoir mise le soir de ce bal ? Pourquoi, lorsque je te répétais que, sur un signe de ton petit doigt, je tenterais les choses les plus impossibles, m'avoir demandé avec un sourire si incrédule et si mutin : " Laquelle, par exemple ? " Et quand je repris : Je pourrais aller demain trouver ton père et lui dire : " Prenez-moi pour gendre et je vous servirai deux fois sept ans aussi infatigablement qu'un nègre dans une plantation, " pourquoi riais-tu encore et te bornais-tu à me répondre : " Cousin, tu es fou ! " Tu me connaissais, tu savais que le serment prêté sur ton éventail, je le tiendrais, car il était sorti du fond de mon cœur. Mais tu continuais à rire. Le lendemain, cousine, brisé, anéanti par le refus irrité de ton père, je quittais la maison ; car

on m'avait chassé comme un homme dont on peut tout craindre après un pareil attentat. Et pourtant dans ce moment même, j'aurais été volontiers chez toi, pour te demander si tu étais satisfaite, si je t'avais assez obéi, ou bien s'il me fallait encore faire quelque chose de plus insensé pour te prouver mon dévouement. Mais ton rire impitoyable me revint à la mémoire ; une pensée amère me traversa l'esprit : " Mon Dieu, dis je, elle n'a pas de cœur...du moins pour toi, et ce qui t'a semblé un encouragement n'était qu'une ruse de démon ; elle voulait te tourner la tête, afin de se moquer ensuite de ta folie." Je sentis bouillonner mon sang dans mes veines. C'est bien, m'écriai-je, je ne franchirai plus le seuil de cette demeure jusqu'à ce que j'aie une position indépendante ; je ne veux pas que l'on puisse une seconde fois me traiter avec cette hauteur, et me donner le conseil d'aller aux Petites-Maisons. Tant je que serai pauvre, je m'interdirai de penser à elle ; je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas une démarche qui lui rappelle que je suis au monde."

Il avait prononcé avec une telle véhémence ces dernières paroles qu'il s'arrêta, effrayé lui-même de l'éclat de sa voix.

—Juge combien mon âme dut alors être bouleversée, reprit-il en s'efforçant de sourire, tandis qu'il s'essuyait de nouveau le front, puisque le souvenir seul de ce moment me trouble à un tel point. Pourtant depuis trois ans, grâce à ma bonne tante et à son paisible bezigue, je suis devenu tout à fait raisonnable, j'ai une patience d'agneau et je crois ne pas me flatter en disant qu'il y a en moi l'étoffe d'un chef de famille exemplaire.

Il la considérait avec émotion. Sans doute il pensait qu'elle allait répondre à ses confidences par une semblable effusion de cœur ; mais elle évitait de le regarder, ses beaux yeux bruns restaient obstinément fixés sur les palmiers, que l'ombre croissante de la nuit enveloppait peu à peu. Ses traits avaient une expression sérieuse qui contractait avec la jeunesse de son visage, et si Gabriel avait été moins aveuglé par ses espérances, il se fût effrayé de la contraction douloureuse qui agitait ses lèvres lorsqu'elle répondit de sa voix la plus calme :

—Je te félicite d'être si patient. J'ai aussi beaucoup appris pendant ces trois années ; j'ai su devenir maîtresse de moi-même. La vie est ainsi faite.

—Certainement, répliqua-t-il, sans bien comprendre les paroles de la jeune fille, car il cherchait dans son esprit comment il amènerait ce qu'il avait encore à lui dire.

Résolu à voir les choses sous le jour le plus favorable, il se mit à sourire, malgré l'angoisse qui oppressait sa poitrine.

—Cousine, reprit-il, la robe vert de Chine doit-être bien fanée aujourd'hui, mais cela importe peu ; ce n'était pas ton costume qui me donnait alors une telle hardiesse ; la jupe brune que tu portes ne me ferait pas moins tourner la tête, avec cette différence cependant qu'aujourd'hui la folie ne serait pas si grande.

—Tu trouves ? dit-elle, et elle lui jeta un regard rapide, qui l'obligea de baisser les yeux. Tu as l'intelligence lente, à ce qu'il paraît.

—Cependant, répondit-il avec hésitation, les choses sont bien changées. Est-ce que tu n'a pas compris ?

—Parfaitement, au contraire. Oui, tout est devenu bien différent.

—Si demain... que dis-je demain ? si ce soir, j'allais trouver ton père pour renouveler cette demande qui, alors, n'était pas acceptable, ne penses-tu pas que je recevrais une réponse meilleure ?

Elle se leva, et se tint debout près du divan, la main appuyée sur la table, car elle tremblait de tous ses membres.

—C'en est trop ! dit-elle d'une voix à demi étouffée. Mieux vaudrait, Gabriel, que tu fusses sorti de cette maison avant d'apprendre ce que je pense de ta conduite.

—Mais, pour l'amour de Dieu, Cornélie, qu'as-tu ? Je ne sais vraiment pas...

—Tu ne sais pas ? interrompit-elle, tandis que les larmes lui venaient aux yeux. Quoi ! ne comprends-tu rien, et faut-il te dire combien je trouve inouï, qu'après une absence de trois ans, pendant lesquels je n'existais pas pour toi, tu te présentes avec cette admirable assurance ! Tu comptais sans doute entendre mon père te répondre que sa fille n'a, pendant tout ce temps, pensé à autre chose qu'à l'instant heureux où reviendrait son très-honoré cousin.—La pauvre créature n'a fait que soupirer depuis le soir où son danseur lui a dit tant d'extravagances, aujourd'hui elle va recevoir une récompense magnifique. Il a hérité de sa tante, c'est maintenant un bon parti, la cousine sera trop heureuse lorsqu'il daignera demander sa main. En effet, n'aurait-il pu épouser la première jeune fille sur laquelle son regard s'est arrêté pendant sa vie de plaisir à Berlin ou à Vienne ? Mais il a voulu se donner la satisfaction d'aller trouver celui qui l'avait autrefois refusé, et de le faire rougir de sa méprise, en lui apprenant qu'il possède autant de florins qu'il avait alors de kreutzers. On s'est si longtemps réjoui en songeant à ce jour ! Et pour rendre l'effet encore plus dramatique, on ne s'est pas une seule fois, en trois ans, occupé de la cousine ; on était trop sûr de sa constance.—J'ai regret de le dire, Gabriel, je ne mérite pas la bonne opinion que tu as de moi ; je n'ai pas la patience et l'humilité que tu m'attribues. C'était autrefois une folie, tu l'as reconnu, de prendre au sérieux une plaisanterie échappée au milieu de l'animation

d'un bal ; mais aujourd'hui je me regarderais comme gravement offensée si tu persistais à renouveler ta demande, et ce serait moi qui te répéterais la réponse que mon père t'a faite alors, au risque d'être privée de ta précieuse présence encore plusieurs années.

Elle se dirigea vers la fenêtre, et détourna son visage pour qu'il ne vit pas la rougeur dont ses joues étaient couvertes.

—Ainsi donc, murmura-t-il d'un air sombre, voilà ce qui m'attendait ! Je ne l'aurais certainement pas pensé. Je croyais tout retrouver ici comme autrefois, parce que rien n'était changé dans mon cœur. Mais...

—Et comment était-ce autrefois ? interrompit-elle sans se retourner. T'es-tu jamais beaucoup inquiété de ce qui se passait dans mon esprit ? N'admetts-tu pas que j'ai pu rencontrer quelqu'un qui m'ait paru plus aimable que toi et qui me soit devenu plus cher ? Vingt fois, j'ai ri de ton orgueil, était-ce là reconnaître tes mérites, encourager tes espérances ? Pourtant si j'avais prévu que tu aurais la présomption de parler à mon père, je t'en aurais empêché, pour t'épargner la mortification d'un refus. J'étais sincèrement ton amie, Gabriel ; aussi ton départ, le silence que tu as gardé, m'ont d'abord fait de la peine. Si tu m'avais écrit, je t'aurais répondu avec plus d'affection que tu n'en méritais ; mais les mois, puis les années se sont passées, sans que tu aies cru devoir donner de tes nouvelles. Nous en avons eu pourtant. Des étrangers nous ont dit que, bien loin de t'être jeté de désespoir dans le Rhin, tu menais une vie plus joyeuse que la mienne... Alors, j'ai pensé que le mieux était d'oublier tout cela, j'en ai pris mon parti, entièrement, complètement et pour toujours.

Elle se tut, et il était grand temps qu'elle s'arrêtât : l'émotion étouffait sa voix, et ses larmes menaçaient de la trahir. Lui, se tenait immobile devant-elle, sans trouver rien à répondre. Deux fois, il ouvrit la bouche pour lui dire que, pendant ces années de silence, ce qui l'avait soutenu, c'était la pensée que leurs deux cœurs étaient unis par d'indissolubles liens, qu'elle ne pouvait pas plus appartenir à un autre, que lui, rêver le bonheur sans elle. Mais elle lui faisait un crime de sa confiance même. Et n'avait-elle pas raison ? Sur quoi se fondait cette orgueilleuse sécurité ! Avait-elle jamais eu pour lui autre chose que la familiarité affectueuse, naturelle entre cousins du même âge ?

Il était comme accablé sous le poids de ses torts quand un coup de sonnette interrompit ses tristes réflexions.

—Je m'en vais, Cornélie, dit-il, je n'attendrai pas tes parents. Je ne sais si je reviendrai, cela me paraît en ce moment bien inutile ; cependant je ne puis rien affirmer, j'ignore jusqu'où mes forces iront.

—Gabriel, reprit-elle d'une voix plus douce en se tournant vers lui,

je regrette d'avoir été obligée de te parler comme je viens de le faire, mais mon cœur débordait ; d'ailleurs, je te devais la vérité. Maintenant, donne-moi la main, mettons qu'ils ne s'est jamais rien passé entre nous. Je suis ta petite cousine comme autrefois. Es-tu content ?

Il la regardait avec une angoisse profonde, cherchant à lire sa pensée dans ses yeux ; mais avant qu'il pût éclaircir le doute que ces paroles avaient fait naître, la porte s'ouvrit pour donner passage à un élégant jeune homme, qui s'avança vers Cornélie, et lui baisa la main de l'air aisé, souriant, d'un habitué de la maison. La jeune fille dit à son cousin que c'était un ami de la famille, le fils d'un négociant de Bordeaux, venu en Allemagne pour compléter son éducation commerciale, et qu'il habitait la ville depuis quelques mois. Tout en l'écoutant, Gabriel sentait une rage sourde s'allumer dans son cœur. Aucune trace d'émotion ne s'apercevait plus sur le visage de Cornélie ; elle avait entamé en français un entretien, fort animé avec son nouveau vésiteur, et quand elle vit que Gabriel s'obstinait à garder le silence, elle proposa au jeune Bordelais de chanter avec elle une ballade provençale qu'il avait apportée la veille. Elle se mit en effet au piano, mais sa voix refusa de lui obéir, les larmes refoulées se vengeaient ; l'étranger chanta seul tandis qu'elle l'accompagnait. Avant chaque couplet cependant, elle avait soin de faire traduire les mots qu'elle ne comprenait pas, et elle écoutait les explications avec un intérêt qui attestait la vivacité de son goût pour les études linguistiques. De son côté, le jeune Français ne semblait pas croire que la présence d'un tiers dût l'empêcher d'exprimer ouvertement son admiration pour la belle jeune fille. Il s'abstint, à la vérité, de lui adresser des compliments directs, mais ses gestes, son regard, le ton de sa voix, le rire joyeux avec lequel il répondait à ses plaisanteries, tout en lui disant : « Vous êtes adorable, je n'imagine pas de bonheur plus grand que celui de demeurer près de vous et d'être à jamais votre esclave. »

Ce spectacle n'était pas nouveau pour Gabriel ; il avait dû s'habituer à voir sa charmante cousine entourée des hommages les plus empressés, il aurait même considéré comme un piètre personnage quiconque serait demeuré indifférent auprès d'elle. Mais alors il se croyait aimé, il trouvait un secret plaisir à être témoin des efforts inutiles de tant d'admirateurs. En cet instant, pour la première fois, la vue d'un rival lui était insupportable, car il se disait qu'il avait perdu pour toujours le cœur de son amie. Ce n'était pas contre le jeune étranger que se tournait sa colère ; que celui-là ou un autre fût préféré, peu lui importait. Mais elle, elle qui savait combien il souffrait, comment pouvait-elle montrer un tel dédain, le torturer avec cette cruauté ? Ce rire, qui retentissait si frais et si gai, c'était le même dont il avait

pressenti, au lendemain du bal, l'ironie impitoyable. Ces trois ans de séparation avaient développé en elle l'égoïsme et la vanité de la femme du monde, et elle avait entendu, avec une joie perfide, le moment où elle pourrait, du bout de son petit pied, broyer le cœur le plus fidèle !

De minute en minute, il sentait croître son irritation ; il se jurait à lui-même de ne plus franchir le seuil de cette demeure. Le souvenir de ses torts était effacé par le ressentiment que lui causaient les représailles dont on usait envers lui. " Fort bien, se disait-il ; nous sommes quitte à présent, pourquoi continuer des relations devenues pénibles ? Elle consent à oublier, à laisser les choses reprendre leur ancien cours. Quelle générosité grande !—Je suis ta petite cousine, comme autrefois. —Oui, vraiment, il faut grossir la cour de Son Altesse, nous sommes bons pour cela... Quand même j'aurais été coupable, n'étais-je pas prêt à réparer mes fautes, à me soumettre en tout à ses volontés ? Comment a-t-elle accueilli mon repentir ? Que m'a-t-elle répondu ? Toujours le même refrain, fade et froid. Faut-il pour cela m'abandonner au désespoir ? Non pas, la vie est trop précieuse. Sachons montrer à cette fière princesse qu'on peut parfaitement se résigner à la perdre."

Le second couplet venait de finir ; Gabriel s'approcha de sa cousine, lui tendit le bout des doigts, et, de l'air le plus dégagé qu'il put feindre, il prit congé d'elle. Cornélie, qui était devenue fort pâle, lui demanda précipitamment si elle pouvait annoncer sa visite à sa mère pour le lendemain.

—Je ne sais pas si mes affaires me le permettront, répondit-il avec insouciance.

Et il sortit du salon.

Dès que la porte se fut refermée, il s'arrêta. Son cœur battait avec violence, la tête lui brûlait. Tout semblait être devenu morne et sombre autour de lui. Il passa sur son front sa main glacée, et poussa un profond soupir. A travers la mince barrière qui le séparait d'elle, il croyait entendre rire ; mais non, il se trompait : elle parlait seulement, et sa voix était harmonieuse et calme. Il s'éloigna, car il ne voulait pas surprendre ce qu'elle disait. A quoi bon d'ailleurs écouter ? N'avait-elle pas eu soin de lui faire connaître ses sentiments ? Il descendit en chancelant l'escalier qu'il avait monté si plein de joie. Un serviteur allumait les candélabres du vestibule, mais, pas plus que le concierge, il ne reconnut le jeune homme : c'étaient de nouveaux visages que Gabriel n'avaient jamais vus.

—Allons, pensa-t-il, le temps change tout, à ce qu'il paraît, rien ne résiste à sa puissance. Il doit cependant y avoir des choses, l'amour et l'amitié, j'imagine, qui survivent à une absence de trois ans ; mais, s'il y en a, ce n'est pas ici qu'il faut les chercher. Tant mieux, après

tout. Suivons l'exemple qu'on nous donne, ce n'est pas si difficile. Quand je suis arrivé tout à l'heure, je croyais ne pouvoir vivre sans elle ; pourtant je ne suis pas mort. Que dis-je ? Je suis même beaucoup mieux qu'auparavant. Rien ne m'opprime plus, je me sens libre et léger. Insensé ! il y a longtemps que j'aurais pu m'affranchir ; mais je croyais devoir, pour l'amour d'elle, m'entretenir dans la tristesse. Me voilà guéri ! A l'avenir, je prendrai mes précautions pour ne pas retomber.

II

Il descendit la rue sans se retourner une seule fois. Un riche équipage arrivait à grand bruit ; il reconnut de loin la livrée de son ancien patron, et se jeta de côté pour éviter cette rencontre. Les parents de Cornélie avaient peu vieilli depuis qu'il les avait vus ; le profil régulier du négociant était seulement devenu encore plus sévère et plus froid, ainsi du moins en jugea Gabriel ; la mère de la jeune fille, petite personne timide et simple, semblait toujours aussi effacée devant son mari.

—Cornélie ne lui ressemble en rien, pensa le jeune homme. Elle est, au physique et au moral, l'image vivante de son père. Et j'ai pu croire que cette fière statue deviendrait une femme pour moi ! Grâce au ciel, les écailles me sont tombées des yeux !

La voiture était depuis longtemps passée, que Gabriel, debout sous une porte cochère, la regardait encore. Qu'allait-il faire ? Où devait-il se rendre ? S'il arrivait à temps pour prendre le bateau à vapeur, il pouvait regagner sa demeure le soir même. Mais il avait laissé entendre à son vieil intendant que, peut-être, il ne reviendrait pas seul, et il ne voulait pas faire la sottise figure d'un amant éconduit ; il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de demeurer à la ville jusqu'à ce que ses paroles fussent oubliées. Comme il ne se souciait pas d'aller dans un élégant hôtel où il aurait été exposé à rencontrer des figures de connaissance, il se dirigea vers une modeste pension bourgeoise, à l'enseigne de la *Musethurm* (Tour des Souris), et dont le maître cumulait les professions d'aubergiste et de marchand de vin. Là du moins, il ne courait pas le risque de s'entendre adresser d'importunes questions ; il y était quelquefois entré, lorsque sa bourse se trouvait un peu à sec, et il savait que, tout dernièrement, l'hôtelier avait acheté un tonneau de son meilleur vin.

Dans la grande salle, plusieurs habitués, presque tous d'âge assez mûr, assis devant des tables dont la propreté attestait la bonne tenue de la maison, jouaient, fumaient, parlaient politique. Au fond, une porte ouverte laissait voir un cabinet mal éclairé par un mince bec de gaz, et renfermant deux tables inoccupées. Le maître, petit homme actif, à la cheve-

lure rare, aux favoris taillés en brosse, qui remplissait lui-même l'office de sommelier, fit entrer Gabriel dans cette pièce, en s'excusant de n'avoir pas d'autre place à lui offrir.

Gabriel répondit par un signe de tête et s'assit près d'une fenêtre, après avoir demandé une bouteille de ce même vin que son intendant avait vendu à l'aubergiste. La lune, qui montait lentement au ciel, éclairait un calendrier suspendu dans l'embrasure de la croisée, et projetait dans la chambre l'ombre d'un grand pot de géranium. Un consommateur peu discret avait profité d'une heure où on ne l'observait pas, pour graver sur la table deux initiales entrelacées au milieu d'un cœur surmonté d'une grande flamme. Celui qui avait tracé ce symbole d'amour était-il plus heureux que notre ami ? Qui pourrait le dire ? Gabriel soupira lorsqu'il aperçut cette emblème ; il changea de place pour ne pas l'avoir devant les yeux, laissa, sans y toucher, son verre plein devant lui, et, la figure cachée dans ses mains, se plongea dans d'âpres réflexions.

— Auriez-vous mal aux dents, monsieur ? demanda tout à coup près de lui une voix fraîche et jeune.

Il leva la tête et vit, à la lueur argentée de la lune, une jolie fille de dix-huit ans à peine, dont le visage était entouré de tresses blondes. Quelle était la couleur des yeux ? Il ne pouvait le distinguer, mais ils lui paraissaient bruns, à côté du front d'un blanc pur et d'un contour presque enfantin. L'ensemble des traits aurait eu quelque chose de délicat et de timide, si la bouche vermeille et un peu épaisse n'eût respiré la force et la vie.

— Pourquoi me fais-tu cette question, jeune fille ? répondit-il après l'avoir considérée un instant.

— En vous voyant tenir votre figure dans vos mains, j'ai pensé que vous aviez mal aux dents. Si je me suis trompée, tant mieux. Pour mon compte, je ne sais pas ce que c'est (et elle rit en montrant une rangée de perles) ; mais ma marraine en souffre quelquefois, et la douleur la rend presque folle. Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Merci, je n'ai pas faim.

— Eh bien, mais l'appétit vient en mangeant, dit-elle en français.

— Tu sais le français ? demanda-t-il étonné.

— Oh ! seulement quelques mots que j'ai attrapé par ci par là, répliqua-t-elle en relevant une petite boucle frisée qui tombait sur son front. Nous avons eu longtemps ici un sommelier qui parlait cette langue.

— Et si je voulais manger, que me proposerais-tu ?

— Dame ! répondit-elle, tandis que ses fines narines se dilataient comme pour aspirer la vapeur d'un mets favori, chacun conseille ce qu'il aime ; je ne sais pas si mon goût serait celui de monsieur.

— Voyons toujours. Que prendrais-tu ?

—Je ne connais rien de meilleur que les cailles ou les grives ; tous ces petits os craquent si gentiment quand on peut les broyer ! On nous les laisse pourtant presque toujours ; il y aurait trop de travail pour les mâchoires de nos habitués à barbe grise. Mais vous, monsieur, puisque vous n'avez pas mal aux dents, vous pourriez vous régaler d'une paire de grives. Nous en avons d'excellentes, et avec cela de si bons choux !

—Apporte-les, au nom du ciel ! Encore un mot. Comment t'appelles-tu ?

—Gertrude. Mon oncle l'hôtelier m'appelle *Traud* ; ma tante, qui est aussi ma marraine, et qui est de Cologne, me nomme *Druckchen*. Vous avez le choix, monsieur.

A ces mots elle courut à la cuisine préparer ce qu'il avait demandé. Il fut sur le point de la rappeler pour lui dire de ne rien faire, car il lui semblait impossible d'avaler un morceau. "A cette heure, pensait-il, dans la riche maison de la rue du Rhin, on s'assied devant une table couverte de plats d'argent, des serviteurs en gants blancs apportent des mets recherchés, et lui, qui s'était flatté de prendre place entre sa cousine et la maîtresse de la maison, il se trouvait seul dans une pièce obscure d'un hôtel de troisième ordre. Il est vrai que bien des gens eussent préféré sa jolie cellière à une douzaine de domestiques en livrée ; mais qu'étaient à ses yeux toutes les jeunes filles ? Des créatures perfides, des monstres séduisants. La femme, se disait-il, est la couronne de la création, il est vrai, mais une couronne d'épines ; celui qui a la folie d'y aspirer doit commencer par suivre un long chemin de douleurs et s'attendre à être attaché enfin sur une croix domestique ! Heureux mille fois quiconque échappe à un sort pareil ! Vive la liberté, vivent la jeunesse et les plaisirs ! Peut-être en ce moment on se moque, rue du Rhin, de ce pauvre fou, du cousin Gabriel ; peut-être on raconte au Français comment il avait reçu déjà une première leçon qui ne l'avait pas rendu plus sage. Patience ! rira bien qui rira le dernier. Nous voyagerons, nous irons à Paris et à Londres, voire même en Amérique ; puis, quand un jour nous lirons dans un journal, que mademoiselle Cornélie épouse monsieur un tel, nous allumerons un havane, et nous en offrirons la fumée odorante au dieu de la liberté."

Pour s'entretenir dans cette résolution héroïque, il venait de vider son verre, lorsque Gertrude parut, portant avec soin les grives, qui, pareilles à des jumeaux dans leur berceau, étaient délicatement posées sur une couche de choux blancs et finement bûchés. Elle plaça l'assiette devant Gabriel, avec un sourire de triomphe qui semblait dire : "Ne vous ai-je pas donné un bon conseil ?" Puis elle se tint près de la table, attendant que l'étranger se prononçât sur le mets qu'elle appréciait si fort.

—Je veux que tu partages avec moi, lui dit Gabriel. Va chercher une assiette.

—Je vous remercie, répondit-elle avec un signe de tête négatif, il n'y en a pas trop pour un homme de votre âge: une grive n'est pas une struche. Mais peut-être que cela ne vous paraît pas bien apprêté?

—Parfaitement au contraire. Ce n'est point le plat qui est mauvais, c'est l'appétit. D'ailleurs on n'a pas faim quand on est seul à table.

—Ah! sans doute. Vous mangeriez avec plus de plaisir si madame était près de vous.

—Madame! je suis garçon et je compte le rester toujours. Mais viens, Traud, les morceaux m'étoufferont si tu ne manges aussi. Quand je n'ai personne à côté de moi, vois-tu, il me vient des pensées noires, qui m'empêchent d'avaler.

—Alors, donnez-moi une aile; c'est ce que j'aime le mieux.

Il coupa l'une des grives par le milieu et lui offrit le plat. Elle jeta un rapide regard dans la grande salle pour s'assurer que personne ne l'observait, puis, saisissant le morceau du bout des doigts, elle adressa au jeune homme un remerciement joyeux.

—Ma marraine me gronderait d'accepter, dit-elle. Il n'y a pourtant pas de mal, si ce n'est que je mange avec mes doigts. Mais comment faire? Je ne puis pas aller chercher deux couverts pour une personne.

Elle se mit à travailler la grive de ses petites dents aiguës, que c'était plaisir à voir. Il admirait la manière dont tremblaient les ailes finement retroussées de son nez délicat; il trouvait agréable et gai d'entendre le craquement des os dont elle lui avait parlé. Elle lui semblait à chaque instant plus jolie, et il comparait involontairement l'influence qu'exerçait cette créature si vive, si confiante, dont la seule vue réjouissait le cœur, avec le souffle glacé qui, une heure auparavant, avait détruit toutes ses espérances.

—Il faut que tu boives, reprit-il, quand, après s'être fait un peu prier, elle eût envoyé la seconde moitié de la grive tenir compagnie à la première. Goûte ce vin, il a été récolté chez moi.

—Seigneur Dieu! pas possible! c'est ce que nous avons de meilleur. Vous êtes donc propriétaire de vignobles?

—Oui, Traud. Je regrette seulement de ne pas avoir là du vin de cette année; il a un bien autre bouquet. Mais tu ne fais que tremper tes lèvres, bois donc.

—Grand merci! J'en ai assez, je sens déjà que c'est ch ud dans l'estomac. Qu'est-ce que je voulais dire? Vous n'êtes donc plus commis?

Il la regarda d'un air de surprise.

—Comment sais-tu que je l'ai été? Est-ce que tu me connais? Si je ne me trompe, nous nous voyons aujourd'hui pour la première fois.

—Il est possible que vous m'ayez oubliée; je ne ressemble plus guère

à ce que j'étais alors, tandis que vous... vous n'êtes pas beaucoup changé, vous êtes seulement devenu un peu moins mince. Ainsi vous ne vous rappelez pas du tout qu'il y a trois ans, vous êtes entré ici pour prendre une chope avec deux messieurs? Vous ne parliez que de tenue de livres, de change et autres choses pareilles. Moi, je revenais de l'école, je rapportais un prix, le dernier que j'aie eu, car, après cela, j'ai cessé d'aller en classe pour aider ma marraine. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais vous m'avez remarquée, quoique je ne fusse qu'un enfant étourdie; il m'a fallu montrer mon livre et jaser. Là-dessus, vous avez tiré de votre poche deux grosses oranges que vous m'avez données en m'adressant un beau discours. Vos amis se sont mis à rire, ce qui m'a rendue toute honteuse; je me suis sauvée à la cuisine, où les servantes m'ont bien longtemps plaisantée de mon aventure. Vous avez oublié cela, mais une jeune fille n'oublie pas qu'on s'est moqué d'elle, et voilà pourquoi je me suis tout de suite rappelé votre visage.

—Ainsi, reprit-il, j'étais sans le savoir en pays de connaissance. Mais comment est-il possible que cette petite tête garde de si longs souvenirs? J'aurais cru que les pensées n'y demeuraient pas plus longtemps que les voyageurs dans l'hôtel de ton oncle.

—Fort bien, répliqua-t-elle vivement, mais il y a des habitués qui restent toujours.

—Alors, j'en serais-un?

Gertrude s'aperçut tout à coup que l'on pouvait donner à ses paroles un sens compromettant; elle rougit, et pour ne pas laisser voir son trouble, elle se baissa vers l'anneau que Gabriel avait au doigt.

—Quelle magnifique pierre! s'écria-t-elle. On dit aït un joyau de la couronne! Je n'ai de ma vie vu rien de si beau.

—La voudrais-tu, Traud?

—Moi! cela m'irait bien vraiment pour laver la vaisselle ou balayer les chambres! Non, non, voilà qui est bon pour une fille de paysan. Et elle montrait un petit anneau orné de trois morceaux de verre rouge, qui était passé à l'un des doigts de sa main gauche. Votre bague est faite pour une demoiselle qui met des robes de soie tous les jours.

Ces paroles rappelèrent à Gabriel la robe de Cornélie, et l'heure douloureuse pendant laquelle il avait entendu le frôlement de l'étoffe brillante. Il lui sembla que l'anneau le brûlait.

—Prends-le, dit-il à Gertrude, il ne m'a pas porté bonheur, je n'en veux plus.

Elle éclata de rire.

—Votre intention est bonne, mais je ne suis plus une petite fille, et une bague n'est pas une orange.

—Prends, prends, répéta-t-il en lui saisissant les deux mains. Je

voudrais bien savoir qui m'empêcherait de te donner des bijoux et des robes de soie. Si les demoiselles de la ville s'en fâchent, eh bien, tant mieux ! Laisse-moi donc t'essayer cet anneau ; voyons, tiens-toi tranquille.

— Finissez, dit-elle d'une voix basse et émue en cherchant à se dégager. Je ne veux pas, je ne dois pas le prendre. Que penserait-on ?

— Que je t'aime, que tu me parais plus jolie que les belles demoiselles dédaigneuses. Il y en a une surtout que je souhaiterais ici en ce moment. Quel plaisir si je pouvais lui causer du dépit et de la colère ! Viens, donne ton petit doigt.

— Je ne le donnerai pas.

— Tu le donneras !

— Mes compliments, Traud ! dit tout à coup derrière eux une voix bienveillante, quoique légèrement railleuse. Ah ! ah ! l'oiseau se laisse donc prendre dans les filets ! Chacun y vient à son tour ; seulement il me semble que les choses ont bien été vite. A moins pourtant que la connaissance soit ancienne, et qu'on ait su le cacher à ce brave homme d'oncle. Diable ! ma jolie fillette, j'en apprendis de belles !

En parlant ainsi, le nouveau venu pinçait l'oreille de la rougissante Gertrude, et lui donnait avec le dos de la main une tape amicale sur la joue. Mais la jeune fille se recula vivement, jeta la bague sur la table et dit avec indignation :

— Ce n'est pas vrai ! je ne veux pas de son anneau, je l'ai refusé. C'est mal à vous, monsieur Rentmeister, de prendre au sérieux une sottise plaisanterie et de tenir de si vilains propos, qu'on voudrait être à cent pieds sous terre pour ne pas les entendre. Vous seriez mieux de dire à ce monsieur qu'on ne doit pas insulter une honnête fille, en lui offrant des bijoux et des robes de soie. Si j'ai ri avec lui, c'est que je ne le croyais pas capable d'agir de la sorte ; maintenant je regrette d'en avoir eu si bonne opinion, car, je le vois bien, il ne vaut pas mieux que les autres. Bonsoir !

(A continuer.)

— *Le Correspondant.*

. Se glorifier d'une bonne action, c'est en perdre le mérite.

. Il y a peu de distance entre le berceau et la tombe.

. La pudeur ajoute un mystère de plus à l'amour.

. Les méchants s'imaginent que tous les hommes leurs ressemblent.